OEUVRES
COMPLÈTES
DE
M. DE VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51799/fragment/page=0005

OEUVRES

COMPLÈTES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-NEUVIÈME.



AUX DEUX-PONTS,

CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

1792.

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE (SAALE)
Zweigstelle Ausleihung
Universitäts- und Landesbibliothek

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre 1763. — Décembre 1764.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre 1763. — Décembre 1764.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51799/fragment/page=0010

RECUEIL
DES LETTRES
DE
M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.
A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney, 3 de novembre.

J'AVAIS donc bien deviné, et vos deux Excellences doivent être fort contentes. Je me réjouis d'un bonheur que je ne connais qu'en idée; c'est à de vieux laboureurs comme moi qu'il faudrait des enfans, un ambassadeur n'en a pas tant besoin. Ne pouvant en avoir par moi-même, j'en fais faire par d'autres; mademoiselle *Corneille*, que j'ai mariée, va me rendre ce petit service, et me fera grand-père dans quelques mois. 1763.

Je voudrais bien, Monsieur, avoir quelque chose de prêt pour amuser madame l'ambassadrice, lorsqu'elle sera quitte de toutes les suites de couche, et sur-tout de visites, de complimens. Je ne vous ai envoyé que de l'histoire. Un anglais, qui doit passer par Turin, vous aura sans doute remis un petit paquet.

On fit partir, il y a six semaines, par les muletiers, quelques volumes; mais, comme vous ne m'en avez jamais accusé la réception, je

1763. commence à douter que les muletiers aient été fidelles. On dit même qu'il y a, dans Turin, des gens plus infidelles que les muletiers, qui saisissent tous les livres sans respecter l'adresse; mais je suis bien éloigné de croire qu'on ose ainsi violer le droit des gens. A tout hasard, ma ressource est dans les Anglais. Il y en a un qui part dans quinze jours, et qui vous apportera encore de la prose.

Toujours de la prose! me direz vous; oui, sans doute, car nous ne sommes pas en 1764; et pourquoi attendre l'année 1764? c'est que les vers ne se font pas si aisément qu'on pense; c'est qu'il faut du temps pour les corriger; c'est qu'on ambitionne extrêmement de vous plaire, et que, pour y réussir, on lime, autant qu'on le peut, son ouvrage. Pardonnez la lenteur aux vieillards, c'est leur apanage. Ne croyez point qu'on fasse des vers comme vous faites des enfans. Vous avez choisi, pour vos ouvrages, le plus beau sujet du monde. Il n'en est pas de même de moi; je lutte contre les difficultés; j'ai plutôt planté mille arbres que je n'ai fait mille vers. Voilà mon papier fini, mes yeux refusent le service.

Mille tendres respects.

LETTRE II.

1763.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de novembre.

Il ne s'agit pas tous les jours, mes divins anges, de conspirations et d'assassinats. Je mets, pour cette fois, à l'écart les Grecs et les Romains, et je ne songe qu'aux dixmes.

Voici une lettre de monsieur le premier président du parlement de Bourgogne, qui, sans doute, est conforme à celle qu'il a écrite à M. le duc de *Praslin*. J'ignore s'il est convenable que le roi fasse enregistrer aujourd'hui, au parlement de Bourgogne, les traités d'*Henri IV*. Tout ce que je sais, c'est que je demande la protection de M. le duc de *Praslin*, et qu'il est nécessaire que notre cause soit remise pardevant le conseil, qui, ci-devant, l'avait évoquée à lui. Les enregistremens n'empêcheraient pas probablement le parlement de juger selon le droit commun. Il pourrait dire: Nous avons déjà jugé cette affaire depuis plus de cent ans; le conseil s'en est emparé depuis; nous nous en tenons à notre premier arrêt, antérieur d'un siècle à l'enregistrement que nous faisons aujourd'hui, et cet enregistrement ne peut préjudicier au droit commun, qui décide en faveur des curés contre les seigneurs.

Vous m'avouerez qu'alors ma cause, qui est très-importante, serait très-hasardée. Il est plus simple, plus court, plus naturel, que le conseil d'Etat retienne à lui l'affaire qui était entre

1763. ſes mains, et qui n'en eſt ſortie que par un arrêt par défaut, ſubrepticement obtenu

C'eſt ſur quoi, mes anges, je vous demande votre protection auprès de M. le duc de *Praslin*, et j'écris en conformité à M. *Mariette*, mon avocat au conſeil.

Vous me direz que voilà un vrai ſtyle de dépêches, et que je ſuis un étrange homme: voilà trois parlemens du royaume que j'ai un peu ſaboulés, Paris, Toulouſe et Dijon; cependant, aucun n'a donné encore de décret de priſe de corps contre moi, comme contre le beau monſieur *Duménil*.

Cette aventure de M. *Duménil* n'eſt-elle pas bien ſingulière? et ne ſommes-nous pas dans le ſiècle du ridicule, après avoir été, dans le temps de *Louis XIV*, dans le ſiècle de la gloire? De grâce, donnez-moi un petit mot de conſolation, en me parlant de vos roués et de vos aſſaſſinats. Mes anges, vivez heureux.

Reſpect et tendreſſe. *V.*

LETTRE III.

AU MEME.

Je préſente encore à mes anges un exemplaire de la Tolérance, et je les ſupplie de le prêter à mon frère *Damilaville*. J'en ai fort peu d'exemplaires, et Paris n'en aura de long-temps. Je me flatte que M. le duc de *Praslin* et mes anges protégeront cet ouvrage. M. le duc de *Choiſeul* me mande qu'il en eſt *enchanté*, ainſi que

madame de *Grammont* et madame de *Pompadour*. Peut-être qu'un jour ce livre produira le bien dont il n'aura d'abord fait voir que le germe. L'approbation de mes anges et de leurs amis sera d'un grand poids. Je ne sais si je leur ai mandé que je connais des millionnaires qui sont prêts à revenir avec leur argent, leur industrie et leurs familles, pour peu que le gouvernement voulût avoir pour eux la même indulgence seulement que les catholiques obtiennent en Angleterre. Mais en France on entend toujours raison bien tard. 1763.

J'enverrai incessamment les Remarques sur l'Histoire générale à ce M. *Hume*, cousin de cet autre *Hume*, charmant auteur de l'Ecossaise. Ce *Hume* me plaît d'autant plus qu'il a été qualifié d'athée dans le *Journal encyclopédique*. Je sens bien, mes anges, qu'il faut qu'un français fasse les avances avec un anglais; ces messieurs doivent être fiers. Je ne fonde pas leur orgueil sur ce qu'ils nous ont pris le Canada, la Guadeloupe, Pondichéri, Gorée, et, qu'avec environ dix mille hommes, ils ont rendu les efforts des maisons d'*Autriche* et de *Bourbon*, impuissans; mais sur ce qu'ils disent ce qu'ils pensent, et qu'ils l'impriment. Il est vrai que j'agis à peu-près avec la même liberté qu'un anglais, mais je ne fais qu'usurper le droit qu'ils ont, et partant, je leur dois toute sorte de respect.

Permettez, mes anges, que je fourre ici, pour frère *Damilaville*, un paquet dans lequel il n'y a point de mépriſe.

Je me mets plus que jamais à l'ombre de vos ailes.

1763. *N. B.* Il est bien vrai qu'on critiqua autrefois,

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains ;

mais il est encore plus vrai que ce vers est admirable.

LETTRE IV.

A M. GOLDONI.

A Ferney, 8 de novembre.

AIMABLE peintre de la nature, vous avez, la France et vous, tant de charmes l'un pour l'autre, que je ferai mort avant que vous puissiez revenir en Italie, et passer par mes petites retraites.

Je ne vous ai point encore envoyé les rêveries qu'on a imprimées sous mon nom, et qui courent le monde. La raison en est que je lis vos ouvrages, et que, plus je les lis, moins j'aime les miens, mais aussi je vous en aime davantage; cependant, j'aurai soin de vous payer mon tribut, tout indigne qu'il est de vous.

J'ai eu l'honneur de voir vos ambassadeurs vénitiens; ils sont venus sur ma Brenta; je les ai reçus de mon mieux. Il me vient quelquefois des italiens fort aimables, et ils ne servent qu'à vous faire désirer davantage. Je reçois quelquefois des nouvelles de votre ami le sénateur de Bologne, qui est aussi le sénateur de *Melpomène* et de *Thalie*. Je vois qu'il est constant dans son goût pour le théâtre, et que par conséquent DIEU le bénira toujours.

Vivez heureux où vous êtes, et, quand vous repasserez les Alpes, souvenez-vous qu'entre elles et le mont Jura, il y a un bassin d'environ quarante lieues, où demeure le plus constant de vos admirateurs, qui demande place au rang de vos amis. *V.* 1763.

LETTRE V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de novembre.

Mes chers anges, j'écrivais à M. *Hume*, lorsque j'ai été prévenu par sa lettre. Je lui envoie ces Remarques sur l'Histoire générale, que vous n'avez pas désapprouvées. J'y joins un nouvel exemplaire pour vous, qui pourrait aussi amuser M. le duc de *Praslin*, si ses dépêches lui laissaient le temps de lire.

J'y joins un très petit morceau pour la *Gazette littéraire*, il vous paraîtra assez curieux.

Mon neveu du grand conseil me mande que vous avez la bonté de me faire parvenir son *Histoire de Jeanne*; ce neveu-là a une belle vocation pour écrire l'histoire des cafins; il se prépare de l'occupation pour toute sa vie.

Comme je ne peux pas le payer en même monnaie, je lui envoie les Remarques sur l'Histoire générale, et le Traité sur la tolérance, qui est, comme vous savez, d'un brave théologien que je ne connais pas. Je prends la liberté de m'adresser à vous pour lui faire tenir cette petite cargaison accompagnée d'une lettre qui est dans

1763. le paquet. J'abuse de vos bontés; mais vous m'avez accoutumé à l'excès de votre indulgence. Nous vous prions, madame *Denis* et moi, d'être plus que jamais les anges de Ferney. Nous n'avons pas un moment à perdre pour rappeler notre affaire au conseil du roi, c'est le seul moyen de nous tirer d'embarras. Nous vous supplions de nous mander les intentions de M. le duc de *Praslin*; cette affaire est pour nous de la dernière importance, toute la douceur de notre vie en dépend. Nous remettons notre destinée entre vos mains.

On parle d'une tragédie nouvelle qui a beaucoup de succès, et vous ne nous en dites rien. Vous croyez donc que nous ne nous intéressons pas au tripot? Un coquin de janséniste vient d'imprimer un gros volume contre le théâtre; les jésuites du moins ne se seraient pas rendus coupables de ce fanatisme. On nous a défaits des renards, et on nous a mis sous la dent des loups. Moi, je me mets toujours à l'ombre de vos ailes.

LETTRE VI.

A. M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney, 26 de novembre.

AGRÉEZ aussi, monsieur le Prince, avec les remercimens de ma nièce et de nos enfans, ceux d'un vieillard; car tous les âges sont également sensibles à votre mérite. Il est vrai que je ne peux plus jouer la comédie; mais il en

est de ce plaisir comme de tous ceux auxquels il faut que je renonce : je les aime fort dans les autres ; ma jouissance est de savoir qu'on jouit. Je désire, plus que je n'espère, de vous revoir entre nos montagnes ; l'apparition que vous y avez faite nous a laissé des regrets qui dureront long-temps. Nous serions trop heureux si nous étions faits pour vous posséder, comme nous le sommes pour vous aimer et pour vous respecter. Le vieux malade s'acquitte parfaitement de ces deux devoirs. *V.* 1763.

LETTRE VII.

A M. MARMONTEL.

1 de décembre.

ENFIN, mon cher confrère, je puis vous appeler de ce nom. Voilà ce que je désirais depuis si long-temps. Jugez de la joie de madame *Denis*, et de la mienne. Voilà notre académie bien fortifiée ; les fripons et les sots n'auront pas désormais beau jeu. Le jour de votre réception sera un grand jour pour les belles-lettres. Je ne peux vous exprimer le plaisir que nous ressentons ici. *V.*

1763.

LETTRE VIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

1 de décembre.

L'AVEUGLE fait ce qu'il peut pour amuser l'aveugle. Le quinze-vingt des Alpes convient que les remontrances des parlemens, leurs arrêts, leurs démissions, la *Pastorale* de monseigneur du Puy, sont des choses fort amusantes; mais il croit que le présent conte pourrait aussi faire passer un quart d'heure de temps, attendu (comme il est très-bien dit dans ledit conte) que les soirées d'hiver sont longues. Il faut que les aveugles fassent des contes, ou qu'ils jouent de la vielle; car, si on avait perdu quatre sens, il n'y aurait autre chose à faire qu'à se réjouir avec le cinquième.

Les Alpes présentent leurs respects à St. *Joseph*. On suppose que M. le président *Hénault* jouit d'une parfaite santé; on l'assure du plus tendre et du plus véritable attachement. *V.*

LETTRE IX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de décembre.

MES divins anges sauront qu'un jeune M. *Turretin* devait leur apporter des Tolérances, il y a environ quinze jours; que ce jeune M. *Turretin*, d'ailleurs fort aimable, s'est arrêté à

Lyon, et qu'il n'arrivera avec son paquet que dans quelques jours. 1763.

Je crois avoir dit à mes anges que cette petite requête de l'humanité et de la raison avait fort bien réussi auprès de madame de *Pompadour* et de M. le duc de *Choiseul*; c'est pourtant un ouvrage bien théologique, bien rabbinique. Mais comme il ne faut pas être toujours enfoncé dans la *Sainte-Écriture*, vous aurez des contes tant que vous en voudrez; vous n'avez qu'à dire.

Faites-moi donc un peu part de votre conspiration. Vous me traitez, comme *Léontine* et *Exupère* en usent avec *Héraclius*; ils font tout pour lui, et ne lui en disent pas un mot. Mais c'est, à mon sens, un grand défaut, dans Héraclius, que ce prince reste là pendant cinq actes, comme un grand nigaud, sans savoir de quoi il s'agit. Mais je m'en remets entièrement à ma *Léontine* et à mon *Exupère*, et je vous donne même la préférence sur ces deux personnages.

Nous sommes enterrés sous la neige; c'est le temps de s'égayer, car la nature est bien triste. Je tâche de m'amuser et d'amuser mes divins anges. Je baise le bout de leurs ailes avec la plus grande dévotion. *V.*

1763.

LETTRE X.

AU MEME.

15 de décembre, jeudi au soir.

Je reçois une lettre céleſte et bien conſolante de mes anges, du 8 de décembre. Je ne me plains plus, je ne crains plus; mais je n'ai plus de Quakers. Il faudrait engager quelque honnête libraire à imprimer ce ſalutaire ouvrage à Paris.

Je rêverai à Olimpie. Je demande quinze jours ou trois ſemaines; car actuellement je ſuis ſurchargé, et les yeux me font beaucoup de mal.

J'avertis par avance que maman n'eſt point de l'avis de M. de *Thibouville*; mais je prierai DIEU qu'il m'inſpire, et s'il me vient quelque bonne penſée, je la ſoumettrai à votre hiérarchie.

Songeons d'abord aux conjurés et aux roués. Je commence à n'être pas ſi mécontent de cette beſogne, et je crois que, ſi mademoiſelle *Dumênil* jouait bien *Fulvie*, et mademoiſelle *Clairon* pathétiquement *Julie*, la pièce pourrait faire aſſez d'effet. Cependant j'ai toujours ſur le cœur l'ordre qu'on donne à *Julie*, au quatrième acte, d'aller prier Dieu dans ſa chambre; c'eſt un défaut irremédiable. Mais où n'y a-t il pas des défauts? Peut-être cet endroit défectueux rebutera mademoiſelle *Clairon*; elle aimera mieux le rôle de *Fulvie*: en ce cas, *Julie*

ferait, je crois, à mademoiselle *Dubois*, et cet arrangement vaudrait peut-être bien l'autre. 1761.

Je suis enchanté que l'affaire de la *Gazette littéraire* soit terminée ; mais je crains bien d'être inutile à cette entreprise. Il faut lire plusieurs livres, et je deviens aveugle: heureusement un aveugle peut faire des tragédies ; et, si les roués ne me découragent pas, vous entendrez parler de moi l'année prochaine.

Laissons-là *Icile*, je vous en supplie ; c'est un point sur un *i*. Ne me parlez point d'une engelure, quand le renvoi de *Julie* dans sa chambre me donne la fièvre double tierce.

Le Corneille est entièrement fini depuis longtemps ; on l'aura probablement sur la fin de janvier. La petite-nièce à *Pierre* avance dans sa grossesse, tantôt chantant, tantôt souffrant. Notre petite famille est composée d'elle, de son mari, d'une sœur et d'un jésuite; voilà un plaisant assemblage: c'est une colonie à faire pouffer de rire. Je souhaite que celle de M. le duc de *Choiseul*, à la Guiane (qui est, ne vous déplaise, le pays d'Eldorado), soit aussi unie et aussi gaie. La nôtre se met toujours à l'ombre de vos ailes, et je vous adore du culte d'hyperdulie; et, si les roués réussissent, j'irai jusqu'à latrie. Mettez-moi, je vous en conjure, aux pieds de M. le duc de *Praslin*, pour l'année prochaine, et pour toutes celles où je pourrai exister.

1763.

LETTRE XI.

AU MEME.

30 de décembre.

Je mets sous les quatre ailes de mes anges ma réponse à notre ami *le Kain* et aux comédiens ordinaires du roi ; je les supplie de donner au féal *le Kain* ces deux paperasses. Si je croyais que mes anges, les conjurés, eussent le dessein de faire passer Olimpie avant les roués, j'y travaillerais sur le champ, quoique je ne sois guère en train ; c'est à mes conjurés à me conduire, et à me dire ce qu'il faut faire. Je ne suis que l'instrument de leur conspiration ; c'est à eux de me manier comme ils voudront.

Je fais toujours des contes de ma *Mère-l'oie*, en attendant leurs ordres. Il y a, je crois, une sottise dans le récit, en petits vers, de *Téone*, la gaillarde :

Les dieux seuls *purent comparaître*
A cet hymen précipité.

Il faut :

Les dieux seuls *daignèrent* paraître,

Car les dieux ne comparaissent pas. Je vous supplie donc de corriger cette sottise, de votre main blanche. Vous m'allez demander pourquoi, étant lynx sur les fautes de mes contes à dormir debout, je suis taupe sur les défauts des tragédies ? mes anges, c'est qu'une tragédie est plus difficile à rapetasser qu'un conte. Il faut,

faut, pour une tragédie, un extrême recueillement; et j'ai à présent mon curé en tête. Il 1763.
ne ressemble point du tout à l'hiérophante d'Olimpie, qui négligeait le temporel; mon prêtre me poursuit avec une vivacité tout-à-fait sacerdotale, et je ne sais trop que répondre au parlement de Dijon. J'ai pris la liberté d'exposer ma doléance, en peu de mots, à M. le duc de *Praslin*.

La Tolérance me tient aussi un peu en échec. Il y a un homme qui travaille à la cour en faveur des huguenots, et qui probablement ne réussira guère. On me fait craindre que la race des dévots ne se déchaine contre ma Tolérance: heureusement, mon nom n'y est pas; et vous savez que j'ai toujours trouvé ridicule qu'on mît son nom à la tête d'un ouvrage; cela n'est bon que pour un mandement d'évêque: *Par monseigneur*, CORTIAT, *secrétaire*.

On dit que l'archevêque de Paris avait préparé un beau mandement, bien chrétien, bien séditieux, bien intolérant, bien absurde, et que le roi lui a fait supprimer sa petite drôlerie. Cela passe pour constant; mais vous vous gardez bien de m'en dire un mot. Vous oubliez toujours que je suis bon citoyen; vous croyez que je n'habite que le temple d'Ephèse et la petite île de Reno, auprès de Bologne, où mes trois maroufles firent leurs proscriptions.

Comment va la *Gazette littéraire?* Il me vient d'Angleterre des paquets énormes; mais qu'en ferai-je avec mes pauvres yeux? je ne sais où j'en suis. DIEU vous donne santé et longue vie.

Respect et tendresse. *V.*

1763.

LETTRE XII.

A M. DE LA HARPE.

Décembre.

APRÈS le plaisir, Monsieur, que m'a fait votre tragédie (*), le plus grand que je puisse recevoir est la lettre dont vous m'honorez. Vous êtes dans les bons principes, et votre pièce justifie bien tout ce que vous dites dans votre lettre. *Racine*, qui fut le premier qui eut du goût, comme *Corneille* fut le premier qui eut du génie, l'admirable *Racine*, non assez admiré, pensait comme vous. La pompe du spectacle n'est une beauté que quand elle fait une partie nécessaire du sujet; autrement ce n'est qu'une décoration. Les incidens ne sont un mérite que quand ils sont naturels, et les déclamations sont toujours puériles, sur-tout quand elles sont remplies d'enflures. Vous vous applaudissez de n'avoir pas fait des vers à retenir; et moi, Monsieur, je trouve que vous en avez fait beaucoup de ce genre. Les vers que je retiens le plus aisément sont ceux où la maxime est tournée en sentiment, où le poëte cherche moins à paraître qu'à faire paraître son personnage, où l'on ne cherche point à étonner, où la nature parle, où l'on dit ce que l'on doit dire; voilà des vers que j'aime: jugez si je ne dois pas être très-content de votre ouvrage.

Vous me paraissez avoir beaucoup de mérite, attendu que vous avez beaucoup d'ennemis.

(*) *Warwick.*

Autrefois, dès qu'un homme avait fait un bon ouvrage, on allait dire au frère *Vadeblé* qu'il était janséniste ; le frère *Vadeblé* le disait au père *le Tellier* qui le disait au roi. Aujourd'hui, faites une bonne tragédie, et l'on dira que vous êtes athée. C'est un plaisir de voir les pouilles que l'abbé d'*Aubignac*, prédicateur du roi, prodigue à l'auteur de Cinna. Il y a eu, de tout temps, des *Frérons* dans la littérature ; mais on dit qu'il faut qu'il y ait des chenilles, pour que les rossignols les mangent, afin de mieux chanter. 1763.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XIII.

A M. LE DOCTEUR BIANCHI, *à Rimini.*

Vous avez prononcé, Monsieur, l'éloge de l'art dramatique, et je suis tenté de prononcer le vôtre. Je regarde cet art, dès mon enfance, comme le premier de tous ceux à qui ce mot de *beau* est attaché. On me dira : *Vous êtes Orfévre, monsieur Josse ?* mais je répondrai que c'est *Sophocle* qui m'a donné mes lettres de maîtrise, et que j'ai commencé par admirer avant de travailler.

Je vois avec plaisir que, dans l'Italie, cette mère de tous les beaux arts, plusieurs personnes de la première considération, non-seulement font des tragédies et des comédies, mais les représentent. M. le marquis *Albergati Capacelli* a fait des imitateurs. Ni vous, ni lui, ni

1763 moi, Monsieur, ne prétendons qu'on fasse de l'Europe la patrie des Abdérites; mais quel plus noble amusement les hommes bien élevés peuvent-ils imaginer? De bonne foi, vaut-il mieux mêler des cartes, ou ponter au pharaon? c'est l'occupation de ceux qui n'ont point d'ame; ceux qui en ont doivent se donner des plaisirs dignes d'eux. Y a-t-il une meilleure éducation que de faire jouer *Auguste* à un jeune prince, et *Emilie* à une jeune princesse? On apprend en même temps à bien prononcer sa langue, et à la bien parler; l'esprit acquiert des lumières et du goût, le corps acquiert des grâces; on a du plaisir, et on en donne très-honnêtement. Si j'ai fait bâtir un théâtre chez moi, c'est pour l'éducation de mademoiselle *Corneille*; c'est un devoir dont je m'acquitte envers la mémoire du grand-homme dont elle porte le nom.

Ce qu'il y avait de mieux au collége des jésuites de Paris, où j'ai été élevé, c'était l'usage de faire représenter des pièces par les pensionnaires, en présence de leurs parens. Plût à Dieu qu'on n'eût eu que cette récréation à reprocher aux jésuites! Les jansénistes ont tant fait qu'ils ont fermé leurs théâtres. On dit qu'ils fermeront bientôt leurs écoles. Ce n'est pas mon avis: je crois qu'il faut les soutenir et les contenir; leur faire payer leurs dettes, quand ils sont banqueroutiers; les pendre même, quand ils enseignent le parricide; se moquer d'eux, quand ils sont d'aussi mauvais critiques que frère *Berthier*. Mais je ne crois pas qu'il faille livrer notre jeunesse aux jansénistes, attendu que cette secte n'aime que le *Traité de la grâce*, de St.

Prosper, et se soucie peu de *Sophocle*, d'*Euripide* et de *Térence*, quoique, par une de ces contradictions si ordinaires aux hommes, *Térence* ait été traduit par les jansénistes de Port-royal. Faites aimer l'art de ces grands-hommes (je ne parle pas des jansénistes, je parle des *Sophocles*). Malheur aux barbares jaloux à qui DIEU a refusé un cœur et des oreilles; malheur aux autres barbares qui disent: On ne doit enseigner la vertu qu'en monologue; le dialogue est pernicieux. Eh! mes amis, si l'on peut parler de morale tout seul, pourquoi pas deux et trois? Pour moi, j'ai envie de faire afficher: On vous donnera, mardi, un sermon, en dialogue, composé par le révérend père *Goldoni*. 1763.

N'êtes-vous pas indigné, comme moi, de voir des gens qui se disent gravement: Passons notre vie à gagner de l'argent; cabalons, enivrons-nous quelquefois; mais gardons-nous d'aller entendre Polyeucte, etc.

LETTRE XIV.

A M. DAMILAVILLE, *à Paris*.

Le 1 de janvier.

JE reçois la belle lettre ironique de mon cher frère, du 25 de décembre, avec la lettre de frère *Thiriot*, et Ce qui plaît aux dames, et l'Education des filles. Cette Education des filles était destinée à figurer avec d'autres éducations; car nous avons aussi élevé des garçons. Il est vrai que je m'amuse cet hiver à faire des 1764.

——— contes, pour réjouir les soirs ma petite famille.
1764. Mais frère *Cramer* a fait une action abominable de copier chez moi l'Education des filles, et de l'envoyer à Paris: il ne faut pas fatiguer le public. Je me souviens trop que *la Serre*

Volume sur volume incessamment desserre.

Et frère *Thiriot*, à qui d'ailleurs je fais réparation d'honneur, m'écrit fort sensément qu'il faut user de sobriété.

Vous ne manquerez pas de contes, mes frères; vous en aurez, et de très-honnêtes: un peu de patience, s'il vous plait.

Au reste, votre lettre du 25 est encore plus consolante qu'ironique. Je vois qu'on ne brûle, ni l'évêque d'Aléthopolis, ni quakre, ni Tolérance. Mais avez-vous vu l'arrêt du parlement de Toulouse contre le duc de *Fitz-James*? Je vous l'envoie, mes frères; la pièce est rare, et vaut mieux qu'un conte.

Vous rempliſſez mon ame d'une sainte joie, en me disant que le *Saint Evremond* (*) perce dans le monde; il fera du bien, malgré les fautes horribles d'impression. Béni soit à jamais celui qui a rendu ce service aux hommes!

On parle beaucoup d'une œuvre toute différente, c'est le mandement de votre archevêque. On le dit imprimé clandestinement, comme les *Contes de la Fontaine*, et on dit qu'il ne sera pas si bien reçu. Pourrai-je obtenir un de ces mandemens, et un *Anti-financier*? Si, par hasard, vous aviez mis par écrit vos idées sur

(*) Un livre philosophique publié sous le nom de *Saint-Evremond*.

la finance, je vous avoue que j'en ferais plus curieux que de tous les anti-financiers du monde. Je m'imagine que vous avez des vues plus saines et des connaissances plus étendues que tous ceux qui veulent débrouiller ce chaos. 1764.

J'apprends que le parlement de Dijon vient de défendre, par un arrêt, de payer les nouveaux impôts; j'avoue que je suis bien mauvais serviteur du roi, car j'ai tout payé.

Adieu, mon cher frère. *Saint Evremond* est un très-grand saint.

LETTRE XV.

A M. GUY DUCHESNE, *libraire à Paris.*

Aux Délices, 1 de janvier.

Le dessein que vous me communiquez, Monsieur, de faire une jolie édition de la Henriade, sera, je crois, approuvé, parce que notre nation, devenue de jour en jour plus éclairée, en aime *Henri IV* davantage. J'ai été toujours étonné qu'aucun littérateur, aucun poëte du temps de *Louis XIII* et de *Louis XIV*, n'eût rien fait à la gloire de ce grand homme. Il faut du temps pour que les réputations mûrissent.

Le bel éloge de *Maximilien de Sully*, par M. *Thomas*, a rendu le grand *Henri IV* plus cher à la nation : ainsi je pense que vous prenez le temps le plus favorable pour réimprimer la Henriade, et que l'amour pour le héros fera pardonner les défauts de l'auteur. Je n'étais pas digne de faire cet ouvrage quand je l'entrepris,

1764. j'étais trop jeune; et à préſent je ſuis trop vieux pour l'embellir.

La dédicace que vous voulez bien m'en faire m'eſt très-honorable; mais, en me dreſſant ce petit autel, je vous prie d'y brûler en ſacrifice votre Zulime et votre Droit du ſeigneur que vous avez imprimés ſous mon nom, et qui ne ſont point du tout mon ouvrage. Vous avez été trompé par ceux qui vous ont donné les manuscrits, et cela n'arrive que trop ſouvent; c'eſt le moindre des inconvéniens de la littérature.

Quant aux ſouſcriptions pour le Corneille, arrangez-vous avec l'éditeur de Genève; je ne me ſuis mêlé que de commenter et de ſouſcrire; tout ce que je ſais, c'eſt que l'édition eſt finie. J'ai fait mes commentaires avec une entière impartialité, ſachant bien que les belles pièces de *Corneille* n'ont pas beſoin de louanges, et ſes fautes ne font aucun tort à ce qu'il a de ſublime.

On m'a envoyé de Paris un conte intitulé: Ce qui plait aux dames. J'y ai trouvé *remormora* pour *rememora*, *frange* pour *fange*, une rime oubliée et d'autres fautes; je ne crois pas que l'imprimeur s'appelle *Robert Etienne*.

Je ſuis, de tout mon cœur, Monſieur, votre très-humble, etc.

Voltaire.

LETTRE

LETTRE XVI.

1764.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 6 de janvier.

Je ne m'étonne plus, Madame, que vous n'ayez pas reçu la Jeanne que je vous avais envoyée par la poste, sous le contre-seing d'un des administrateurs. Aucun livre ne peut entrer, par la poste, en France, sans être saisi par les commis qui se font, depuis quelque temps, une assez jolie bibliothéque, et qui deviendront en tout sens des gens de lettres. On n'ose pas même envoyer des livres à l'adresse des ministres. Enfin, Madame, comptez que la poste est infiniment curieuse; et, à moins que M. le président *Hénault* ne se serve du nom de la reine pour vous faire avoir une Pucelle, je ne vois pas comment vous pourrez parvenir à en avoir des pays étrangers.

Je m'amusais à faire des contes de ma *Mère-Oie*, ne pouvant plus lire du tout. Je ne suis pas précisément comme vous, Madame; mais vous souvenez-vous des yeux de l'abbé de *Chaulieu*, les deux dernières années de sa vie? figurez-vous un état mitoyen entre vous et lui, c'est précisément ma situation.

Je pense avec vous, Madame, que, quand on veut être aveugle, il faut l'être à Paris; il est ridicule de l'être dans une campagne, avec un des plus beaux aspects de l'Europe.

1764. On a besoin absolument, dans cet état, de la consolation de la société. Vous jouissez de cet avantage; la meilleure compagnie se rend chez vous, et vous avez le plaisir de dire votre avis sur toutes les sottises qu'on fait et qu'on imprime.

Je sens bien que cette consolation est médiocre; rarement le dernier âge de la vie est-il bien agréable; on a toujours espéré assez vainement de jouir de la vie, et à la fin tout ce qu'on peut faire, c'est de la supporter. Soutenez ce fardeau, Madame, tant que vous pourrez; il n'y a que les grandes souffrances qui le rendent intolérable.

On a encore, en vieillissant, un grand plaisir qui n'est pas à négliger, c'est de compter les impertinens et les impertinentes qu'on a vu mourir, les ministres qu'on a vu renvoyer, et la foule de ridicules qui ont passé devant les yeux. Si, de cinquante ouvrages nouveaux qui paraissent tous les mois, il y en a un de passable, on se le fait lire, et c'est encore un petit amusement. Tout cela n'est pas le ciel ouvert, mais enfin on n'a pas mieux, et c'est un parti forcé.

Pour M. le président *Hénault*, c'est tout autre chose; il rajeunit, il court le monde, il est gai, et il sera gai jusqu'à quatre-vingts ans, tandis que *Moncrif* et moi nous sommes probablement fort sérieux. DIEU donne ses grâces comme il lui plaît.

Avez-vous le plaisir de voir quelquefois monsieur d'*Alembert*? non-seulement il a beaucoup d'esprit, mais il l'a très-décidé, et c'est beau-

coup; car le monde est plein de gens d'esprit qui ne savent comme ils doivent penser. 1764.

Adieu, Madame; songez, je vous prie, que vous me devez quelque respect; car, si dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois, je suis assurément plus que borgne; mais que ce respect ne diminue rien de vos bontés.

Il y a long-temps que je suis privé du bonheur de vous voir et de vous entendre; je mourrai probablement sans cette joie. Tâchons, en attendant, de jouer avec la vie; mais c'est ne jouer qu'à *Colinmaillard*. *V.*

LETTRE XVII.

A M. DAMILAVILLE.

7 de janvier.

GABRIEL ne tâtera plus de mes contes; ils ne courront plus Paris. Ces petites fleurs n'ont de prix que quand on ne les porte pas au marché; mon cher frère a raison.

J'ai été enchanté du discours de M. *Marmontel*, quoiqu'il y ait un endroit qui m'ait fait rougir. Il a pris, avec une habileté bien noble et bien adroite, le parti de nos frères contre les *Pompignan*. Tout annonce, Dieu merci, un siècle philosophique; chacun brûle les tourbillons de *Descartes* avec l'*Histoire du peuple de* DIEU, du frère *Berruyer*. Dieu soit loué!

Il y a long-temps que je n'ai reçu de lettres de M. et de madame d'*Argental*. Je ne sais plus de nouvelles ni des belles-lettres, ni des affaires.

1764. Frère *Thiriot* écrit quatre fois par an, tout au plus. On me dit que le parlement de Grenoble eſt exilé. Le roi parait mêler à ſa bonté des actions de fermeté: d'un côté il cède à ce que les remontrances des parlemens peuvent avoir de juſte, de l'autre il maintient les droits de l'autorité royale. Je crois que la poſtérité rendra juſtice à cette conduite digne d'un roi et d'un père.

On m'aſſure toujours que le mandement de l'archevêque de Paris eſt imprimé clandeſtinement, et qu'on en a vu pluſieurs exemplaires. Si vous pouvez, mon cher frère, me procurer une de ces *Inſtructions paſtorales* et un *Anti-financier*, vous me ſoulagerez beaucoup dans ma misère. Je ſuis entouré de frimats, accablé de rhumatiſmes. Mes yeux vont toujours fort mal, mais je me ferai lire ces deux ouvrages que j'attends avec impatience de vos bontés fraternelles.

Je ne ſais rien de nouveau non plus du théâtre; mais ce qui me touche le plus, c'eſt le beau projet que DIEU vous a inſpiré à vous et à vos amis, et ce beau projet eſt....

Ecr. l'inf.

LETTRE XVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 de janvier.

Il faut que j'importune encore mes anges. Je viens de lire le livre de l'*Anti financier*, et il me fait trembler pour celui de la Tolérance; car,

si l'un dévoile les iniquités des financiers, l'autre indique des iniquités non moins sacrées. Il n'est plus permis d'envoyer une Tolérance par la poste; mais je demande comment un livre, qui a eu le suffrage de mes anges, de M. le duc de *Praslin*, de M. le duc de *Choiseul*, de madame la duchesse de *Grammont* et de madame de *Pompadour*, peut être regardé comme un livre dangereux. Je suis toujours incertain si mes anges ont reçu mes paquets, si ma réponse à l'aréopage comique leur est parvenue, s'ils ont été contens des Trois manières, s'ils conduisent toujours leur conspiration. Je les accable de questions, depuis quinze jours. Je sais bien que les cérémonies du jour de l'an, les visites, les lettres, ont occupé leur temps, et je ne leur demande de leurs nouvelles que quand ils auront du loisir; mais alors je les supplie de me mettre un peu au fait de toutes les choses sur lesquelles j'ai fatigué leur complaisance. 1764.

Je ne sais encore si la *Gazette littéraire* est commencée; mais ce qui me fâche beaucoup, c'est que, si mes yeux guérissent, la cure sera longue, et je ne serai de long-temps en état de servir M. le duc de *Praslin*: s'ils ne guérissent pas, je ne le servirai jamais. Celui de mes anges qui ne m'écrit point, me laisse toujours dans l'ignorance sur ses yeux et sur l'état de sa santé; et l'autre qui m'écrit ne me dit pas un mot de ce qui m'intéresse le plus.

N'avez-vous pas été frappés de l'énergie avec laquelle l'*Anti-financier* peint la misère du peuple, et les vexations des publicains? Mais il est, ce me semble, comme tous les philosophes, qui

réuſſiſſent très-bien à ruiner les ſyſtêmes de leurs
1764. adverſaires, et qui n'en établiſſent pas de meilleurs.

Je finis ma lettre et ma journée par la douce eſpérance que je ſerai conſolé par un mot de mes anges.

LETTRE XIX.

AU MEME.

10 de janvier.

Je ſuis affligé que le tyran du tripot ſe brouille avec vous. Voilà un beau ſujet de guerre; cela eſt bien ridicule, bien petit. Ah, que de faibleſſes chez nous autres humains! Mais exiſte-t-il un tripot? on dit qu'il n'y a plus que celui de l'opéra comique, et que c'eſt-là que tout l'honneur de la France s'eſt réfugié.

Autre ſujet d'affliction, mais légère: la diſcorde eſt toujours à Genève. *Rouſſeau* a trouvé le ſecret d'allumer le flambeau du haut de ſa montagne, ſans qu'en vérité il y ait le moindre fondement à la querelle. Le peuple eſt inſolent, et le conſeil faible; voilà tout le ſujet de la guerre. Le plaiſant de l'affaire c'eſt, comme je vous l'ai déjà dit, que le peuple de *Calvin* prétend qu'un citoyen de Genève a le droit d'écrire tant qu'il veut contre le chriſtianiſme, ſans que le conſeil ſoit en droit de le trouver mauvais; et, pour rendre la farce complète, les miniſtres du ſaint Evangile ſont du parti de *Jean-Jacques*, après qu'il s'eſt bien moqué d'eux. Cela paraît incompréhenſible, mais cela eſt très-vrai. Il

faudrait cette fois recourir à la médiation de *Spinosa*. Ce petit magot de *Rousseau* a écrit un gros livre contre le gouvernement, et son livre enchante la moitié de la ville. Il dit en termes formels qu'il faut avoir perdu le bon sens pour croire les miracles de *Jésus-Christ*. Malheureusement il m'a fourré-là très-mal à propos. Il dit au conseil que j'ai fait le *Sermon des cinquante*. Ah, *Jean-Jacques!* cela n'est pas d'un philosophe; il est infâme d'être délateur, il est abominable de dénoncer son confrère, et de le calomnier aussi injustement. En un mot, mon cher ange, vous pouvez compter qu'on est aussi ridicule dans mon voisinage, qu'on l'était à Paris du temps des billets de confession; mais le ridicule est d'une espèce toute contraire. 1764.

LETTRE XX.

AU MEME.

11 de janvier.

Je ne sais qui me tient que je ne .... me plaigne de mes anges; si je m'en croyais, je ferais .... des remontrances à mes anges, je leur dirais ..... leur fait; mais je veux bien encore suspendre mon juste courroux pour cette poste; je fais plus:

Je t'ai comblé de vers, je t'en veux accabler.

Je me suis aperçu que le cinquième acte de leur conspiration demandait encore quelques

1764. touches, qu'il y avait des morceaux trop brusques, qui n'avaient pas leur rondeur nécessaire; que quelques vers étaient faibles, trop peu énergiques, trop communs. Je me suis souvenu surtout que mes anges, dans le temps qu'ils m'aimaient, dans le temps qu'ils m'écrivaient, me disaient que *Julie*, en parlant à *Octave*, ressemblerait trop à *Junie* parlant à *Néron*.

Enfin, hier, ne fesant plus de contes, je repris ce cinquième acte en sous-œuvre; et, au lieu de fatiguer les conjurés de quantité de petites corrections qu'il faudrait porter sur leur ancien exemplaire, je leur envoie un cinquième acte bien propre. Mais que les conjurés prennent bien garde, qu'ils se souviennent qu'on connaît l'écriture de mon secrétaire, et qu'ils risqueraient d'être découverts! Ainsi, selon leur grande prudence, ils feront transcrire le tout par une main inconnue et fidelle, ou, s'ils veulent, je leur en ferai faire une autre copie. Mais, selon leur grande indifférence, ils me laissent dans ma grande ignorance sur tout ce que je leur ai demandé, sur les paquets que je leur ai envoyés, sur leur santé, sur leurs bontés, sur la *Gazette littéraire*, sur un paquet qui est venu pour moi d'Angleterre, à l'adresse de M. le duc de *Praslin*.

Respect, tendresse et douleur. *V.*

LETTRE XXI.

1764.

AU MEME.

13 de janvier.

C'EST donc aujourd'hui le 13 de janvier; c'est donc en vain que j'ai envoyé des mémoires, des contes, des livres, des vers, des actes. Je languis sans réponse, depuis le 22 de décembre; je meurs; les anges m'ont tué par leur silence. Le silence est le juste châtiment des bavards. Je meurs, je suis mort. Un *De profundis*, s'il vous plaît, à *V.*

LETTRE XXII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, 13 de janvier.

VOUS voulez donc, Monsieur, que les aveugles vous écrivent; mais *Tinéfie* et le vieux bon homme Tobie écrivaient-ils? que pouvaient-ils mander? que pouvaient-ils dire? Les pauvres gens étaient surement bien empêchés. Quand *Tobie* aurait écrit trois ou quatre fois à un sénateur de Babylone qu'une hirondelle lui avait chié dans les yeux, pensez-vous que le sénateur eût été bien réjoui des bavarderies de *Tobie*? Vous dirais-je que nous avons beaucoup de neige sur nos montagnes, que je me traine avec un bâton au coin du feu, que je fais ce que je peux pour guérir mes yeux, et que je n'en peux venir à bout, que mon théâtre est fermé, qu'il faut que

1764. je m'accoutume à toutes les privations? Dieu vous préserve de jamais tomber dans cet état! Heureusement vous êtes encore jeune; vous avez l'occupation des affaires et l'amusement des plaisirs: voilà tout ce qu'il faut à l'homme. Conservez long-temps tous vos avantages; gouvernez Bologne pendant l'hiver, et le théâtre pendant l'été. Jouissez de la vie; je supporte la mienne; et, tant qu'elle durera, je vous serai bien tendrement attaché. *V.*

LETTRE XXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 de janvier.

J'ÉTAIS mort, comme vous savez; la lettre de mes anges, du 12 de janvier, ne m'a pas tout-à-fait ressuscité, mais elle m'a dégourdi. Il y a eu certainement trois paquets détenus à la poste. On ne veut absolument point de livres étrangers par les courriers; il faut subir sa destinée: mais avec ces livres on a retenu le conte des Trois manières, qui était adressé à M. de *Courteille;* et ce qu'il y a de plus criant, de plus contraire au droit des gens, c'est que ce conte manuscrit était tout seul de sa bande, et ne fesait pas un gros volume. Le roi ne peut pas avoir donné ordre qu'on saisît mon conte; et, s'il l'a lu, il en aura été amusé pour peu qu'il aime les contes.

Je soupçonne donc que ce conte est actuellement entre les mains de quelque commis de

la poste qui n'y entend rien. Comment fléchir M. *Janel?* est il possible que la plus grande consolation de la vie, celle d'envoyer des contes par la poste, soit interdite aux pauvres humains? Cela fait saigner le cœur. 1764.

Ce qui m'émerveille encore, c'est que M. le duc de *Praslin* n'ait point reçu de réponse de monsieur le premier président de Dijon. Cette reponse serait-elle avec mon conte? J'ai supplié M. le duc de *Praslin* de vouloir bien faire signifier ses volontés à mon avocat *Mariette*. Il fera ce qu'il jugera à propos.

Mais quoi! la conspiration des roués s'en est donc allée en fumée? J'ai envoyé en dernier lieu un cinquième acte des roués; il est sans doute englouti avec mon conte. La pièce des roués me paraissait assez bien; la conspiration allait son train. Ce cinquième acte me paraissait très-fortifié; mais s'il est entre les mains de M. *Janel*, que dire? que faire? M. le duc de *Praslin* ne pourrait-il pas me recommander à M *Janel*, comme un bon vieillard qu'il honore de sa pitié? Je suis sûr que cela ferait un très-bon effet.

Par où, comment enverrai-je une Olimpie rapetassée qu'on me demande? M. *Janel* me saisira tous mes vers

M. *le Franc de Pompignan* envoie par la poste autant de vers hébraïques qu'il veut, et moi, je ne pourrai pas envoyer un quatrain! et mes paquets seront traités comme des étoffes des Indes!

Vous me parlez, mes divins anges, de distribution de rôles; mais auparavant il faut que la

1764 pièce soit en état, et j'enverrai le tout ensemble.

Mes anges peuvent être persuadés que je leur ai écrit toutes les postes depuis un mois, sans en manquer une, et toujours sous l'enveloppe de M. de *Courteille*; qu'ils jugent de ma douleur et de mon embarras!

On m'a mandé d'Angleterre qu'il m'était venu un gros paquet de livres pour la *Gazette littéraire*. Je n'entends pas plus parler de ce paquet que de mon conte; je n'entends parler de rien, et je reste dans la banlieue de Genève, tapi dans les neiges comme un blaireau.

Je n'ai point du tout été la dupe de tous les bruits qui ont couru sur une représentation à Versailles, et j'ai jugé que cette représentation n'aurait pas beaucoup de suite.

Je me mets sous les ailes de mes anges, dans l'effusion et dans l'amertume de mon cœur.

N. B. Remarquez bien que, depuis un mois, je n'ai reçu d'eux qu'une lettre.

Remarquez encore que j'approuve de tout mon cœur l'idée du père *Corneille*. Je vais écrire, ou plutôt faire écrire (car mes yeux refusent le service), à *Gabriel Cramer*, à Genève, qu'il s'arrange avec les distributeurs des exemplaires à Paris, pour que le père *Corneille* en porte à qui il voudra. Il sera sans doute très-bien accueilli du roi.

LETTRE XXIV.

1764.

A M. DAMILAVILLE.

18 de janvier.

Il faut se résigner, mon cher frère, si les ennemis de la tolérance l'emportent: *Curavimus Babylonem et non est sanata, derelinquamus eam.* Il n'y aura jamais qu'un petit nombre de philosophes et de justes sur la terre.

Je vous remercie de l'*Anti-financier*. L'ouvrage est violent, et porte à faux d'un bout à l'autre. Comment un conseiller au parlement peut-il toujours prononcer la chimère de son impôt unique, tandis qu'un autre conseiller, devenu contrôleur général, est indispensablement obligé de conserver tant d'autres taxes? De plus, on confond trop souvent dans cet ouvrage le parlement, cour supérieure à Paris, avec le parlement de la nation qui était les Etats généraux. Je vois que dans tous les livres nouveaux on parle au hasard. Dieu veuille qu'on ne se conduise pas de même!

Je suis bien aise d'amuser les frères de quelques notes sur *Corneille*, en attendant qu'ils aient l'édition. Je voudrais que nos philosophes, les *Diderot*, les d'*Alembert*, les *Marmontel* visent ces remarques. Je pense qu'ils seront de mon avis, et j'en appelle au sentiment de mon cher frère.

Je le remercie du *Droit ecclésiastique* qu'il m'a fait parvenir par l'enchanteur *Merlin*. On dit que *Lambert* est en prison; et, ce qui est

1764. étrange, ce n'est pas pour avoir imprimé les mal-semaines de *Fréron*.

On a beaucoup parlé à Paris du retour du cardinal de *Bernis*; on l'a regardé comme un grand événement, et c'en est un fort petit. Mais est-il vrai que vingt-quatre jésuites du Languedoc se sont choisi un provincial? est-il vrai que votre parlement demande au roi l'expulsion de tous les jésuites de Versailles? est-il vrai qu'on tient au parlement l'affaire de l'archevêque sur le bureau, et qu'on s'expose à l'excommunication mineure et majeure?

Je ne peux plus que faire des vœux pour la tolérance; il me paraît qu'il n'y en a plus guère dans le monde. Les ennemis sont ardens et les fidelles sont tièdes. Je recommande notre petit troupeau à vos soins paternels.

J'ai toujours oublié de demander à frère d'*Alembert* ce qu'était devenu le pauvre frère de *Prades*. N'en savez-vous point de nouvelles? Prions DIEU pour lui, et *écr. l'inf.*... Priez aussi DIEU pour moi, car je suis bien malade.

LETTRE XXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, le 20 de janvier.

Ce n'est pas un petit renversement du droit divin et humain que la perte d'un conte à dormir debout et d'un cinquième acte qui pourrait faire le même effet sur le parterre, qui a le malheur d'être debout à Paris. J'ai écrit à mes

anges gardiens une lettre ouverte que j'ai adressée à M. le duc de *Praslin*; j'adresse aussi mes complaintes douloureuses et respectueuses à M. *Janel* qui, étant homme de lettres, doit favoriser mon commerce. Je conçois après tout que, dans le temps que l'*Anti-financier* causait tant d'alarmes, on ait eu aussi quelques inquiétudes sur l'*Anti-intolérant*; ce dernier ouvrage est pourtant bien honnête, vous l'avez approuvé. MM. les ducs de *Praslin* et de *Choiseul* lui donnaient leur suffrage; madame de *Pompadour* en était satisfaite. Il n'y a donc que le sieur évêque du Puy et ses consors qui puissent crier. Cependant, si les clameurs du fanatisme l'emportent sur la voix de la raison, il n'y a qu'à suspendre pour quelque temps le débit de ce livre qui aurait le crime d'être utile, et, en ce cas, je supplierais mes anges d'engager frère *Damilaville* à supprimer l'ouvrage pour quelques mois, et à ne le faire débiter qu'avec la plus grande discrétion. Ah! si mes anges pouvaient m'envoyer la petite drôlerie de l'hiérophante de Paris, qu'ils me feraient plaisir! car je suis fou des mandemens depuis celui de *Jean George*. Mes anges me répondront peut-être qu'ils ne se soucient point de ces bagatelles épiscopales; qu'ils veulent qu'*Olimpie* meure au cinquième acte; que c'est-là l'essentiel; je leur enverrai incessamment des idées et des vers, mais pourquoi avoir abandonné la conspiration? pourquoi s'en être fait un plaisir si long-temps pour y renoncer? Si vous trouvez les roués passables, que ne leur donnez-vous la préférence que vous leur aviez destinée. Si vous trouvez les roués insipides, il ne

1764.

1764. faut jamais les donner. Répondez à ce dilemme: je vous en défie; au reste votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. Je me prosterne au bout de vos ailes.

N. B. J'ai écrit une lettre fort bien raisonnée à M. le duc de *Praslin* sur les dixmes.

Respect et tendresse.

LETTRE XXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 24 de janvier.

J'AI des remercîmens à faire à monseigneur mon héros, de la pitié qu'il a eue du sieur *Ladouze*, incendié à Bordeaux; et, si j'osais, je prendrais encore la liberté de lui recommander ce pauvre *Ladouze*; mais mon héros n'a besoin des importunités de personne, quand il s'agit de faire du bien.

On a ri de Grenoble à Gex d'une lettre de monsieur le gouverneur de Guienne à monsieur le commandant de Dauphiné, dans laquelle il demande quelle est l'étiquette quand on pend les gouverneurs de province. J'espère qu'en effet on finira par rire de tout ceci, selon la louable coutume de la nation. Je ris aussi, quoiqu'un pauvre diable de quinze-vingt ne soit pas trop en joie.

On n'a pu envoyer à monseigneur le maréchal les exemplaires cornéliens, attendu qu'on n'a pas encore les estampes, que la liste des souscripteurs n'est pas encore imprimée, et qu'il y a toujours

jours des retardemens dans toutes les affaires de ce monde. 1764.

Je crois que M. le cardinal de *Bernis* finira par être archevêque, mais d'*Alembert* doute qu'ayant fait les Quatre saisons, il fasse encore la pluie et le beau temps.

On prétend que l'électeur palatin se met sur les rangs pour être roi de Pologne. Je le trouve bien bon, et je suis fort fâché, pour ma part, qu'il veuille se ruiner pour une couronne qui ne rapporte que des dégoûts.

Je me mets aveuglément aux pieds de mon héros. *V.*

LETTRE XXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 27 de janvier.

DITES-MOI donc, mes anges, si vous avez enfin reçu un cinquième acte et un conte. Une certaine inquisition se ferait-elle étendue jusque sur ces bagatelles ? et quand le lion ne veut pas souffrir de cornes dans ses Etats, faut-il aussi que les lièvres craignent pour leurs oreilles ? L'aventure de la Tolérance me fait beaucoup de peine. Je ne peux concevoir qu'un ouvrage que vous avez tant approuvé puisse être regardé comme dangereux. Je n'ai d'ailleurs, et je ne veux avoir d'autre part à cet ouvrage, que celle d'avoir pensé comme vous. Il y a trop de théologie, trop de *Sainte-Ecriture*, trop de citations, pour qu'on puisse raisonnablement supposer qu'un pau-

1764. vre ſeſeur de contes y ait mis la main. Je me borne à conſeiller à l'auteur de ſupprimer cet ouvrage en France, ſi la tolérance n'eſt pas tolérée par ceux qui ſont à la tête du gouvernement. Mais enfin, quand madame de *Pompadour* en eſt ſatisfaite, quand MM. les ducs de *Choiſeul* et de *Praslin* témoignent leur approbation, quand M. le marquis de *Chauvelin* joint ſon enthouſiaſme au vôtre, qui donc peut proſcrire un livre qui ne peut enſeigner que la vertu?

Si le roi avait eu le temps de le lire chez madame de *Pompadour*, l'auteur oſerait ſe flatter que ſa Majeſté n'en aurait pas été mécontente, et c'eſt ſur la bonté du cœur du roi qu'il fonde cette eſpérance.

Monſieur le chancelier, dans les premiers jours d'un miniſtère difficile, aurait-il abandonné l'examen de ce livre à quelqu'un de ces eſprits épineux qui veulent trouver du mal partout où le bien ſe trouve avec candeur et ſans politique?

Enfin, pourquoi a-t-on retenu à la poſte de Paris tous les exemplaires que pluſieurs particuliers de Genève et de Suiſſe avaient envoyés à leurs amis, ſous les enveloppes qui paraiſſaient devoir être les plus reſpectées? Cette rigueur n'a commencé qu'après que les éditeurs ont eu la circonſpection dangereuſe d'en envoyer eux-mêmes un exemplaire à monſieur le chancelier, de le ſoumettre à ſes lumières, et de le recommander à ſa protection. Il ſe peut que les précautions qu'on a priſes pour faire agréer le livre, ſoient préciſément, ce qui a cauſé ſa diſgrâce. Mes chers anges ſont très à portée de s'en inſ-

truire. On peut parler ou faire parler à monsieur le chancelier. Je les conjure de vouloir bien s'éclaircir et m'éclairer. Tout suisse que je suis, je voudrais bien ne pas déplaire en France. Je cherche à me rassurer en me figurant que, dans la fermentation où sont les esprits, on ne veut pas s'exposer aux plaintes de la partie du clergé qui persécute les protestans, tandis qu'on a tant de peine à calmer les parlemens du royaume. Si ce qu'on propose dans la tolérance est sage, on n'est pas dans un temps assez sage pour l'adopter. Pourvu qu'on ne sache pas mauvais gré à l'auteur, je suis très-content, et j'attends ma consolation de mes anges. 1764.

On me mande que plusieurs évêques font des mandemens, à l'exemple de M. de *Beaumont*, et qu'ils iront tenir un concile à Sept-Fons. Je ne sais si le rappel de tous les commandans est une nouvelle vraie. Je m'en tiens aux événemens, et je n'y fais point de commentaires comme sur *Corneille*. Les graveurs seuls empêchent que l'édition de Corneille n'arrive.

Mais, encore une fois, pourquoi abandonner votre conspiration? est-ce le ton d'aujourd'hui de commencer une chose pour ne la pas finir?

Je vous salue de loin, mes divins anges, et je crois que ces mots de *loin* sont bien convenables dans le temps présent; mais je vous salue avec la plus vive tendresse.

1764.

LETTRE XXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

27 de janvier.

Vos lettres, mon cher frère, sont une grande consolation pour le quinze-vingt des Alpes; elles me font voir combien les philosophes sont au-dessus des autres hommes. Il me semble que vous voyez les choses comme il faut les voir.

Il est certain que les inondations ont arrêté quelquefois les courriers; mais il n'est pas moins vrai que les premières personnes de l'Etat n'ont pu recevoir de Tolérance par la poste. Vous savez qu'on me fait trop d'honneur en me soupçonnant d'être l'auteur de cet ouvrage; il est au-dessus de mes forces. Un pauvre faiseur de contes n'en sait pas assez pour citer tant de pères de l'Eglise avec du grec et de l'hébreu.

Quel que soit l'auteur, il paraît qu'il n'a que de bonnes intentions. J'ai vu des lettres des hommes les plus considérables de l'Europe, qui sont entièrement de l'avis de l'auteur depuis le commencement jusqu'à la fin; mais il y a des temps où il ne faut pas irriter les esprits qui ne sont que trop en fermentation. J'oserais conseiller à ceux qui s'intéressent à cet ouvrage, et qui veulent le faire débiter, d'attendre quelques semaines, et d'empêcher que la vente ne soit trop publique.

Je vous remercie bien de l'exploit du marquis de *Créqui*. (*) Voila, de tous les exploits

(*) Voyez la Lettre du 1 février.

qu'ont fait les Français depuis vingt ans; le meilleur assurément. Cela vaut mieux que tous les mandemens que vous pourriez m'envoyer. *Christophe* à Sept-Fons aura l'air d'un martyr, et j'en suis fâché; mais on se souviendra que, *non Sept-Fons, sed causa facit martyrem.* Les mandemens des autres évêques ne feront pas, je crois, un grand effet dans la nation; mais le rappel des commandans, le triomphe des parlemens, etc., font une énigme dont je ne puis ou n'ose deviner le mot. C'est le combat des élémens dont les yeux profanes ne peuvent découvrir le principe. 1764.

Je me flatte qu'enfin l'épidémie des remontrances va cesser comme la mode des pantins. Mais celle de l'opéra comique subsistera longtemps; c'est-là le vrai génie de la nation.

Voici un petit billet pour frère *Thiriot*. Je crains bien qu'il ne tâte aussi de la banqueroute de ce notaire. C'était une chose inouie autrefois qu'un notaire pût être banqueroutier; mais depuis que *Mazade*, *Porlier*, conseillers au parlement, *Bernard*, maître des requêtes, ont fait de belles faillites, je ne suis plus étonné de rien. Ce maître *Bernard*, surintendant de la maison de la reine, beau-frère du premier président de la première classe du parlement de France, et monsieur son fils, l'avocat général, ont emporté, à madame *Denis* et à moi, environ quatre-vingt mille livres, et monsieur le président *Molé* a toujours été si occupé des remontrances sur les finances, qu'il a toujours oublié de me faire rendre justice de monsieur son beau-frère.

1764. Est-il vrai que M. de *Laverdy* a déjà fait beaucoup de retranchemens dans les dépenses publiques et dans les profits de quelques particuliers? Si cela est, il sauve quelques écus, mais il doit des millions.

Je ne sais aucune nouvelle du tripot de la comédie, ni des autres tripots qui se croient plus essentiels. Je serai affligé si la pièce de frère *Saurin* essuie un affront; c'est un des frères les plus persuadés; je souhaite qu'il soit un des plus zélés. Frère *Helvétius* est-il à Paris? Tâchez d'avoir quelque chose d'édifiant à me dire touchant le petit troupeau. Cultivez la vigne, mon cher frère, et *écr. l'inf.*....

LETTRE XXIX.

A M. MARMONTEL.

28 de janvier.

PUISQUE les choses sont ainsi, mon cher ami, je n'ai qu'à gémir et à vous approuver. Vous rendrez du moins justice à mes intentions; je voulais qu'aucune voix ne manquât à vos triomphes. Ce que vous m'apprenez me fait une vraie peine. Je me consolerai si la littérature jouit à Paris de la liberté, sans laquelle elle ne peut exister, si la philosophie n'est point persécutée, si une secte affreuse de rigoristes ne succède pas aux jésuites, si le petit lumignon de raison que vous contribuez à ranimer dans la nation, ne vient pas bientôt à s'éteindre. On dit qu'un pédant de l'université écrit déjà contre l'*Esprit*

des lois. Le principal mérite de ce livre est d'établir le droit qu'ont les hommes de penser par eux-mêmes. Voilà les vraies libertés de l'Eglise gallicane qu'il faut que votre aimable coadjuteur de Strasbourg soutienne. Il y aura toujours en France une espèce de sorciers vêtus de noir, qui s'efforceront de changer les hommes en bêtes; mais c'est à vous et à vos amis à changer les bêtes en hommes. On dit que ce *Bougainville*, à qui un homme de tant de mérite a succédé, n'était, en effet, qu'une très-méchante bête; que c'était lui qui avait accusé *Boindin* d'athéisme, et qui l'avait persécuté, même après sa mort. Si cela est, ce malheureux, connu seulement par une plate traduction d'un plat poëme, méritait quelques restrictions aux éloges que vous lui avez donnés. Il se trouve que l'auteur et le traducteur étaient persécuteurs. 1764.

L'auteur de l'*Anti-Lucrèce* sollicita l'exclusion de l'abbé de *Saint-Pierre*, et le translateur prosaïque de l'*Anti-Lucrèce* priva *Boindin* de l'éloge funèbre qu'il lui devait. Cet *Anti-Lucrèce* m'avait paru un chef-d'œuvre quand j'en entendis les quarante premiers vers récités par la bouche mielleuse du cardinal; l'impression lui a fait tort. J'aime mieux un de vos contes moraux que tout l'*Anti-Lucrèce*. Vous devriez bien nous faire des contes philosophiques, où vous rendriez ridicules certains sots et certaines sottises, certaines méchancetés et certains méchans; le tout avec discrétion, en prenant bien votre temps, et en rognant les ongles de la bête quand vous la trouverez un peu endormie.

1764. Faites mes complimens à tous nos frères qui composent le *pusillum gregem*. Que nos frères s'unissent pour rendre les hommes le moins déraisonnables qu'ils pourront! qu'ils tâchent d'éclairer jusqu'aux hiboux, malgré leur haine pour la lumière! Vous serez bénis de DIEU et des sages.

Madame *Denis* et moi nous vous serons toujours bien attachés.

LETTRE XXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 29 de janvier.

Mes anges trouveront ici un mémoire qu'ils sont suppliés de vouloir bien donner à M. le duc de *Praslin*. On dit qu'ils sont extrémement contens du nouveau mémoire de *Mariette* en faveur des *Calas*. Je crois que leur affaire sera finie avant celle des dixmes de Ferney. *Melpomène*, *Clio* et *Thalie*, c'est à-dire les tragédies, l'histoire et les contes, n'empêchent pas qu'on ne songe à ses dixmes, attendu qu'un homme de lettres ne doit pas être un sot qui abandonne ses affaires pour barbouiller des choses inutiles.

Je sais la substance du mandement de votre archevêque; mais je vous avoue que je voudrais bien en avoir le texte sacré. On dit que l'exécuteur des hautes œuvres de *messieurs* a brûlé la *Pastorale* de monseigneur. Si monsieur l'exécuteur a lu autant de livres qu'il en a brûlé, il doit être un des plus savans hommes du royaume.

Mons

Mons du Puy en Velay n'a pas les mêmes honneurs; il voudrait bien être lu, dût-il être brûlé. L'hiſtoriographe des ſinges aura beau jeu quand il écrira l'hiſtoire du temps. 1764.

Je ſuppoſe que mes anges ont reçu mes deux derniers mémoires envoyés à M. de *Courteille*. Je cours toujours après mon cinquième acte et après mon conte, et je vois que les enfers ne rendent rien.

J'ai reçu une lettre de M. de *Thibouville*. *Le Kain* m'a écrit auſſi, et je ſuis fâché qu'il ſoit dans le ſecret de la conſpiration.

Je ne réponds à perſonne; je n'envoie rien: mes raiſons ſont qu'on joue Caſtor et Pollux, qu'on va jouer Idoménée, qu'on eſt fou de l'opéra comique, qu'il faut du temps pour tout, et que j'attends les ordres de mes anges, me proſternant ſur leurs ailes.

LETTRE XXXI.

A M. LE COMTE DE VALBELLE,

Qui avait fait graver le beau portrait de mademoiſelle Clairon, en Médée.

Ferney, 30 de janvier.

Je prie celui qui éterniſe les traits de mademoiſelle *Clairon* ſur le bronze, comme ſes talens le ſont dans les cœurs, de vouloir bien agréer mes très-humbles remercîmens. J'eſpère que mes yeux me permettront bientôt de reconnaître des traits qui ſont ſi chers au public.

1764. Je me consolerai, en voyant la figure de *Melpomène*, du malheur de ne la pas entendre, et je respecterai toujours les monumens de l'amitié. *V.*

LETTRE XXXII.

A M. DAMILAVILLE.

30 de janvier.

Je demeure toujours persuadé avec vous, mon cher frère, que ce temps-ci n'est pas propre à faire paraître le Traité sur la tolérance. Je n'en suis point l'auteur, comme vous savez, et je ne m'intéressais à cet ouvrage uniquement que par principe d'humanité. Ce même principe me fait désirer que l'ouvrage ne paraisse point. C'est un mets qu'il ne faut présenter que quand on aura faim. Les Français ont actuellement l'estomac surchargé de mandemens, de remontrances, d'opéra comiques, etc. Il faut laisser passer leur indigestion.

Est-il vrai, mon cher frère, qu'on a mis en lumière, au bas de l'escalier du mai, la *Pastorale* de monseigneur? L'auteur sera assurément inséré dans le *Martyrologe* romain. Tout ceci ne fait pas de bien à l'*inf*.... Nos plus grands ennemis combattent pour la bonne cause, sans le savoir. Tout ce que je crains, c'est qu'un esprit de presbytérianisme ne s'empare de la tête des Français, et alors la nation est perdue. Douze parlemens jansénistes sont capables de faire des Français un peuple d'atrabilaires.

Il n'y a plus de gaieté qu'à l'opéra comique. Tous les livres écrits depuis quelque temps respirent je ne sais quoi de sombre et de pédantesque, à commencer par l'*Ami des hommes*, et à finir par les *Richesses de l'Etat*. Je ne vois que des fous qui calculent mal. 1764.

Vous m'aviez promis le livre du *lourd Crévier*. Je vous demande en grâce de le joindre aux *fonctions du parlement*. Je souhaite que le livre attribué à *Saint-Evremond*, dont vous m'avez régalé, puisse être sur toutes les cheminées de Paris. Il a beau être farci de fautes d'impression, il fera toujours beaucoup de bien. *Ecr. l'inf.*, *écr. l'inf.*...

LETTRE XXXIII.

A M. DE CHAMPFORT.

Janvier.

Je saisis, Monsieur, avec vous et avec M. de *la Harpe*, un moment où le triste état de mes yeux me laisse la liberté d'écrire. Vous parlez si bien de votre art, que, si même je n'avais pas vu tant de vers charmans dans la *Jeune indienne*, je serais en droit de dire: Voilà un jeune homme qui écrira comme on faisait il y a cent ans. La nation n'est sortie de la barbarie que parce qu'il s'est trouvé trois ou quatre personnes à qui la nature avait donné du génie et du goût qu'elle refusait à tout le reste. *Corneille*, par deux cents vers admirables, répandus dans ses ouvrages; *Racine*, par tous les

siens; *Boileau*, par l'art, inconnu avant lui,
1764. de mettre la raison en vers; un *Pascal*, un *Bossuet*, changèrent les Velches en Français: mais vous paraissez convaincu que les *Crébillon* et tous ceux qui ont fait des tragédies aussi mal conduites que les siennes, et des vers aussi durs et aussi chargés de solécismes, ont changé les Français en Velches. Notre nation n'a de goût que par accident; il faut s'attendre qu'un peuple, qui ne connut pas d'abord le mérite du Misanthrope et d'Athalie, et qui applaudit à tant de monstrueuses farces, sera toujours un peuple ignorant et faible, qui a besoin d'être conduit par le petit nombre des hommes éclairés. Un poisson comme *Fréron* ne laisse pas de contribuer à ramener la barbarie; il égare le goût des jeunes gens, qui aiment mieux lire pour deux sous ses impertinences, que d'acheter chèrement de bons livres, et qui même ne sont pas souvent en état de se former une bibliothèque. Les feuilles volantes sont la peste de la littérature.

J'attends avec impatience votre *Jeune indienne*; le sujet est très-attendrissant. Vous savez faire des vers touchans; le succès est sûr; personne ne s'y intéressera plus que votre très-humble et obéissant serviteur, *V.*

LETTRE XXXIV. 1764.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 1 de février.

Le mot *episcopos*, évêque, ne renferme pas le mot hébreu, *prêcheur*, *apôtre*, *envoyé à Jérusalem*. Ce ne fut qu'à la fin du premier siècle, et au commencement du second, qu'on distingua les *épiscopois*, les *presbytériens*, les *pistois*, les *diacres*, les *catéchumènes* et *énergumènes*. Il n'est fait aucune mention dans les *Actes des Apôtres*, du voyage de *Simon Barjone* à Rome. *Justin* est le premier qui ait imaginé la fable de *Simon Barjone* et de *Simon le magicien* à Rome. Nulle primauté ne peut être dans *Barjone*, puisque *Paul* s'éleva contre lui sans en être repris par personne.

Il est clair, depuis les premiers siècles jusqu'aujourd'hui, que l'Eglise grecque, beaucoup plus étendue que la nôtre, n'a jamais reconnu la primatie de Rome. St. *Cyprien*, dans ses lettres aux évêques de Rome, ne les appelle jamais que frères et compagnons.

Quant au *Pentateuque*, ces mots *au-delà du Jourdain; le cananéen était alors en ce pays-là; le lit de fer d'Og, roi de Bazan, est le même qui se trouve aujourd'hui en Rabbath; il appela tout ce pays Bazan, et le village de Jaïr jusqu'aujourd'hui; Abraham poursuivit ses ennemis jusqu'à Dan; avant qu'aucun roi ait régné sur Israël:* tous ces passages et beaucoup d'autres prouvent que *Moïse* n'est point l'auteur

1764. de ces livres, puisque *Moïse* n'avait point passé le Jourdain, puisque le cananéen était de son temps dans le pays, etc. Le grand *Newton* et le savant *le Clerc* ont démontré la vérité de ce sentiment.

Cette fausse citation, *et il sera appelé nazaréen*, n'est pas la seule; et, pendant deux siècles entiers, tout est plein de citations fausses et de livres apocryphes. On poussa l'impudence jusqu'à supposer ces vers acrostiches de la sibylle *Erythrée*:

Avec cinq pains et trois poissons
Il nourrira cinq mille hommes au désert,
Et en ramassant les morceaux qui resteront
Il remplira douze paniers.

Voilà une petite partie de ce qu'on peut répondre aux questions dont monsieur l'abbé veut bien honorer son serviteur et son ami. Monsieur l'abbé ne peut rendre un plus grand service aux hommes qu'en favorisant la nouvelle édition du curé de But et d'Etrepigny en Champagne.

Monsieur l'abbé devrait avoir reçu un sermon qui lui avait été adressé en droiture, mais il y a trop de curieux dans le monde: il faudra, quand il voudra écrire à son serviteur, qu'il fasse passer ses lettres par la couturière à laquelle on adresse celle-ci.

On fait mille tendres complimens à monsieur l'abbé.

LETTRE XXXV.

1764.

A M. DAMILAVILLE.

1 de février.

MON cher frère, je n'ai point été trompé dans mes espérances. Le Réquisitoire de maître *Omer* est un des plus plats ouvrages que j'aie jamais lus. Il n'y a pas quatre lignes qui soient écrites en français, et son style pédantesque est digne de lui. Je suppose, par les citations, que le *Mandement* de maître de *Beaumont* est aussi ennuyeux que le *Discours* de maître *Omer*.

De tout ce que j'ai vu depuis dix ans sur toutes ces pauvretés qui ont agité tant d'énergumènes, je ne connais de raisonnable que la déclaration qui impose silence à tous les partis. Le roi me paraît très-sage, mais il me paraît le roi des petites-maisons. Qu'on se donne un peu la peine de se retracer dans l'esprit un tableau fidelle de tout ce qui s'est fait depuis les billets de confession jusqu'à l'arrêt du parlement de Toulouse, qui défend qu'on reconnaisse le commandant du roi pour commandant; qu'on aille ensuite chez le directeur des petites maisons prendre un relevé de tout ce qui s'y est fait et dit depuis dix ans; et ce n'est pas pour les petites-maisons que je parierai.

Heureux, encore une fois, ceux qui cultivent en paix et en liberté les belles-lettres, loin de tant de fous, et qui préfèrent *Cicéron* et *Démosthène* à *Beaumont* et à *Omer*.

J'ai bonne opinion du contrôleur général,

1764. parce qu'on n'entend point parler de lui. Le plus sage ministre est toujours celui qui donne le moins d'édits. Je n'aimerais pas un médecin qui voudrait guérir tout d'un coup une maladie invétérée.

Je crois, mon cher frère, que M. le duc de *Praslin* rapportera bientôt au conseil mon affaire des dixmes. J'espère que je me moquerai alors du concile de Latran, qui excommunie les particuliers possesseurs de dixmes inféodées. J'ai plusieurs causes assez agréables de damnation pardevers moi. Il est vrai que j'ai un peu les yeux d'un excommunié, et que je ne peux ni lire ni écrire; mais on dit que je serai guéri avant le mois de juin. En attendant, je vous demande toujours votre protection pour avoir les livres que j'ai demandés.

Ce n'est pas encore, je crois, le temps des contes; mais on enverra, le plutôt qu'on pourra, à mon cher frère quelque bagatelle sur laquelle on lui demandera son avis.

J'ai peur que l'exploit signifié par M. de *Créqui* (*) à son curé, ne soit une plaisanterie. Les Français ne sont pas encore dignes que la chose soit vraie.

Nous avons un bien mauvais temps; ma santé est encore plus mauvaise. Je reprocherai bien à la nature de me faire mourir sans avoir vu mon cher frère. Recommandez-moi aux prières des fidelles. *Orate, fratres. Ecr. l'inf.*

(*) M. de *Créqui Canaples*. Il demandait à ne plus être nommé dans les prières du prône, etc.

LETTRE XXXVI.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1 de février.

L'AVEUGLE des Alpes a lu, comme il a pu, et avec plus de plaisir que de facilité, la consolante lettre du 25 du mois de janvier, dont ses anges gardiens l'ont régalé. Le grand docteur *Tronchin* lui couvre les yeux d'une pommade adoucissante, où il entre du sublimé corrosif. JESUS-CHRIST ne se servait que de boue et de crachat, en criant *effetta;* mais les arts se perfectionnent.

Mes anges avaient donc reçu le cinquième acte de la conjuration un peu radoubé; ils en sont donc contens; on pourrait donc se donner le petit plaisir de se moquer du public, de faire jouer la pièce de l'ex-jésuite, en disant toujours qu'on va jouer Olimpie Ce serait un chef-d'œuvre de politique comique, qui me paraît si plaisant que je ne conçois pas comment mes conjurés ne se donnent pas cette satisfaction.

Cependant j'en reviens toujours à mon grand principe, que la volonté de mes anges soit faite au tripot comme au ciel.

Je remercie tendrement mes anges de toutes leurs bontés; c'est à eux que je dois celles de M. le duc de *Praslin*, qui me conservera mes dixmes en dépit du concile de Latran, et qui fera voir que les traités des rois valent mieux que des conciles. Figurez-vous quel plaisir ce sera pour un aveugle d'avoir entre les Alpes et

1764. le mont Jura une terre grande comme la main, très joliment bâtie de ma façon, ne payant rien ni au roi ni à l'Eglise, et ayant d'ailleurs le droit de main-morte sur plusieurs petites possessions.

Je devrai tout cela à mes anges et à M. le duc de *Praslin*. Il n'y a que le succès de la conspiration qui puisse me faire un aussi grand plaisir.

Je les félicite du gain du procès de la *Gazette littéraire* qui fera braire l'âne littéraire. On m'avait envoyé d'Angleterre un gros paquet adressé, il y a un mois, à M le duc de *Praslin*, pour travailler à sa gazette, dans le temps que j'avais encore un œil; mais il faut que le diable, comme vous dites, soit déchaîné contre tous mes paquets.

Il paraît (et je suis très-bien informé) qu'on a de grandes alarmes à Versailles sur la Tolérance, quoique tous ceux qui ont lu l'ouvrage en aient été contens. On peut bien croire que ces alarmes m'en donnent. Je m'intéresse vivement à l'auteur qui est un bon théologien et un digne prêtre; je ne m'intéresse pas moins à l'objet de son livre, qui est la cause de l'humanité. Il n'y a certainement d'autre chose à faire, dans de telles circonstances, qu'à prier frère *Damilaville* de vouloir bien employer son crédit et ses connaissances dans la typographie, pour empêcher le débit de cet ouvrage diabolique où l'on prouve que tous les hommes sont frères.

Je supplie très-instamment mes anges consolateurs de savoir, par le protecteur de la conspiration des roués, si l'on me sait mauvais gré à Versailles de cette Tolérance si honnête. Il peut en être aisément informé, et en dire trois

mots à mes anges, qui m'en feront entendre deux; car, quoique je ne sois pas un moine du couvent, je ne veux pourtant pas déplaire à monsieur le prieur. La liberté est quelque chose de céleste, mais le repos vaut encore mieux. 1764.

Ma nièce et moi, nous remercions encore une fois nos anges; nous présentons à M. le duc de *Praslin* les plus sincères remercimens; nous en disons autant à frère *Cromelin*, qui d'ailleurs est un des fidelles de notre petite église. J'ai lu, à propos d'église, le *Réquisitoire* de maître *Omer* contre maître de *Beaumont*. Je ne sais rien de plus ennuyeux, si ce n'est peut-être le *Mandement* de *Beaumont* que je n'ai point encore vu. Je ne trouve de raisonnable, dans toutes ces fadaises importantes, que la déclaration du roi qui ordonne le silence.

LETTRE XXXVII.

A M. DAMILAVILLE.

4 de février.

Mon cher frère, je suis dans les limbes de toute façon; car mes yeux ne voient plus, et je ne sais rien de ce qui se passe. Mais je vois, à vue de pays, la paix renaître dans l'intérieur du royaume, l'argent circuler, l'opéra comique triompher, *Grandval* revenir grasseyer à l'hôtel des comédiens ordinaires du roi, et l'opéra attirer la foule dans la belle salle du louvre; mais, si j'étais à Paris, j'aimerais bien mieux souper avec vous et *Platon*, que de voir toutes ces belles choses.

1764. Laissons toujours dormir la Tolérance. Le bon prêtre qui est l'auteur de cet ouvrage me mande qu'il serait au désespoir de scandaliser les faibles. Mais, si vous pouviez en prendre pour vous une douzaine d'exemplaires, et les faire circuler, avec votre prudence ordinaire, entre des mains sûres et fidelles, vous rendriez par-là un grand service aux honnêtes gens, sans alarmer la délicatesse de ceux qui craignent que cet ouvrage ne soit trop répandu.

De tous les contes, j'ai choisi le plus court et le plus philosophique, pour l'envoyer à mon cher frère. Les dames n'y entendront rien, mais les philosophes devineront plus qu'on ne leur en dit.

Au reste, Thélème ne doit trouver place que dans un petit recueil que les gens de bien feront un jour. L'ouvrage est trop petit et trop sage pour être imprimé séparément.

Je suppose à présent tout tranquille, ce qui est bien triste pour des Français. Il ne s'agit plus que des plaisirs qu'ils peuvent goûter à la comédie italienne. Qu'est-ce que c'est que cet Idoménée? l'a-t-on joué? cela vaut-il mieux que celui de *Crébillon?*

Je n'entends point parler du terrible ouvrage du lourd *Crévier* contre *Montesquieu*, ni du livre intitulé: *Fonctions du parlement.* Si frère *Thiriot* veut bien m'envoyer ces livres, il me fera plaisir.

Je prie mon frère de vouloir bien faire parvenir l'inclose à frère *Dumolard*, au Gros-caillou. Frère *Dumolard* est un bon cacouac,

Et sait du grec, Madame, autant qu'homme de France.

Le petit livret, attribué à *Saint-Evremond*, fait-il un peu de fortune? L'âge, la maladie, les fluxions sur les yeux, n'attiédissent point mon saint zèle. 1764.

Vivez heureux, et *écr. l'inf.*

LETTRE XXXVIII.

AU MEME.

8 de février.

BON! tant mieux! ils sont piqués: c'est ce que nous voulions. Quand les mulets de ce pays-là ruent, c'est une preuve qu'ils ont senti les coups de fouet.

Mon cher frère doit avoir reçu Thélème, et je suis bien sûr que Macare est chez lui. J'ai été bien content des deux tomes de figures que j'ai reçus de *Briasson*: je vois que l'*Encyclopédie* sera un des plus beaux monumens de la nation française, malgré certains petits polissons qui y ont mis la main, et d'infames polissons qui ont voulu nous priver d'un ouvrage si utile.

Mon cher frère, j'ai des nouvelles assez satisfesantes sur la Tolérance. On souhaite d'abord que vous en donniez quelques exemplaires à des personnes qui les trompèteront dans le monde, comme un ouvrage honnête, religieux, humain, utile, capable de faire du bien, et qui ne peut faire de mal, etc. Alors il aura son passe-port, et marchera la tête levée. Rendez donc, mon cher frère, ce service aux honnêtes gens. Que frère *Thiriot*, dont on n'a jamais de nouvelles,

en faſſe paſſer quelques-uns à M. de *Croſne*, à
1764. M. de *Montigny-Trudaine*, à M. le marquis de *Ximenès*. C'eſt une œuvre charitable que je recommande à votre piété.

Songez toujours que vous m'aviez promis les ſottiſes de *Crévier* ſur *Montesquieu*. Je le payerai, ſans faute, de toutes ſes peines, dès que j'aurai ſon mémoire final.

On doit vous avoir envoyé une Seconde lettre du quakre, qui eſt un ſermon très orthodoxe et très charitable. Ces petits ouvrages font beaucoup de bien aux bonnes ames, et nourriſſent la dévotion.

Je ne ſais rien de nouveau de votre pays, et dans le nôtre il n'y a que de la pluie. Ma ſanté eſt toujours bien mauvaiſe; les fenêtres de la maiſon tombent: les *Frérons* ſeront bien aiſes. *Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor!* Il y a des gens qui font du bien dans les provinces; faites-en à Paris, mon cher frère. *Ecr. l'inf.*

LETTRE XXXIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 11 de février.

Et pour vous ſouhaiter tous les bonheurs enſemble,
Ayez un petit-fils, Seigneur, qui vous reſſemble.

Cela eſt d'autant plus néceſſaire que, ſelon ce que j'entends dire, il n'y a perſonne qui vous reſſemble aujourd'hui. Où eſt l'éclat, la gaieté, le brillant, qui vous accompagnaient de mon

temps? Votre nom allait noblement et gaiement d'un bout de l'Europe à l'autre. Bien peu de gens soutiennent comme vous l'honneur de la nation, et mon héros laissera peu d'imitateurs. 1764.

Monseigneur le maréchal m'a bien fait l'honneur de me mander qu'il mariait monsieur le duc de *Fronsac*, mais le nom de la future est resté au bout de la plume; ainsi je ne lui fais qu'un demi-compliment: mais puisse votre maison s'éterniser comme vous avez immortalisé votre nom! Je commence à espérer que je ne perdrai pas les yeux, quoiqu'ils soient dans un très-piteux état; et si jamais vous retournez à Bagnères, je me ferai donner un ordre, signé *Tronchin*, pour vous y aller faire ma cour.

Je ne sais pas si vos noces sont déjà faites, mais je suis bien sûr que vous êtes le plus agréable et le plus gai de toute la compagnie. Jouissez long-temps de toutes les belles grâces que la nature vous a faites. Je ne dois pas vous importuner en vous félicitant, et les occupations de la noce, des présentations, des visites, m'avertissent de vous renouveler mon tendre et profond respect sans bavarderie. *V.*

LETTRE XL.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de février.

Mes divins anges, puisque vous êtes assez lambins pour ne pas renvoyer le premier acte à M. *Marcel*, il vous en envoie cinq. Il se flatte d'avoir fait

1764. tout ce que votre comité exigeait de lui. Il restera quelques vers raboteux ; cela ne fait pas mal au théâtre, et nous sommes convenus qu'il en fallait pour dépayser le monde. J'avoue que c'est une grande vanité à moi d'en convenir ; mais enfin j'ai passé, dans mon temps, je ne sais comment, pour faire des vers assez coulans. Il faut que M. le duc de *Praslin* se donne avec vous le plaisir d'attraper le public ; c'est une vraie opération de ministre. *M. Marcel* vous enverra une lettre soumise pour la reine *Clairon*, qui sera de la même écriture que la pièce. Je ne connais point de conspiration mieux arrangée. Nous verrons si celle de *Rousseau*, contre Genève, réussira mieux. Il est vrai qu'il a sept ou huit cents personnes dans son parti ; mais je tiens que mes trois conspirateurs valent mieux que les associés de *Jean-Jacques*.

Vous avez bien raison ; M. de *Thibouville* a le visage trop rond pour un conspirateur. Vous savez que *César* croyait que les visages longs et maigres étaient de vraies faces de conjurés.

Ah ! mes anges ! est-il possible que vous n'aimiez pas :

A deux voluptueux a livré l'univers ?

C'est bien là pourtant le caractère d'*Antoine* et du jeune *Octave*. Vous me forcerez à mettre des remarques ; et les lettres de ces débauchés, que *Suétone* nous a conservées, y paraîtront avec les gros mots. Que je suis fâché contre vous d'avoir osé condamner ce vers qui dit tant de choses ! Vous y reviendrez, vous l'aimerez, car vous êtes justes.

Mes

Mes anges, le diable est à Genève; mais il est aussi en France, et j'ai grand'peur que toutes ces belles remontrances n'aboutissent à donner une paralysie à la main de nos payeurs de rentes. Vous ne me parlez jamais de ces petites drôleries, vous ne songez qu'au tripot; cependant ces affaires-là sont un peu plus intéressantes. 1764.

Mais comment vont les yeux de M. d'*Argental*? Pour moi je n'en ai plus. Celles qui se mettaient à la fenêtre ne s'y mettent plus, les mouleuses cessent de moudre, l'amandier fleurit, la corde d'argent est cassée sur la fontaine; adieu les tragédies.

LETTRE XLI.

A M. LE COMTE DE SADE,

Qui lui avait envoyé le premier volume in-4° des Mémoires sur la vie de Pétrarque.

Ferney, 12 de février.

Vous rempliſſez, Monſieur, le devoir d'un bon parent de *Laure* (*), et je vous crois allié de *Pétrarque*, non-ſeulement par le goût et par les grâces, mais parce que je ne crois point du tout que *Pétrarque* ait été aſſez ſot pour aimer vingt ans une ingrate. Je ſuis ſûr que vos *Mémoires* vaudront beaucoup mieux que les raiſons que vous donnez de m'avoir abandonné ſi long-

(*) La célèbre *Laure* avait épouſé *Hugues de Sade*.

1764. temps; vous n'en avez d'autres que votre paresse.

Je suis enchanté que vous ayez pris le parti de la retraite; vous me justifiez par-là, et vous m'encouragez. Si je n'étais pas vieux et presque aveugle, *Paul* irait voir *Antoine*, et je dirais avec *Pétrarque*:

Movesi 'l vecchierel canuto e bianco
Del dolce loco, ov' hà sua età fornita
E dalla famigliuola sbigottita
Che vede il caro padre venir manco.

J'irai vous voir assurément à la fontaine de Vaucluse. Ce n'est pas que mes vallées ne soient plus vastes et plus belles que celles où a vécu *Pétrarque*; mais je soupçonne que vos bords du Rhône sont moins exposés que les miens aux cruels vents du nord. Le pays de Gex où j'habite est un vaste jardin entre des montagnes; mais la grêle et la neige viennent trop souvent fondre sur mon jardin. J'ai fait bâtir un château très-petit, mais très-commode, où je me suis précautionné contre ces ennemis de la nature: j'y vis avec une nièce que j'aime; nous y avons marié mademoiselle *Corneille* à un gentilhomme du voisinage, qui demeure avec nous; je me suis donné une nombreuse famille que la nature m'avait refusée, et je jouis enfin d'un bonheur que je n'ai jamais goûté que dans la retraite. Je ne peux laisser la *famiglia sbigottita*: vous feriez donc fort bien, vous, Monsieur, qui avez de la santé et qui n'êtes point dans la vieillesse, de faire un pélerinage vers notre climat hérétique. Vous ne craindrez pas le souffle

empesté de Genève; monsieur le légat vous chargera d'agnus et de reliques; vous en trouverez d'ailleurs chez moi; et je vous avertis d'avance que le pape m'a envoyé, par M. le duc de *Choiseul*, un petit morceau de l'habit de St. *François*, mon bon patron. Ainsi vous voyez que vous ne risquez rien à faire le voyage: d'ailleurs la ville de *Calvin* est remplie de philosophes, et je ne crois pas qu'on en puisse dire autant de la ville de la reine *Jeanne*. Il y a long-temps que je n'ai été à ma petite campagne des Délices; je donne la préférence au petit château que j'ai bâti, et je l'aimerai bien davantage, si jamais vous daignez prendre une cellule dans ce couvent: vous m'y verrez cultiver les lettres et les arbres, rimer et planter. J'oubliais de vous dire que nous avons chez nous un jésuite qui nous dit la messe; c'est une espèce d'hébreu que j'ai recueilli dans la transmigration de Babylone; il n'est point du tout gênant: *non tanta superbia victis:* il joue très-bien aux échecs, dit la messe fort proprement; enfin, c'est un jésuite dont un philosophe s'accommoderait. Pourquoi faut il que nous soyons si loin l'un de l'autre, en demeurant sur le même fleuve? 1764.

Je suis bien aise que messieurs d'Avignon sachent que c'est moi qui leur envoie le Rhône; il sort du lac de Genève, sous mes fenêtres, aux Délices. Il ne tient qu'à vous de venir voir sa source; vous combleriez de plaisir votre vieux serviteur qui ne peut vous écrire de sa main, mais qui vous sera toujours tendrement attaché. *Voltaire.*

1764.

LETTRE XLII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, 14 de février.

VOTRE ami, Monsieur, me fait trop d'honneur, et je suis obligé de vous avouer ma turpitude et ma misère. Le goût de la liberté, le voisinage de la Bourgogne, où j'ai quelque bien, la beauté de la situation dont on m'avait fait des éloges très-mérités, m'ont engagé à bâtir dans le pays que j'habite depuis dix ans; mais une ceinture de montagnes couvertes de neiges éternelles gâte tout ce que la nature a fait pour nous. En vain nous sommes sous le quarante-sixième degré de latitude, les vents sont toujours froids et chargés de particules de glace. Presque aucune plante délicate ne réussit dans ce climat; on est obligé de semer de nouvelle graine de brocoli tous les deux ans; toutes les belles fleurs dégénèrent. Les vignes, quoique plus méridionales que celles de Bourgogne, ne produisent que de mauvais vin; le froment qu'on sème rend quatre pour un, tout au plus; les figues n'ont point de saveur, les oliviers ne peuvent croître. Enfin, nous avons un très-bel aspect avec un très-mauvais terrain; mais aussi nous lisons, nous imprimons ce qui nous plaît, et cela vaut mieux que des olives et des oranges.

Je vous avoue à la fois ma misère et mon bonheur. Ce bonheur serait parfait, si je pouvais jamais embrasser un homme de votre mé-

tite. Ma vieilleſſe et mes maux me privent d'une ſi douce eſpérance, ſans m'ôter aucun de mes ſentimens. *V.* 1764.

LETTRE XLIII.

A M. DAMILAVILLE.

15 de février.

Ah, mons *Crévier!* ah, pédant! ah, cuiſtre! vous aurez ſur les oreilles. Vous l'avez bien mérité; et nous travaillons actuellement à votre procès. Vous entendrez parler de nous avant qu'il ſoit peu, mons *Crévier.*

Mes chers frères auront des contes de toutes les façons; un peu de patience, et tout viendra à la fois. J'ai reçu la première partie des *Lettres hiſtoriques ſur les fonctions du parlement.* Il eſt plaiſant que cela paraiſſe imprimé à Amſterdam: il faut que l'auteur croye avoir dit partout la vérité, puiſqu'il a fait imprimer ſon livre hors de France. Je remercie bien mon cher frère, et j'eſpère qu'il aura la bonté de me faire tenir la ſeconde partie. Je fais venir ſouvent des livres ſur leur titre, et je ſuis bien trompé. Ils reſſemblent preſque tous aux remèdes des charlatans; on les prend ſur l'étiquette, et on ne s'en porte pas mieux. Mais au moins il y a quelque choſe de conſolant dans les mauvais livres; quelque mauvais qu'ils ſoient, on y peut trouver à profiter, et même dans celui du lourd *Crévier* contre le ſautillant *Monteſquieu.*

Tout ce que j'apprends des diſpoſitions pré-

1764. sentes conduit à croire qu'on ne fera pas mal de répandre quelques exemplaires de la Tolérance. Tout dépend de l'opinion que les premiers lecteurs en donneront. Il s'agit ici de servir la bonne cause, et je crois que mon cher frère ne s'y épargnera pas.

Je ne sais si je lui ai mandé que cet ouvrage avait déjà opéré la délivrance de quelques galériens condamnés pour avoir entendu, en plein champ, de mauvais sermons de sots prêtres calvinistes. Il est évident que nos frères ont fait du bien aux hommes. On brûle leurs ouvrages, mais il faudra bientôt dire; *Adora quod incendisti, incende quod adorasti.* Puissent les frères être toujours unis contre les méchans! Qu'ils fassent seulement, pour l'intérêt de la raison, la dixième partie de ce que les autres font pour l'intérêt de l'erreur; et ils triompheront.

On dit que le contrôleur général a fait retrancher les pensions sur la cassette, supprimer les tables des officiers de la maison, et diminuer les revenans-bon des financiers. Ces ménages de bouts de chandelle ne sont peut être pas ce qui fait fleurir un Etat: mais si on encourage le commerce et l'agriculture, on pourra faire quelque chose de nous.

Embrasse tendrement mon cher frère et les frères. *Ecr. l'inf.*

LETTRE XLIV.

1764.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney, 18 de février.

MONSIEUR LE PRINCE,

Il n'y a que le bel état où mes yeux sont réduits, qui m'ait pu priver du plaisir et de l'honneur de vous répondre. Je suis devenu à peu près aveugle, et je suis dans l'âge où l'on commence à perdre tout, pièce à pièce. Il faut savoir se soumettre aux ordres de la nature; nous ne sommes pas nés à d'autres conditions. Cela fait un peu de tort à notre théâtre: il n'y a point de rôle pour un vieux malade qui n'y voit goutte, à moins que je ne joue celui de *Tirésie*. Je n'ai d'autre spectacle que celui des sottises et des folies de ma chere patrie. Je lui ai bien de l'obligation; car, sans cela, ma vie serait assez insipide. Après avoir tâté un peu de tout, j'ai cru que la vie de patriarche était la meilleure. J'ai soin de mes troupeaux, comme ces bonnes gens; mais, Dieu merci, je ne suis point errant comme eux, et je ne voudrais, pour rien au monde, mener la vie d'*Abraham*, qui s'en allait, comme un grand nigaud, de Mésopotamie en Palestine, de Palestine en Egypte, de l'Egypte dans l'Arabie pétrée, ou à pied ou sur son âne, avec sa jeune et jolie petite femme, noire comme une taupe, âgée de quatre-vingts ans ou environ, et dont tous les rois ne manquaient pas d'être amoureux. J'aime mieux

rester dans mon hermitage avec ma nièce et la
1764. petite famille que je me suis faite.

Madame *Denis* a dû vous dire, Monsieur, combien votre apparition nous a charmés dans notre retraite; nous y avons vu des gens de toutes les nations, mais personne qui nous ait inspiré tant d'attachement, et donné tant de regrets. Daignez encore recevoir les miens, et agréer le respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Prince, votre, etc. *Voltaire.*

LETTRE XLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de février.

L'UN de mes anges peut donc écrire de sa main; Dieu soit loué! N'ont-ils pas bien ri tous deux du propos de la virtuose *Clairon?* Votre conspiration me paraît de plus en plus très-plaisante; je ris aussi dans ma barbe. Je vous réponds que si nosseigneurs du tripot y ont été attrapés, nosseigneurs du parterre y seront pris. Puissions-nous jouir de ce plaisir vîte et long-temps!

A l'égard d'Olimpie, je n'ai plus qu'un mot à dire, c'est qu'à l'impossible nul n'est tenu, et qu'il m'est absolument impossible de faire le remue-ménage qu'on me propose. J'ai tourné la chose de mille façons; je me suis essayé, j'ai travaillé, et mon instinct m'a dit: Vieux fou, de quoi t'avises-tu de vouloir mieux faire que tu ne peux?

Mes

Mes anges doivent avoir reçu un paquet de matériaux pour la *Gazette littéraire*, adressé à M. le duc de *Praslin*. Je le servirai assurément tant que je pourrai. 1764.

Mes anges ne m'ont point mandé qu'il avait consulté MM. *Gilbert de Voisins* et d'*Agueſſeau de Frêne*. Je leur ai, sur le champ, envoyé un mémoire qui n'est pas de paille, et dont je vais faire tirer copie pour mes anges gardiens, si la poste, qui va partir, nous en donne le temps.

N. Voici mon consentement pour ce gros *Grandval*; mais, pour mademoiselle *Dubois*, comment voulez-vous que je fasse? dites-le-moi. Je serais fort aise qu'on jouât le Droit du seigneur, quoique je ne sois guère homme à jouir d'un si beau droit. Vous pensez bien que je ne connais mademoiselle d'*Epinay* que par le droit que les premiers gentilshommes ont sur les actrices. Pour mes anges, ils ont des droits inviolables sur mon cœur pour jamais.

LETTRE XLVI.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 22 de février.

Mon cher et ancien ami, vous en usez avec nous comme les jansénistes avec la communion; vous nous écrivez *à tout le moins une fois l'an*. Cela n'empêche pas que nous ne vous aimions tous les jours. Nous prétendons d'ailleurs être plus philosophes à Ferney que vous ne l'êtes à Launay; car nous ne fesons nulle infidélité à

1764. nos campagnes, et vous quittez la vôtre. Le fracas et les folies de Paris ont encore pour vous des charmes; mais il paraît que les tragédies nouvelles n'en ont guère.

Vous me parlez de contes; en voici un que je vous donne à deviner. Pour peu que vous vous ressouveniez de votre grec, vous n'aurez pas de peine; et, si vous n'aviez pas quitté Launay, j'aurais cru que *Macare* était chez vous. Mais vous êtes homme à le mener de la campagne à la ville. *Macare* est certainement chez mademoiselle *Corneille*, aujourd'hui madame *Dupuits*: elle est folle de son mari, elle saute du matin au soir, avec un petit enfant dans le ventre, et dit qu'elle est la plus heureuse personne du monde. Avec tout cela, elle n'a pas encore lu une tragédie de son grand-oncle, ni n'en lira. Son grand-oncle commenté vous arrivera, je crois, avant qu'il soit un mois. Les Anglais, qui viennent ici en grand nombre, disent que toutes nos tragédies sont *à la glace*; il pourrait bien en être quelque chose; mais les leurs sont *à la diable*.

Il est fort difficile à présent d'envoyer à Paris des *Tolérances* par la poste; mais frère *Thiriot*, tout paresseux qu'il est, tout dormeur, tout lambin, pourra vous en faire avoir une, pourvu que vous vouliez le réveiller.

Adieu, mon cher et ancien ami; madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens.

Si vous aimez les contes, dites à M. d'*Argental* qu'il vous fasse lire chez lui *Les trois manières*.

LETTRE XLVII.

1764.

A M. ROBERT,

PROFESSEUR-ÉMÉRITE DE PHILOSOPHIE,

à Paris.

Au château de Ferney, 23 de février.

Je vous remercie, Monsieur, et je vous félicite de votre *Plan d'études*. Il semble qu'autrefois les colléges n'étaient institués que pour faire des grimauds; vous ferez des gens de mérite. On n'apprenait que ce qu'il fallait oublier, et, par votre méthode, on apprendra ce qu'il faudra retenir le reste de sa vie. La vraie philosophie prendra la place des sophismes ridicules, et la physique n'en sera que meilleure, en s'appuyant sur les expériences et sur les mathématiques plus que sur les systêmes. *Newton* a calculé le pouvoir de la gravitation, mais il n'a pas prétendu deviner ce que c'est que ce pouvoir. *Descartes* devinait tout, aussi n'a-t-il rien prouvé. *Locke* s'est contenté de montrer la marche et les bornes de l'entendement humain: malheur à ceux qui voudraient aller plus loin!

Votre plan, Monsieur, est un service rendu à la patrie. Il faut espérer que les Français feront enfin de bonnes études, et qu'on y connaîtra même le droit public qui n'y a jamais été enseigné. Je souhaite que tous ces nouveaux secours forment de nouveaux génies. Je suis près de finir ma carrière; mais je me conso-

1764. lerai par l'espérance que la génération nouvelle vaudra mieux que celle que j'ai vue.

J'ai l'honneur d'être, etc. *Voltaire.*

LETTRE XLVIII.

A M. DAMILAVILLE.

26 de février.

Ce n'est pas assurément un ministre d'Etat qui a écrit les *Lettres historiques sur les fonctions essentielles du parlement.* J'ai reçu, grâce aux bontés de mon cher frère, le tome second de cet ouvrage. L'auteur est un homme très instruit; mais il ressemble à don *Quichotte* qui voyait par-tout des chevaliers et des châteaux, quand les autres ne voyaient que des meuniers et des moulins à vent. Ne pourriez-vous point me dire à qui on attribue ce livre?

J'ai lu Blanche. Nous prenons donc à présent nos tragédies chez les Anglais; quand prendrons-nous ce qu'ils ont de bon?

Il y a un petit volume du doux *Caveyrac*, intitulé: *Il est temps de parler.* On ne devrait pas avoir le temps de le lire, mais je suis curieux. J'ai à peu-près tout ce qui s'est fait pour et contre les jésuites; envoyez-moi, je vous prie, le doux *Caveyrac.* Voudriez-vous aussi avoir la bonté de me faire connaître le conte de *Piron*, intitulé: *La queue.* On prétend que le public a dit, comme le compère *Matthieu*,

Messire Jean, je n'y veux point de queue.

Que dites-vous du parlement de Toulouse, qui ne veut pas enrégistrer l'ordre du roi, de garder le silence? il faut que ces gens-là soient de grands bavards. A-t-on répondu à ce faquin de *Crévier?* Nous le tenons d'un autre côté sur la sellette; il sera condamné au moins à l'amende honorable. 1764.

Quid novi? Ecr. l'inf.

Encore un mot à mon cher frère. Il a dû recevoir, par M. de *Laleu*, un certificat de vie, par lequel il apparaît que je suis possesseur de soixante et dix ans. Je souhaite vivre encore quelques années, pour embrasser mon frère, et pour aider à *écr. l'inf.*

LETTRE XLIX.

A M. SAURIN.

28 de février.

Vous avez fait, Monsieur, bien de l'honneur à ce *Thompson*. Je l'ai connu, il y a quelque quarante années. S'il avait su être un peu plus intéressant dans ses autres pièces, et moins déclamateur, il aurait réformé le théâtre anglais que *Gilles Shakespeare* a fait naître et a gâté. Mais ce *Gilles Shakespeare*, avec toute sa barbarie et son ridicule, a, comme *Lopez de Véga*, des traits si naïfs et si vrais, et un fracas d'action si imposant, que tous les raisonnemens de *Pierre Corneille* sont à la glace en comparaison du tragique de ce *Gilles*. On

1764. court encore à ses pièces, et on s'y plaît en les trouvant absurdes.

Les Anglais ont un autre avantage sur nous, c'est de se passer de la rime. Le mérite de nos grands poëtes est souvent dans la difficulté de la rime surmontée, et le mérite des poëtes anglais est souvent dans l'expression de la nature. Le vôtre, Monsieur, est principalement dans des pensées fortes, exprimées avec vigueur; je vois dans tous vos ouvrages la main du philosophe.

Vous savez qu'il n'y a pas un mot de vrai dans l'*Histoire de Sigismunda et de Guiscardo*; mais je vous sais bon gré d'avoir donné des louanges à ce *Mainfroi* dont les papes ont dit tant de mal, et à qui ils en ont tant fait. Un temps viendra, sans doute, où nous mettrons les papes sur le théâtre, comme les Grecs y mettaient les *Atrées* et les *Thyestes*, qu'ils voulaient rendre odieux. Un temps viendra où la Saint-Barthelemi sera un sujet de tragédie, et où l'on verra le comte *Raymond* de Toulouse, braver l'insolence hypocrite du comte de *Montfort*. L'horreur pour le fanatisme s'introduit dans tous les esprits éclairés. Si quelqu'un est capable d'encourager la nation à penser sagement et fortement, c'est vous, sans doute. Je ne suis plus bon à rien; je suis comme ce danois qui, étant las de tuer à la bataille d'Hochstet, disait à un anglais: *Brave anglais, va-t-en tuer le reste, car je n'en peux plus.*

Adieu, mon cher philosophe. Vous ne me parlez plus de votre ménage; je me flatte qu'il est toujours heureux. Conservez un peu d'amitié à votre véritable ami. *V.*

LETTRE L.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 de février.

VOICI ce que je dis d'abord à mes anges sur leur lettre du 23 de février: je les remercie du fond de mon cœur de toutes leurs bontés; je leur envoie une lettre de monsieur le premier président de Dijon, qui fera connaître à M. le duc de *Praslin* qu'il peut, en toute sureté, protéger les mécréans contre les prêtres.

J'ajoute, à propos de la *Gazette littéraire*, que je pourrai rendre de plus prompts services en italien qu'en anglais, quand les choses seront en train. La raison en est, que les Alpes sont plus près de l'Italie que de l'Angleterre. Mais il me semble que je ne dois établir aucune correspondance, ni faire venir les livres nouveaux d'Italie, sans un ordre exprès de M. le duc de *Praslin*. Je le servirai tant que l'ame me battra dans le corps, et que j'aurai un reste de visière; et quand je serai aveugle tout-à-fait, je dirai *buona notte*.

Mes anges, *que servirait de vivre?* est fort bien; mais trouvez-moi une rime à *ivre*.

Pour Olimpie, il y a du malheur, il y a de la fatalité dans mon fait. Je suis avec elle comme M. de *Ximenès* avec mademoiselle *Clairon*; vous savez qu'en trois rendez-vous, il perdit partie, revanche et le tout. Il arrive à mon imagination le même désastre qu'essuya sa tendresse. Mais j'aime bien les roués! Je suis fâ-

1764. ché à présent de n'avoir pas joué un tour; c'était de faire attendre des changemens pour Pâques, et, en attendant, on aurait pu donner les roués: mais n'en parlons plus; il faut se soumettre à sa destinée.

Il y a du malheur cette année sur les tragédies, et vous m'en avez envoyé une preuve.

Vous avez dû recevoir force rogatons; j'y joins une lettre ostensible que je vous écris pour être montrée à M. le duc de *Duras*; je crois que cela vaut mieux que de lui écrire en droiture.

Respect et tendresse à mes anges.

LETTRE LI.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 4 de mars.

Mon cher frère, j'ai reçu votre lettre du 26 de février. Vous êtes un homme inimitable, et plût à Dieu que vous fussiez imité! Vous favorisez les fidelles avec un zèle qui doit avoir sa récompense dans ce monde-ci et dans l'autre.

M. *Herman*, qui est l'auteur de la *Tolérance*, vous doit mille tendres remercîmens, en qualité de votre frère; et *Cramer*, en qualité de libraire, vous en doit autant. Vous savez combien je m'intéresse à cet ouvrage, quoique j'aye été très-fâché qu'on m'en crût l'auteur. Il n'y a pas de raison à m'imputer un livre farci de grec et d'hébreu, et de citations de rabbins.

M. *Herman* trouve que l'idée d'en distribuer une vingtaine à des mains sûres, à des lecteurs

sages et zélés, est la meilleure voie qu'on puisse prendre. Il faut toujours faire éclairer le grand nombre par le petit. 1764.

Mon avis est que, si la cour s'effarouchait de ce livre, il faudrait alors le supprimer, et en réserver le débit pour un temps plus favorable. Je ne suis point en France (et je suis même très-aise qu'on sache que je n'y suis pas); mais j'aurai toujours un grand respect pour les puissances, et je ne donnerai aucun conseil qui puisse leur déplaire.

J'aime M. *Herman*, mais je ne veux point faire pour lui des démarches qu'on puisse me reprocher. Il pense lui-même comme moi, quoiqu'il ne soit pas français, et il s'en rapporte entièrement à vos bontés et à votre prudence.

Je n'ai envoyé les *Trois manières* qu'à M. d'*Argental*, à condition qu'il vous les montrerait. Dieu me préserve d'être assez ingrat pour vous cacher quelque chose. Vous me rendrez un très-grand service d'empêcher ce corsaire de *Ducheſne* d'imprimer les *Trois manières*. Ce chien de temple du goût (*), ou du dégoût a mis en pièces cinq ou six de mes ouvrages: je suis indigné contre lui.

Tout ce qui s'est fait depuis quelque temps étonne les étrangers, mais on est persuadé de la prudence du roi, et on croit que le royaume lui devra sa paix intérieure, comme il lui doit la paix publique.

On dit qu'il y a dans Paris cinq députés de

(*) L'enseigne du libraire *Ducheſne*.

1764 parlement de Toulouse; j'espère qu'ils ne nuiront point aux pauvres *Calas*.

Vous m'apprenez qu'on tourmente les protestans d'Alsace: vous savez qu'il n'y a point de calvinistes dans cette province, mais des luthériens à qui on a laissé tous priviléges. Ils sont des sujets très-fidelles, et n'ont jamais remué: je serais bien surpris qu'on les molestât. Ce n'est assurément pas l'intention de M. le duc de *Choiseul*, qu'on persécute personne.

J'ai communiqué à M. *Herman* votre remarque sur le peuple juif. On ne peut être plus atroce et plus barbare que cette nation, cela est vrai; mais, si on trouve des exemples inconteſtables de la plus grande tolérance chez ce peuple abominable, quelle leçon pour des peuples qui se vantent d'avoir de la politesse et de la douceur! Si je voulais persuader à une nation d'être fidelle à ses lois, je ne trouverais point de meilleur argument que celui des troupes de voleurs qui exécutent entre eux les lois qu'ils se sont faites. Ainsi M. *Herman* dit aux chrétiens: Si les barbares Juifs ont toléré les Saducéens, tolérez vos frères.

Voyez si vous êtes content de cette réponse de M. *Herman*.

Vous ne me parlez plus de *Thiriot:* est-il, dans votre société, aussi négligé que négligeant?

Adieu, mon cher frère. Est-il vrai qu'il y a des prêtres embastillés? c'est un bon temps pour *écr. l'inf.*

LETTRE LII.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 5 de mars.

Je reçois la lettre, du 27 de février, dont mes anges m'honorent. Je suppose qu'ils ont reçu l'épître aux auteurs de la *Gazette littéraire* (*); je suppose aussi qu'ils ont reçu celle que j'ai pris la liberté de leur adresser pour M. de *Cideville* qui, probablement, a quelquefois le bonheur de les voir, et qui demeure rue Saint-Pierre.

Je suppose encore qu'ils ont la lettre de monsieur le premier président de Dijon, qui est tout-à fait encourageante, conciliante; qui tranche toute difficulté, qui met tout le monde à son aise.

Mes anges m'ordonnent d'envoyer aux comédiens ordinaires du roi la disposition de mes rôles; je l'envoie *in quantum possum, et in quantum indigent.* Si mes anges ne trouvent pas que ma lettre pour M. le duc de *Duras* suffise, il faudra bien en écrire une directement, car j'aime à obéir à mes anges; leur joug est doux et léger.

Non, pardieu, il n'est pas si doux; ils voudraient que, d'ici au 12 du mois, qu'on doit jouer cette Olimpie, je leur fisse un cinquième acte. Je le voudrais bien aussi; ce n'est pas la mort de *Statira*, au quatrième, qui me fait de

(*) Voyez Mélanges littéraires, tome III.

——— la peine, c'eſt la ſcène des deux amans au cin-
1764. quième. C'eſt une ſituation aſſez forcée, aſſez peu vraiſemblable, que deux amans viennent preſſer mademoiſelle de faire un choix, dans le temps même qu'on brûle madame ſa mère; mais je voulais me donner le plaiſir d'un bûcher, et, ſi *Olimpie* ne ſe jette pas dans le bûcher aux yeux de ſes deux amans, le grand tragique eſt manqué. La pièce eſt faite de façon qu'il faut qu'elle réuſſiſſe ou qu'elle tombe, telle qu'elle eſt. Ne croyez pas que je ſuis pareſſeux, je ſuis impuiſſant. Et puis, d'ailleurs, comment voulez-vous que je faſſe à préſent des vers? ſavez-vous bien que je ſuis entouré de quatre pieds de neige? j'entends quatre pieds en hauteur, car j'en ai quarante lieues en longueur; et, au bout de cet horizon, j'ai l'agrément de voir cinquante à ſoixante montagnes de glace, en pain de ſucre. Vous m'avouerez que cela ne reſſemble pas au mont Parnaſſe: les Muſes couchent à l'air, mais non pas ſur la neige. Mon pays eſt fort au-deſſus du paradis terreſtre, pendant l'été; mais, pendant l'hiver, il l'emporte de beaucoup ſur la Sibérie. Si je feſais actuellement des vers, ils ſeraient à la glace.

On dit qu'on tolérera un peu la *Tolérance*; Dieu ſoit béni! D'ailleurs, je ne conçois rien à tout ce qu'on me mande de chez vous; il ſemble que ce ſoit un rêve; je ſouhaite qu'il ſoit heureux. Mes anges le feront toujours, quelque train que prennent les affaires; ainſi je trouve tout bon.

Avez-vous lu le Mandement de votre archevêque? Je ſais que la pièce eſt ſifflée, mais ne

pourriez-vous pas avoir la bonté de me la faire lire? Certes, ce que vous avez vu, depuis quelques années, est curieux. 1764.

Respect et tendresse. *V.*

Après cette lettre écrite et cachetée, des remords me sont venus au coin du feu. La scène d'*Olimpie* entre ses deux amans, au cinquième acte, m'a paru devoir commencer autrement. Voici une manière nouvelle; je la soumets à mes anges; ils la jetteront dans le feu, si elle leur déplaît.

LETTRE LIII.

A MADAME
LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 7 de mars.

Vous dites des bons-mots, Madame, et moi je fais de mauvais contes; mais votre imagination doit avoir de l'indulgence pour la mienne, attendu que les grands doivent protéger les petits.

Vous m'avez ordonné expressément de vous envoyer quelquefois des rogatons; j'obéis, mais je vous avertis qu'il faut aimer passionnément les vers pour goûter ces bagatelles. Si ce pauvre *Formont* vivait encore, il me favoriserait auprès de vous, il vous ferait souvenir de votre ancienne indulgence pour moi, il vous dirait qu'un demi-quinze-vingt a droit à vos bontés.

Il faut bien que j'y compte encore un peu,

puisque j'ose vous envoyer de telles fadaises.
1764. J'ose même me flatter que vous n'en direz du mal qu'à moi. C'est-là le comble de la vertu pour une femme d'esprit.

Vous me répondrez que la chose est bien difficile, et que la société serait perdue si l'on ne se moquait pas un peu de ceux qui nous sont le plus attachés. C'est le train du monde; mais ce n'est pas le vôtre, et nous n'avons, dans l'état où nous sommes, vous et moi, de plus grand besoin que de nous consoler l'un l'autre.

Je voudrais vous amuser davantage et plus souvent; mais songez que vous êtes dans le tourbillon de Paris, et que je suis au milieu de quatre rangs de montagnes couvertes de neiges. Les jésuites, les remontrances, les réquisitoires, l'histoire du jour, servent à vous distraire, et moi je suis dans la Sibérie.

Cependant vous avez voulu que ce fût moi qui me chargeasse quelquefois de vos amusemens. Pardonnez moi donc quand je ne réussis pas dans l'emploi que vous m'avez donné; c'est à vous que je prêche la tolérance: un de vos plus anciens serviteurs, et assurément un des plus attachés, en mérite un peu. *V.*

LETTRE LIV.

A M. DAMILAVILLE.

Le 11 de mars.

Mon cher frère, je vous prie de me mander s'il est vrai qu'on va jouer Olimpie, si les

Moyens de rappel, en faveur des huguenots, 1764.
eſt un bon livre ; ſi on peut avoir le Mandement de *Chriſtophe*, et celui du doux *Caveyrac*; ſi l'ouvrage attribué à *Saint-Evremond* produit quelque bon fruit dans le monde ; ſi vous avez reçu un petit billet que j'écrivais à *Mariette*, dans lequel je l'avertiſſais que monſieur le premier préſident de Dijon avait envoyé f... f... mon adverſe partie ; ſi on continue ou ſi on abandonne le procès de la pauvre *Calas*, etc. etc. etc.

Je crois que frère *Berthier* a paſſé aujourd'hui auprès de chez moi pour aller à Soleure. Je ſuis très fâché de ne lui avoir pas donné à dîner ; j'avais quelques anglais avec moi qui auraient augmenté le plaiſir de l'entrevue. Nous étions quinze à table, et je remarquais avec douleur qu'excepté moi, il n'y en avait pas un qui fût chrétien. Cela m'arrive tous les jours ; c'eſt un de mes grands chagrins. Vous ne ſauriez croire à quel point cette maudite philoſophie à corrompu le monde : la révolution des jéſuites eſt bien moins étonnante et moins grande.

Mon frère, *écr. l'inf.*

LETTRE LV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de mars.

C'EST donc demain, mes anges, que vous prétendez qu'on fera le ſervice d'Olimpie dans le couvent d'Ephèſe. Je doute fort que vous

1764. ayez un acteur digne d'officier et de jouer le rôle de l'hierophante. J'ai représenté ce personnage, moi qui vous parle; j'avais une grande barbe blanche, avec une mitre de deux pieds de haut, et un manteau beaucoup plus beau que celui d'*Aaron*. Mais quelle onction était dans mes paroles! je fesais pleurer les petits garçons. Mais votre *Brizard* est un prêtre à la glace; il n'attendrira personne. Je n'ai jamais conçu comment l'on peut être froid; cela me passe. Quiconque n'est pas animé, est indigne de vivre; je le compte au rang des morts.

Je n'entends point parler de votre *Gazette littéraire;* j'ai peur qu'elle n'étrenne pas. Si elle est sage, elle est perdue! si elle est maligne, elle est odieuse. Voilà les deux écueils; et tant que *Fréron* amusera les oisifs par ses méchancetés hebdomadaires, on négligera les autres ouvrages périodiques qui ne seront qu'utiles et raisonnables. Voilà comme le monde est fait, et j'en suis fâché. Mais le plus grand de mes malheurs est de n'avoir jamais pu parvenir à lire le Mandement de *Christophe* ni celui du doux *Caveyrac*, dont la grosse face a, dit-on, été piloriée en effigie.

Vous avez reçu, sans doute, mes divins anges, un bel arrêt du conseil, imprimé, que je vous ai envoyé pour mettre M. le duc de *Praslin* à son aise.

Voici une grande nouvelle: on m'assure qu'on a vu frère *Berthier* avec un autre frère, ce matin, allant par la route de Genève à Soleure. Si j'en avais été informé plutôt, je les aurais priés à dîner.

Vous

Vous êtes heureux, mes anges; vous vivez au milieu des facéties; mais vous gardez votre bonheur pour vous, et vous ne m'en parlez jamais. Vous me parlerez de *Grandval* plus que de *Chriſtophe*; vous oubliez les autres comédies pour celle du faubourg Saint-Germain; vous ne daignez pas vous communiquer à un pauvre étranger. Quoi qu'il en ſoit, je vous adore. 1764.

LETTRE LVI.

A M. LE CLERC DE MONTMERCY,

Avocat au parlement de Paris, qui lui avait envoyé le poëme intitulé: Voltaire.

Aux Délices, 13 de mars.

Vous êtes donc, Monſieur, comme *Raphaël* qui s'amuſait quelquefois à peindre des fleurs ſur des pots de terre. Vraiment, je vous ſuis bien obligé d'avoir orné à ce point mon vieux pot caſſé. Vous avez prodigué des vers charmans ſur le ſujet le plus mince; j'en ſuis auſſi honteux que reconnaiſſant.

J'ai encore à vous remercier d'avoir dit tant de bien de M. de *Vauvenargues*, homme trop peu connu, et bien digne de vos louanges et de vos regrets. C'était un vrai philoſophe; il a vécu en ſage, et eſt mort en héros, ſans que perſonne en ait rien ſu: je chérirai toujours ſa mémoire. Tout ce que vous dites de lui m'at-

1764. tendrit autant que ce que vous dites de moi me fait rougir.

Je m'étonne qu'avec le talent de faire des vers si faciles, si agréables, si remplis de philosophie et de grâces, vous ne choisissiez pas quelque sujet digne d'être embelli par vous. La nature vous a donné la pensée, le sentiment et l'expression; il ne vous manque qu'une toile pour y jeter vos belles couleurs. Peu de gens sentiront votre mérite, vu le sujet que vous avez traité; et moi je le sens, malgré le sujet. Je m'intéresse à vous indépendamment de la reconnoissance; je voudrais savoir ce que vous faites; si vous êtes aussi heureux que philosophe; et je suis très-fâché d'être à plus de cent lieues de vous. Une santé misérable et une fluxion horrible sur les yeux, m'empêchent de vous remercier de ma main; mais elles n'ôtent rien aux sentimens avec lesquels je serai toujours le plus sincèrement du monde, Monsieur, votre, etc.

LETTRE LVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

14 de mars.

Je vous conjure, mon cher Monsieur, de ne point disputer avec les gens entêtés; la contradiction les irrite toujours, au lieu de les éclairer; ils se cabrent, ils prennent en haine ceux dont on leur cite les opinions. Jamais la dispute n'a convaincu personne; on peut ramener les hommes en les fesant penser par eux-mêmes,

en paraissant douter avec eux, en les conduisant, comme par la main, sans qu'ils s'en aperçoivent. Un bon livre qu'on leur prête, et qu'ils lisent à loisir, fait bien plus surement son effet, parce qu'alors ils ne rougissent point d'être subjugués par la raison supérieure d'un antagoniste. Cette méthode est la plus sûre, et on y gagne encore l'avantage de se procurer le repos. 1764.

Je suis très-édifié, Monsieur, de voir que vous érigez un hôpital, et que, par les justes mesures que vous avez prises, vous guérirez trois cents personnes par année. Nous ne sommes dans ce monde que pour y faire du bien.

Je vois que l'affaire des jésuites a effarouché quelques esprits, mais tout sera calmé par la sagesse du roi. Vous savez, sans doute, qu'on a condamné au bannissement l'abbé de *Caveyrac* qui avait fait l'*Apologie de la Saint-Barthelemi*, et qui s'était mis à faire celle des jésuites. Vous savez que ces pères ne sont plus à Versailles; leur éloignement semble dissiper tout esprit de faction; mais ce qu'il y a de plus heureux, c'est que les finances sont en très-bon état. Les voisins de la France s'y intéressent autant que les Français, le crédit public renait, jamais on n'a été plus en droit d'espérer des jours heureux.

Il faut qu'il y ait eu quelques manœuvres secrètes de la part des jésuites, qui ont donné un peu d'alarmes, et qui ont peut-être fait saisir, dans le bureau des postes, des paquets indifférens qui ont pu être soupçonnés d'avoir quelques rapports à ces tracasseries. C'est un mal très-médiocre dans la félicité publique. Je ne

1764. sais ce que c'est que la *Lettre du quaker*; j'en ai entendu parler, mais je ne l'ai point vue, et, sur ce qu'on m'en a dit, je serais fâché qu'on l'attribuât à mes amis ou à moi.

Vous savez, Monsieur, avec quels sentimens je vous suis dévoué pour la vie.

LETTRE LVIII.

A M. DAMILAVILLE.

14 de mars.

Mon cher frère, je reconnais votre cœur au zèle et à la douleur que l'intérêt d'un ami vous inspire. Vous avez l'un et l'autre une belle ame. Mais rassurez-vous; votre ami n'a certainement rien à craindre de la rapsodie dont vous me parlez. Quand même cette satire (*) aurait cours pendant huit jours (ce qui peut bien arriver, grâce à la malignité humaine), la foule de ceux qui sont attaqués dans cette rapsodie ferait cause commune avec M. *Diderot*, et cette satire ne lui ferait que des amis. Mais, encore une fois, ne craignez rien; on m'écrit que cet ouvrage a révolté tout le monde. L'auteur n'est pas adroit. Quand on veut nuire dans un ouvrage, il faut qu'il soit bon par lui-même, et que le poison soit couvert de fleurs: c'est ici tout le contraire.

Il est vrai que l'auteur a des protecteurs; mais les protecteurs veulent être amusés, et ils ne le feront pas. L'ouvrage sera oublié dans quinze

(*) *La Dunciade de Palissot.*

jours ; et le grand monument qu'érige M. *Diderot* doit faire à jamais l'honneur de la nation. J'attends l'*Encyclopédie* avec l'impatience d'un homme qui n'a pas long-temps à vivre, et qui veut jouir avant sa mort. Plût à Dieu qu'on eût imprimé cet ouvrage en pays étranger! Quand *Saumaise* voulut écrire librement, il se retira en Hollande, quand *Descartes* voulut philosopher il quitta la France : mais puisque M. *Diderot* a voulu rester à Paris, il n'a d'autre parti à prendre que celui de s'envelopper dans sa gloire et dans sa vertu. 1764.

Il est bien étrange, je vous l'avoue, que la police souffre une telle satire, et qu'on craigne de publier la *Tolérance*. Mais rien ne m'étonne ; il faut savoir souffrir, et attendre des temps plus heureux.

On dit que l'abbé de *la Tour-du-Pin* est à la bastille pour les affaires des jésuites ; c'est un parent de mademoiselle *Corneille*, devenue madame *Dupuits*. C'est lui qui sollicita si vivement une lettre de cachet pour ravir à mademoiselle *Corneille* l'asile que je lui offrais chez moi. Où en serait cette pauvre enfant, si elle n'avait eu pour protecteur que ce mauvais parent? Mon cher frère, les hommes sont bien injustes ; mais, de toutes les horreurs que je vois, la plus cruelle, à mon gré, et la plus humiliante, c'est que des gens qui pensent de la même façon sur la philosophie, déchirent leurs maîtres ou leurs amis. On est indigné quand on voit *Palissot* insulter continuellement monsieur *Diderot* qu'il ne connait pas ; mais je suis bien affligé quand je vois ce malheureux *Rousseau* outrager la phi-

——losophie dans le même temps qu'il arme contre
1764. lui la religion. Quelle démence et quelle fureur de vouloir décrier les seuls hommes sur la terre qui pouvaient l'excuser auprès du public, et adoucir l'amertume du triste sort qu'il mérite!

Mon cher frère, que je plains les gens de lettres! Je serais mort de chagrin, si je n'avais pas fui la France; je n'ai goûté de bonheur que dans ma retraite. Je vous prie de dire à votre ami combien je l'estime et combien je l'honore. Je lui souhaite des jours tranquilles; il les aura, puisqu'il ne se compromet point avec les insectes du Parnasse, qui ne savent que bourdonner et piquer. Mon ambition est qu'il soit de l'académie; il faut absolument qu'on le propose pour la première place vacante. Tous les gens de lettres seront pour lui, et il sera très-aisé de lui concilier les personnes de la cour qui obtiendront pour lui l'approbation du roi. Je n'ai pas grand crédit, assurément; mais j'ai encore quelques amis qui pourront le servir. Notre cher ange, M. d'*Argental*, ne s'y épargnera pas.

Je vois bien, mon cher ami, qu'il est plus aisé d'avoir des satires contre le prochain, que d'avoir le Mandement de *Christophe*, et le livre intitulé: *Il est temps de parler.*

Je vous embrasse de tout mon cœur. *Ecr. l'inf.*

LETTRE LIX.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de mars.

DIVINS ANGES,

J'AI reçu la *Gazette littéraire*, et j'en suis fort content. L'intérêt que je prenais à cet ouvrage, et la sagesse à laquelle il est condamné me faisaient trembler; mais, malgré sa sagesse, il me plaît beaucoup. Il me paraît que les auteurs entendent toutes les langues; ainsi ce ne serait pas la peine que je fisse venir des livres d'Angleterre. Paris est plus près de Londres que Genève, mais Genève est plus près de l'Italie, je pourrais donc avoir le département de l'Italie et de l'Espagne, si on voulait. J'entends l'espagnol beaucoup plus que l'allemand, et les caractères tudesques me font un mal horrible aux yeux qui ne sont que trop faibles. Je pense donc que, pour l'économie et la célérité, il ne serait pas mal que j'eusse ces deux départemens, et que je renonçasse à celui d'Angleterre; c'est à M. le duc de *Praslin* à décider. Je n'enverrai jamais que des matériaux qu'on mettra en ordre de la manière la plus convenable. Ce n'est pas à moi, qui ne suis pas sur les lieux, à savoir précisément dans quel point de vue on doit présenter les objets au public; je ne veux que servir et être ignoré.

A l'égard des roués, je n'ai pas dit encore mon dernier mot, et je vois avec plaisir que j'aurai tout le temps de le dire.

1764. Madame *Denis* et moi, nous baisons plus que jamais les ailes de nos anges, nous remercions M. le duc de *Praslin* de tout notre cœur. Les dixmes nous feront supporter nos neiges.

Je suis enchanté que l'idée des exemplaires royaux, au profit de *Pierre*, neveu de *Pierre*, rie à mes anges; je suis persuadé que M. de *la Borde*, un des bienfaiteurs, l'approuvera.

Nous nous amusons toujours à marier des filles; nous allons marier avantageusement la belle-sœur de la nièce à *Pierre*; tout le monde se marie chez nous; on y bâtit des maisons de tous côtés, on défriche des terres qui n'ont rien porté depuis le déluge; nous nous égayons, et nous engraissons un pays barbare; et, si nous étions absolument les maîtres, nous ferions bien mieux. Je déteste l'anarchie féodale; mais je suis convaincu par mon expérience que, si les pauvres seigneurs châtelains étaient moins dépendans de nosseigneurs les intendans, ils pourraient faire autant de bien à la France que nosseigneurs les intendans font quelquefois de mal, attendu qu'il est tout naturel que le seigneur châtelain regarde ses vassaux comme ses enfans.

Je demande pardon de ce bavardage; mais quelquefois je raisonne comme *Lubin*, je demande pourquoi il ne fait pas jour la nuit. Mes anges, je radote quelquefois, il faut me pardonner; mais je ne radote point quand je vous adore.

LETTRE

LETTRE LX.

1764.

A M. DAMILAVILLE.

16 de mars.

En réponse, mon cher frère, à votre lettre du 9 de mars, je ne suis point surpris que la plate et ennuyeuse satire, pour laquelle on avait obtenu une permission tacite, ait attiré à son auteur l'indignation et le mépris. Madame *Denis*, qui a voulu la lire, n'a jamais pu l'achever. Il n'y a certainement que les intéressés qui puissent avoir le courage de lire un tel ouvrage jusqu'au bout, et ceux-là n'en diront pas de bien. S'il y avait quelque chose de plaisant, ce serait de voir M. *Diderot* au nombre des sots.

Il faut bien se donner de garde de répondre en forme à une telle impertinence; mais je pense qu'on ne ferait pas mal de désigner cet infame ouvrage dans l'*Encyclopédie*, à l'article *Satire*, et d'inspirer au public et à la postérité l'horreur et le mépris qu'on doit à ces malheureux qui prétendent être en droit d'insulter les plus honnêtes gens, parce que *Despréaux* s'est moqué, en passant, de quelques poëtes. Il faut avouer que le premier qui donna cet affreux exemple, a été le poëte *Rousseau*, homme, à mon sens, d'un très-médiocre génie. Il mit ses chardons piquans dans des satires où *Boileau* jetait des fleurs. Les mots de bélitre, de marouste, de louve, etc., sont prodigués par *Rousseau*; mais du moins il y a quelques bons vers au milieu de ces horreurs révoltantes, et la

prétendue *Dunciade* n'a pas ce mérite. Ceux
1764. qu'il attaque, et ceux qu'il loue, doivent être également mécontens; le public doit l'être bien davantage, car il veut être amusé, et il est ennuyé: c'est ce qui ne se pardonne jamais.

Je crois, mon cher frère, qu'il n'est pas encore temps de songer à la publication de la *Tolérance*; mais il est toujours temps d'en demander une vingtaine d'exemplaires à M. de *Sartine*. Vous les donneriez à vos amis qui les prêteraient à leurs amis; cela composerait une centaine de suffrages qui feraient grand bien à la bonne cause; car, entre nous, les notes qui sont au bas des pages, sont aussi favorables à cette bonne cause que le texte l'est à la tolérance.

Je vous admire toujours de donner tant de soins aux belles-lettres, à la philosophie, au bien public, au milieu de vos occupations arithmétiques, et des détails prodigieux dont vous devez être accablé.

Puisque votre belle ame prend un intérêt si sensible à tout ce qui concerne l'honneur des lettres et les devoirs de la société, il faut vous apprendre que *Jean-Jacques*, ayant voulu imiter *Platon*, après avoir imité *Diogène*, vient de donner *incognito* un détestable opuscule sur les dangers de la poésie et du théâtre. Il m'apostrophe dans cet ouvrage, moi et frère *Thiriot*, sous des noms grecs; il dit que je n'ai jamais pu attirer auprès de moi que *Thiriot*, et que je n'ai réussi qu'à en faire un ingrat. Si la chose était vraie, je serais très-fâché; j'ai toujours voulu croire que *Thiriot* n'était que paresseux.

Je vous embrasse bien tendrement, mon cher frère. *Ecr. l'inf.* 1764.

LETTRE LXI.

A MADAME DE FONTAINE.

Ferney, 19 de mars.

Ma chère nièce, je n'ai qu'un moment pour vous dire combien je vous approuve et vous félicite. Il n'y a rien de si doux ni de si sage que d'épouser son ami intime. Vos arrangemens, dont vous voulez bien me faire part, me paraissent très convenables pour toutes les parties intéressées; Ornoy y gagnera, votre château s'embellira, la vie y sera plus animée; tout le mal est dans cette horrible distance de votre château au mien.

Je vous prierai de m'instruire du jour de votre départ: il faut qu'un oncle s'arrange pour un petit présent de noces. Je voudrais bien être de la cérémonie, et signer au contrat. Je vais annoncer, dans l'instant, cette nouvelle à madame *Denis* qui répète actuellement son rôle de *Statira*, et qui le jouera bientôt sur un théâtre mieux entendu, mieux orné, mieux éclairé que celui de Paris.

Je suis très-fâché de ne vous pas marier dans mon église en présence d'un grand *Jésus*, doré comme un calice, qui a l'air d'un empereur romain, et à qui j'ai ôté sa physionomie niaise. Nous vous donnerions vraiment une belle fête; car nous sommes en train, et la tête m'en tourne.

1764. Madame *Denis* arrive; elle pense comme moi. Nous vous embrassons tendrement, vous et le grand écuyer de *Cyrus* (*), devenu mon neveu.

LETTRE LXII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

21 de mars.

Je ne vous dirai pas, Madame, que nous sommes plus heureux que sages; car nous sommes aussi sages qu'heureux. Vous tremblez que quelque mal-intentionné n'ait pris le petit mot qui regardait mon confrère *Moncrif*, pour une mauvaise plaisanterie. J'ai reçu de lui une lettre remplie des plus tendres remercimens. S'il n'est pas le plus dissimulé de tous les hommes, il est le plus satisfait. C'est un grand courtisan, je l'avoue; mais ne ferait-ce pas prodiguer la politique, que de me remercier si cordialement d'une chose dont il serait fâché. Pour moi, je m'en tiens, comme lui, au pied de la lettre, et je lui suppose la même naïveté que j'ai eue quand je vous ai écrit cette malheureuse lettre que des corsaires ont publiée.

Sérieusement, je serais très-fâché qu'un de mes confrères (et sur-tout un homme qui parle à la reine) fût mécontent de moi: cela me rui-

(*) M. le marquis de *Florian*.

nerait à la cour, et me ferait manquer les places importantes auxquelles je pourrai parvenir, avec le temps; car enfin je n'ai que dix ans de moins que *Moncrif*, et l'exemple du cardinal de *Fleuri*, qui commença sa fortune à soixante et quatorze ans, me donne les plus grandes espérances. 1764.

Vous ferez fort bien, Madame, de ne plus confier vos secrets à ceux qui les font imprimer, et qui violent ainsi le droit des gens. Je savais votre histoire du lion; elle est fort singulière, mais elle ne vaut pas l'histoire du lion d'*Androclès*. D'ailleurs mon goût pour les contes est absolument tombé: c'était une fantaisie que les longues soirées de l'hiver m'avaient inspirée. Je pense différemment à l'équinoxe: l'esprit souffle où il veut, comme dit l'autre.

Je me suis toujours aperçu qu'on n'est le maître de rien: jamais on ne s'est donné un goût; cela ne dépend pas plus de nous, que notre taille et notre visage. N'avez vous jamais bien fait réflexion que nous sommes de pures machines? J'ai senti cette vérité par une expérience continue; sentimens, passions, goûts, talens, manière de penser, de parler, de marcher, tout nous vient je ne sais comment. Tout est comme les idées que nous avons dans un rêve; elles nous viennent sans que nous nous en mêlions. Méditez cela; car nous autres, qui avons la vue basse, nous sommes plus faits pour la méditation que les autres hommes qui sont distraits par les objets.

Vous devriez dicter ce que vous pensez quand vous êtes seule, et me l'envoyer; je suis per-

1764. suadé que j'y trouverais plus de vraie philosophie que dans tous les systêmes dont on nous berce. Ce serait la philosophie de la nature; vous ne prendriez point vos idées ailleurs que chez vous; vous ne chercheriez point à vous tromper vous-même. Quiconque a, comme vous, de l'imagination et de la justesse dans l'esprit, peut trouver dans lui seul, sans autre secours, la connaissance de la nature humaine; car tous les hommes se ressemblent pour le fonds, et la différence des nuances ne change rien du tout à la couleur primitive.

Je vous assure, Madame, que je voudrais bien voir une petite esquisse de votre façon. Dictez quelque chose, je vous en prie, quand vous n'aurez rien à faire: quel plus bel emploi de votre temps, que de penser! Vous ne pouvez ni jouer, ni courir, ni avoir compagnie toute la journée. Ce ne sera pas une médiocre satisfaction pour moi de voir la supériorité d'une ame naïve et vraie sur tant de philosophes orgueilleux et obscurs: je vous promets d'ailleurs le secret.

Vous sentez bien, Madame, que la belle place que vous me donnez dans notre siècle n'est point faite pour moi; je donne, sans difficulté, la première à la personne à qui vous accordez la seconde. Mais permettez-moi d'en demander une dans votre cœur; car je vous assure que vous êtes dans le mien.

Je finis, Madame, parce que je suis bien malade, et que je crains de vous ennuyer. Agréez mon tendre respect, et empêchez que M. le président *Hénault* ne m'oublie. *V.*

LETTRE LXIII. 1764.

A M. DAMILAVILLE.

26 de mars.

Vous voyez bien, mon cher frère, que vous aviez conçu trop d'alarmes au sujet de frère *Platon*, et qu'un aussi mauvais ouvrage que la *Paliſſotie* ne pouvait nuire en aucune manière qu'à son auteur. Il est vrai qu'il est protégé par un ministre (*); mais ce ministre, plein d'esprit et de mérite, aime fort la philosophie, et n'aime point du tout les mauvais vers. S'il fut un peu sévère, il y a quelques années, envers l'abbé *Morellet*, il faut lui pardonner. L'article indiscret, inséré dans une brochure, au sujet de madame la princesse de *Robecq*, indigna tous les amis de cette dame qui, en effet, n'apprit que par cette brochure le danger de mort où elle était. Je suis persuadé que tous nos chers philosophes, en se conduisant bien, en n'affectant point de braver les puissances de ce monde, trouveront toujours beaucoup de protection.

Ce serait assurément grand dommage que nous perdissions madame de *Pompadour*; elle n'a jamais persécuté les gens de lettres, et elle a fait beaucoup de bien à plusieurs. Elle pense comme vous; et il serait difficile qu'elle fût bien remplacée.

Je me console de n'avoir pu parvenir à voir

(*) M. le duc de *Choiseul*.

1764. les fatras de l'archevêque de Paris et de l'abbé de *Caveyrac*, et je suis honteux de m'être fait une bibliothéque de tout ce qui s'est écrit, depuis deux ans, pour et contre les jésuites. Il vaut bien mieux relire. *Cicéron*, *Horace* et *Virgile*.

Vous aurez incessamment le *Corneille* commenté; j'ai pris la liberté de vous en adresser un ballot de quarante-huit exemplaires, dont je vous supplie d'envoyer douze à M. de *Laleu*; vous ferez présent des autres à qui il vous plaira; c'est à vous à distribuer vos faveurs. Il y a des gens de lettres qui ne sont pas assez riches pour acheter cet ouvrage, et qui le recevront de vous bien volontiers, gratis. Je vous supplie en grâce d'en faire relier un pour M. *Goldoni*, d'en donner un exemplaire à M. de *la Harpe*, un autre à M. *le Mière*. Je compte bien que M. *Diderot* sera le premier qui aura le sien, quoique le fardeau immense dont il est chargé ne lui laisse guère le temps de lire des remarques sur des vers. Les fanatiques de *Corneille* n'y trouveront peut-être pas leur compte; mais je fais plus de cas du bon goût que de leur suffrage. J'ai tout examiné sans passion et sans intérêt; j'ai toujours dit ce que j'ai pensé, et je ne connais aucun cas dans lequel il faille dire ce qu'on ne pense point. Comptez, mon cher frère, que je dis la chose du monde la plus vraie, quand je vous assure de mon très-tendre attachement.

LETTRE LXIV.

1764.

AU MEME.

Le 30 de mars.

J'AI à peine le temps, mon cher frère, de vous remercier, en deux mots, de tout ce que vous m'avez écrit de charmant, le 22 de mars. Les belles-lettres sont dans un étrange avilissement à Paris! mais je me trompe; ce ne sont pas les belles-lettres, ce sont les vilaines, les infames lettres; c'est la satire sans sel, la grossièreté sans esprit, l'envie sans aucune raison d'être envieux, la méchanceté dans toute sa laideur.

Plus on cherche à mordre notre ami *Platon*, et plus je lui suis attaché. Votre zèle pour la saine littérature est infatigable: vous êtes bien loin de ressembler à ceux (*) qui ont le temps d'aller dîner tous les jours très-loin de chez eux, et qui n'ont pas le temps, pendant six mois, d'écrire une seule lettre à leurs amis; ceux-là glacent le cœur, et vous l'échauffez. Je serais fort étonné si l'on permettait actuellement la *Tolérance*. J'ai toujours pensé qu'il fallait attendre; mais mon cher frère voit les choses de plus près, et mieux que moi.

Je crois que frère *Gabriel Cramer* a fini d'imprimer les Contes de *Guillaume Vadé*. Il y a des choses un peu vives; on y a ajouté quelques morceaux de *Jérôme Carré*. *Jérôme* et

(*) *Thiriot*.

1764. *Guillaume* sont des gens hardis; mais la plaisanterie fait tout passer. Vous pouvez dire, dans l'occasion, aux gens difficiles que c'est un recueil de plusieurs poissons, dont aucun ne se donnant pour un homme sérieux, ne mérite pas d'être examiné à la rigueur.

Adieu, mon très-cher frère.

LETTRE LXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 d'avril.

Il faut que je demande les ordres de mes anges sur une affaire d'Etat, de la plus grande importance. Je sais que la grande règle des conspirateurs est de n'admettre jamais dans leur complot que ceux qui peuvent les servir, et de tuer sans miséricorde tous ceux qui peuvent se douter de la conspiration. Il y a plusieurs mois que je balance sur la manière dont je dois m'y prendre pour assassiner M. de *Chauvelin*, l'ambassadeur. Il prétend, depuis un an, que je lui ai promis quelque chose pour le mois d'avril, et que ce n'est pas un poisson d'avril que je lui ai promis. Il était alors très-vraisemblable qu'*Octave* et *Antoine* paraîtraient avant Pâques; la destinée a voulu que le couvent d'Ephèse eût la préférence. Enfin, nous voici au mois d'avril; voyez, mes anges, si vous voulez que M. de *Chauvelin* soit de la conspiration: son caractère semble l'en rendre digne; cela est absolument du ministère des affaires étrangères. Je ne ferai

rien sans vos ordres. J'ai résisté une année entière; il ne sait rien du tout, et je ne rendrai la place que quand vous m'aurez ordonné de capituler. En ce cas, il faudra qu'il fasse serment, par écrit, lui et sa jeune femme, de ne jamais révéler la conspiration. 1764.

Il n'en est pas de même de M. de *Thibouville*; il croit fermement, avec mademoiselle *Clairon*, que je travaille à Pierre le cruel. Il est bon de fixer ainsi les incertitudes des curieux; mais le fait est que je ne puis travailler à rien; je suis très malade; la fin de l'hiver, et le commencement du printemps, m'ont infiniment affaibli, et je crois qu'il faut dire adieu à toute espèce de vers et de prose. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que j'avais fourni quelques matériaux assez curieux pour votre gazette. J'ai encore un petit cahier à vous envoyer, supposé que vous ayez été contens des premiers; mais, après cela, je ne sais pas ce que je deviendrai: les nouveautés me manquent, et les forces aussi.

Je vous supplie de vouloir bien me donner des nouvelles de la santé de M. le duc de *Praslin*; je suis fâché de le voir goutteux avant le temps; car il me semble que la goutte n'est bonne qu'à mon âge: il ne faut jamais qu'un ministre soit malade. C'est une chose affreuse que de souffrir et d'avoir à travailler; cela mine l'esprit et le corps. Il n'y a que l'entière liberté de n'avoir jamais rien à faire que ce que je veux, et d'être le maître de tous mes momens, qui m'ait fait supporter la vie. Portez-vous bien, mes divins anges.

1764. *P. S.* Voyez d'ailleurs, avec M. le duc de *Praslin*, si vous voulez que j'assassine M. de *Chauvelin*, ou que je lui révèle le secret. Je sais bien qu'assassiner est le plus sûr, mais c'est un parti que je ne peux prendre sans votre permission expresse.

LETTRE LXVI.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

2 d'avril.

VOTRE Excellence est assez bonne pour avoir des griefs contre moi. J'en ai moi-même un bien fort; c'est que je n'en peux plus, c'est que j'ai absolument perdu la santé; et qu'étant menacé de perdre la vue, tout ce que je peux faire, c'est de dicter une malheureuse lettre. Je suis tombé tout d'un coup, mais ce n'est pas de bien haut. Je ne savais pas que madame l'ambassadrice eût été malade; je vous assure que je m'y serais plus intéressé qu'à ma propre misère, par la raison que j'aime beaucoup mieux les pièces de *Racine* que celles de *Pradon*, et que les beaux ouvrages de la nature inspirent plus d'intérêt que les autres.

J'avoue que j'ai eu grand tort de ne vous pas envoyer les *Trois manières;* mais, puisque vous les avez, je ne peux plus réparer mon tort; tout ce que je peux faire, c'est de vous donner madame Gertrude, si vous ne l'avez pas.

A l'égard de ce qui devait vous revenir vers le mois d'avril, ne prenez pas cela pour un

poisson d'avril, s'il vous plait ; je tiendrai ma parole, tôt ou tard ; mais donnez un peu de temps à un pauvre malade. J'ai été accablé de fardeaux que mes forces ne pouvaient porter ; et, dans l'état où je suis reduit, il m'est impossible de m'appliquer. J'ai consumé la petite bougie que la nature m'avait donnée ; il ne reste plus qu'un faible lumignon que le moindre effort éteindrait absolument. 1764.

Oserais-je demander à votre Excellence si elle est contente de la *Gazette littéraire* ? Il me semble que cette entreprise est en bonnes mains, et que, de tous les journaux, c'est celui qui met le plus au fait des sciences de l'Europe : c'est dommage qu'il ne parle point des mandemens d'évêques, qu'on brûle tous les jours. Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution qui arrivera immanquablement, et dont je n'aurai pas le plaisir d'être témoin. Les Français arrivent tard à tout, mais enfin ils arrivent. La lumière s'est tellement répandue de proche en proche, qu'on éclatera à la première occasion ; et alors ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux ; ils verront de belles choses.

A propos, je n'ose vous envoyer un conte à dormir debout, qui est très-indigne d'un grave ambassadeur ; mais, pour peu que madame l'ambassadrice se plaise aux *Mille et une nuits*, je l'enverrai par la première poste. En attendant, voici un petit avis d'un nommé *Vadé* à mes chers compatriotes. Ce *Vadé*-là était un homme bien difficile à vivre. Mille sincères et tendres respects. *V.*

1764.

LETTRE LXVII.

A M. DAMILAVILLE.

2 d'avril.

MON cher frère, je vous envoie l'avis d'*Esculape-Tronchin*. Tout *Esculape* qu'il est, il ne vous apprendra pas grand'chose : vous savez assez que la vie sédentaire fait bien du mal aux tempéramens secs et délicats. Si j'étais assez insolent pour ajouter quelque chose aux oracles d'*Esculape*, je conseillerais les eaux de Plombières, ou quelques autres eaux chaudes et douces, en cas que la fortune de la malade lui permette de faire ce voyage sans s'incommoder; car il n'est permis qu'aux gens riches d'aller chercher la santé loin de chez eux ; et, à l'égard des pauvres, ils travaillent et guérissent. Le voyage, l'exercice, des eaux qui lavent le sang et qui débouchent les canaux, rétablissent presque toujours la machine. Je voudrais aussi qu'on fît lit à part ; un mari mal-sain et une femme malade ne se feront pas grand bien l'un à l'autre, attendu que mal sur mal n'est pas santé. Voilà l'avis d'un vieux routier qui n'est pas médecin ; mais qui, depuis long-temps, ne doit la vie qu'à une extrême attention sur lui-même.

J'ai oublié, dans ma dernière lettre, de vous prier de m'envoyer *Macare* imprimé, avec la Lettre au grand fauconnier. Il faut que ce grand fauconnier ait le diable au corps de faire imprimer ces rogatons.

Ne pourrai-je jamais m'édifier avec l'*Instruc-*

tion pastorale de *Christophe*? je suis fou des pastorales, depuis celle de *Jean-George*; elles m'amusent infiniment. Est-il vrai qu'il y a un jésuite, nommé *Desnoyers*, qui a bravement signé le formulaire imposé aux ci-devant soi-disant jésuites? 1764.

Est-il vrai qu'on a mis au pilori la grosse face de l'abbé *Caveyrac*, apologiste de la Saint-Barthelemi et de l'institut de *Loyola*? S'il est de la maison de *Caveyrac*, c'est un homme de grande qualité; mais il se peut que ce soit un poissson qui ait pris le nom de son village.

Il me paraît que nosseigneurs de parlement vont grand train. Quand serai-je assez heureux pour avoir le libelle de ce prêtre? c'est un coquin qui ne manque pas d'esprit; il est même fort instruit des fadaises ecclésiastiques, et il a une sorte d'éloquence. Frère *Thiriot* devrait bien s'amuser un quart d'heure à m'écrire tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait. Vous ne me parlez plus de ce paresseux, de ce négligent, de ce loir, de cet ingrat, de ce liron qui passe sa vie à manger, à dormir, et à oublier ses amis. Il n'a rien à faire, et vous, qui êtes accablé d'occupations désagréables, vous trouvez encore du temps pour écrire à votre frère.

Dieu vous le rende! Vous avez une ame charmante. *Ecr. l'inf.*

1764.

LETTRE LXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 d'avril.

J'AI vu, mes anges, de fort bons vers de M. de *la Harpe* sur les talens naturels de mademoiselle *Duménil*, et sur les talens acquis de mademoiselle *Clairon*. Je me souviens qu'autrefois cette petite innocente de *Gaussin* me disait tout doucement: *Allez, allez, mademoiselle Clairon sera une grande actrice, mais ne fera jamais pleurer.*

Mais quoi! est-il possible que mademoiselle *Clairon* ne dise pas, *empêchez-moi sur-tout de le revoir jamais*, d'une manière à se faire claquer, mais claquer pendant un quart d'heure? On trouve qu'il n'y a pas assez d'amour dans son rôle; je maintiens, moi, que ce vers vaut toute une églogue. Allez, allez, la pièce est pleine d'intérêt; et voilà ce qui la soutient. Que quelque auteur s'avise un jour de mettre un bûcher et point d'intérêt dans sa pièce, comptez qu'on y jettera monsieur, pour réchauffer son ouvrage. Il faut qu'il y ait un grand appareil au spectacle, c'est mon avis; mais il faut que cet appareil fasse toujours une situation intéressante, et qui tienne les esprits en suspens: tel est le troisième acte de Tancrède, tel est le quatrième acte de Mahomet. Tâchons de parler à la fois aux yeux, aux oreilles et à l'ame; on critiquera, mais ce sera en pleurant. Je suis bien las des drames qui ne sont que des conversations;

sations; ils sont beaux, mais, entre nous, ils sont un peu à la glace. 1764.

Je suis très-fâché que madame d'*Argental* ait pris médecine par nécessité, mais je serais plus fâché encore si elle l'avait prise sans nécessité; car c'est alors que les médecines font très-grand mal. J'ai lu votre écriture tout courant, et sans hésiter un moment, malgré toute la faiblesse de mes yeux. Mon cœur aime passionnément les caractères des deux anges. Envoyez-moi, je vous prie, quand vous n'aurez rien à faire, toutes les critiques possibles d'Olimpie: qui sait si elles ne me piqueront pas d'honneur, et si à la fin je ne trouverai pas quelque chose de nouveau?

M. *Gilbert de Voisins* n'est il pas infiniment plus vieux que moi? J'ai une très-mauvaise opinion de ce corps-là, et je m'imagine qu'il pourrait bien m'aller juger incessamment dans l'autre monde, mais sur-tout que M. le duc de *Praslin* se débarrasse vite de sa goutte, et qu'il songe bien sérieusement à sa santé. Je vous le répète, le ministère est un fardeau affreux quand on souffre.

On m'avait mandé que madame de *Pompadour* était absolument hors d'affaire; mais ce que vous me dites, le 29 de mars, me donne beaucoup de crainte. Je lui avais fait mon compliment sur sa convalescence; je suis bien fâché d'avoir eu tort. Mille tendres respects; tout Ferney baise le bout des ailes de mes anges. *V.*

1764.

LETTRE LXIX.

AU MEME.

10 d'avril.

Mes divins anges, voilà le tripot fermé; il ne vous revient plus qu'un quatrième acte des roués, que je vous enverrai quand il vous plaira; et ce sera à vous à me dire comment j'en dois user avec les ambassadeurs de France à Turin; c'est une affaire d'Etat dans laquelle je ne puis me conduire que par vos instructions et par vos ordres. Mais une affaire d'Etat plus considérable, que nous mettons plus que jamais, maman et moi, à l'ombre de vos ailes, c'est cette fatale dixme pour laquelle on recommence vivement les poursuites. Nous allons être à la merci d'un prêtre ivrogne, notre terre va être dégradée, tous les agrémens dont nous jouissons vont être perdus, si M. le duc de *Praslin* n'a pas pitié de nous. Cette affaire est enfin portée sur le rôle, et elle est la première pour la rentrée du parlement: on dépouillera le vieil homme à la Quasimodo. Maman m'a proposé de mettre le feu au château, et de tout abandonner. Ce serait en effet un parti fort agréable à prendre, sur tout après m'être ruiné à embellir cette terre; mais je crois qu'un bel arrêt du conseil vaudrait bien mieux, et je l'espérerai jusqu'au dernier moment. Nous vous demandons en grâce de vouloir bien nous dire sur quoi nous pouvons compter, et ce que nous devons faire.

Je n'ai point reçu de nouvelles de M. le maréchal de *Richelieu* touchant son bellâtre de *Bellecour*; mais je vous avoue que j'ai toujours du faible pour le *Droit du seigneur*, et que je ferais curieux d'apprendre qu'il aura été joué, à la rentrée, par *Grandval*. Est-il possible que vous n'ayez que *le Kain* pour le tragique, et qu'il soit si difficile de trouver des acteurs? Cela décourage des jeunes gens comme moi, et je crains bien d'être obligé de renoncer au théâtre à la fleur de mon âge. 1764.

Si vous le jugez à propos aussi, vous brûlerez, ou vous communiquerez à l'abbé *Arnaud* le petit mémoire ci-joint. J'ai cru que ces discussions littéraires pourraient quelquefois piquer la curiosité du public, que le simple énoncé des ouvrages nouveaux n'excite peut-être pas assez. Si l'on ne peut faire nul usage de ces mémoires, il n'y aura de mon côté qu'un peu de temps perdu, et beaucoup de bonne volonté inutile. Il est difficile d'ailleurs de rencontrer de si loin le goût de ceux pour qui l'on travaille.

Respect et tendresse. *V.*

LETTRE LXX.

A M. DAMILAVILLE.

12 d'avril.

Mon cher frère, c'est un ex-jésuite, archi-fanatique et archi-fripon, qui a fait le mandement de l'archevêque gascon, archi-imbécille. On dit que l'archi-bourreau de Toulouse l'a brûlé:

1764. au haut ou au bas de l'escalier des plaids. Je ne sais si vous vous souvenez d'un chant de la Pucelle, dans lequel tous les personnages deviennent fous, et où chacun donne sur les oreilles à son voisin, qui le lui rend du plus grand cœur, de sorte que tous combattent contre tous, sans savoir pourquoi. Voilà bien l'image de tout ce qui se passe aujourd'hui. Il faut que les honnêtes gens profitent de la guerre que se font les méchans. La seule chose qui m'afflige, c'est l'inaction des frères. C'est une chose déplorable que l'auteur de la *Gazette ecclésiastique* puisse imprimer, toutes les semaines, les sottises qu'il veut, et que les frères ne puissent donner, une fois par an, un bon ouvrage qui acheverait d'extirper le fanatisme. Les frères ne s'entendent point, ne s'ameutent point, n'ont point de ralliement; ils sont isolés, dispersés; il se contentent de dire à souper ce qu'ils pensent, quand ils se rencontrent. Si DIEU avait permis que frère *Platon*, vous et moi, eussions vécu ensemble, nous n'aurions pas été inutiles au monde. Mon cœur est desséché quand je songe qu'il y a dans Paris une foule de gens qui pensent comme nous, et qu'aucun d'eux ne sert la cause commune. Il faudra donc finir comme *Candide*, par cultiver son jardin.

Puisse seulement notre petit troupeau demeurer fidelle! Adieu, mon cher frère. *Ecr. l'inf.*

LETTRE LXXI. 1764.

A M. MARMONTEL.

Aux Délices, 12 d'avril.

On a fait bien de l'honneur, mon cher confrère, aux ouvrages de *Simon le Franc*, en les fesant servir à envelopper du tabac. Je connais des citoyens de Montauban qui ont employé les vers et la prose de ce grand homme à un usage qui n'est pas celui du nez. Ce qu'il y a de bien bon, c'est que, lorsque maître *Simon* nous fit l'honneur de demander une place à l'académie, c'était dans le dessein d'y introduire après lui M. son frère *Aaron*. Tous deux prétendaient y faire une réforme, et s'ériger en dictateurs. Le ridicule nous a défaits de ces deux tyrans; Dieu veuille que nous n'en ayons pas d'autres! Il me semble que les lettres sont peu protégées, et peu honorées dans le moment présent; et je suis le plus trompé du monde, si nous n'allons pas tomber sous le joug d'un pédantisme despotique. Nous sommes délivrés des jésuites qui n'avaient plus de crédit, et dont on se moquait. Mais croyez-vous que nous aurons beaucoup à nous louer des jansénistes? Je plains sur-tout les pauvres philosophes; je les vois éparpillés, isolés et tremblans. Il n'y aura bientôt plus de consolation dans la vie, que de dire au coin du feu une partie de ce qu'on pense. Que nous sommes petits et misérables, en comparaison des Grecs, des Romains et des Anglais!

Je ne sais nulle nouvelle de *Pierre Corneille*:

1764. les libraires de Genève se mêlent de tous les détails, et moi je n'ai eu d'autre emploi que celui de dire mon avis sur quelques pièces étincelantes des beautés les plus sublimes, défigurées par des défauts pardonnables à un homme qui n'avait point de modèle. J'ai dit très-librement ce que je pensais, parce que je ne pouvais dire ce que je ne pensais pas.

Je vous ferai parvenir un exemplaire, dès qu'un petit ballot qui m'appartient sera arrivé à Paris. La nièce de *Pierre* va nous donner incessamment un ouvrage de sa façon, c'est un petit enfant. Si c'est une fille, je doute fort qu'elle ressemble à *Emilie* et à *Corneille*; si c'est un garçon, je serai fort attrapé de le voir ressembler à *Cinna* : la mère n'a rien du tout des anciens Romains; elle n'a jamais lu les pièces de son oncle; mais on peut être aimable sans être une héroïne de tragédie.

Adieu, mon cher confrère; le sort des lettres en France me fait pitié. Conservez-moi votre amitié, elle me console. *V.*

LETTRE LXXII.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 16 d'avril.

Mon cher frère, mon cher philosophe, voici le temps arrivé où le fanatisme va triompher de la raison; mais la philosophie ne serait pas philosophie, si elle ne savait s'accommoder au temps. On reprochait aux jésuites la persécution et une

morale relâchée ; les jansénistes persécuteront bien davantage, et auront des mœurs intraitables ; il ne sera plus permis d'écrire ; à peine le sera-t-il de penser. Les philosophes ne peuvent opposer la force à la force ; leurs armes sont le silence, la patience, l'amitié entre les frères. Plût à Dieu que je fusse avec vous à Paris, et que nous pussions parvenir à les réunir tous ! Plus on cherche à les écraser, plus ils doivent être unis ensemble. Je le répète, rien n'est plus honteux pour la nature humaine que de voir le fanatisme rassembler dans tous les temps sous ses drapeaux, faire marcher sous les mêmes lois des sots et des furieux, tandis que le petit nombre des sages est toujours dispersé et désuni, sans protection, sans ralliement, exposé sans cesse aux traits des méchans et à la haine des imbécilles. 1764.

Je vous ai envoyé, mon cher frère, la réponse que j'ai faite à M. *Marin ;* je vous ai supplié de la lui faire tenir, après l'avoir lue : il est même essentiel pour moi que M. de *Sartine* la voye. Frère *Cramer* a imprimé les Contes de *Guillaume Vadé*, qui sont très-innocens, et y a joint quelques pièces étrangères qui pourraient alarmer les ennemis de la raison, et fournir des armes aux persécuteurs. Je suis bien aise qu'on sache que je ne prends en aucune manière le parti de ces ouvrages, que je ne me mêle pas de faire entrer en France une feuille de papier imprimé, que je n'exige rien, que je ne veux rien. Je n'ai quitté la France que pour vivre en repos. Il faut me laisser perdre mes

1764. yeux, et aller à la mort par la maladie, sans persécuter mes derniers jours.

Je ne vous parlerai point de frère *Thiriot*; il a mis l'indifférence à la place de la philosophie. Il me faut des cœurs plus sensibles; le vôtre inspire bien de la chaleur au mien. *Ecr. l'inf.*

LETTRE LXXIII.

AU MEME.

13 d'avril.

Ah, ah! mon cher frère, vous faites donc de très-jolis vers! et vous les faites sur un bien triste sujet! voilà la seule consolation de nous autres pauvres français: il nous reste de pouvoir gémir avec nos amis, soit en vers, soit en prose.

Je vous disais, à propos de nos sages dispersés, ce que vous me disiez quand nos lettres se sont croisées. Nous pensons de même en tout. Je vous demande en grâce de penser comme moi sur *Guillaume Vadé* et *Jérôme Carré*. Je vous répète qu'il y a, dans ce recueil de *Guillaume* et de *Jérôme*, deux ou trois pièces que je ne voudrais pas pour rien au monde ni avouer ni avoir faites: car enfin, il faut un peu de politique, et il ne serait que ridicule de se sacrifier pour gens qui ne se soucient point du tout du sacrifice.

J'ai

J'ai très-grand'peur que les ouvriers de *Gabriel Cramer* n'aient mis à la tête de l'ouvrage le titre impertinent de *Collection complète des œuvres de V.* Ce *V.* ne s'accommoderait point du tout de cette sottise, et je ne manquerais pas d'écrire à M. de *Sartine* pour désavouer le livre, et le prier très-instamment de le supprimer. Je laisse aux *le Beau*, aux *Crévier* la petite gloire de faire imprimer leurs noms et leurs qualités, en gros caractères, à la tête de leurs déclamations de collége; je n'ai jamais eu cette ambition; et quand de maudits libraires ont mis mon nom à mes ouvrages, ils l'ont toujours fait malgré moi. 1764.

Je compte, mon cher frère, que vous avez eu la bonté de donner ma lettre à M. *Marin*. Je souhaite que M. de *Sartine* sache combien je m'intéresse peu à la plate gloire d'auteur, et au débit de mes œuvres. M'imprimera qui voudra; pourvu qu'on ne me défigure pas, je suis content.

Avez-vous reçu les quarante-huit exemplaires du Corneille, que *Cramer* doit vous avoir envoyés? Je m'attends bien que des gens, qui n'ont que des préjugés au lieu de goût, ne seront pas contens de moi; mais il faut fouler aux pieds les préjugés dans tous les genres.

Mon cher frère, que ne puis-je m'entretenir avec vous!

1764.

LETTRE LXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 d'avril.

Nous élevons nos cris à nos anges, du sein des mers qui submergent nos vallées, entre nos montagnes de glace et de neiges. Nous offrons volontiers à notre curé la dixme de tout cela; mais pour la dixme de nos blés, Dieu nous en préserve!

Après nos dixmes, l'affaire la plus intéressante est que mes anges aient la bonté de nous envoyer nos roués. J'y ai fait tant de corrections, tant de changemens; j'y en ferai tant encore, qu'il faut absolument que je fasse porter sur votre copie tous les petits cartons qu'il y faut faire. Voyez-vous, je cherche par un travail assidu, à mériter vos bontés. Le *Ximenès* à beau me trouver décrépit, je veux que mes anges me trouvent jeune; je veux que la conspiration, à la tête de laquelle ils sont, réussisse. Jamais rien ne m'a tant réjoui que cette conspiration. Mettez tout votre esprit, mes anges, toute votre adresse, toute votre politique, pour conduire à bien cette plaisante aventure, le plus promptement que vous pourrez. Je vous renverrai votre copie, la première poste après celle où je l'aurai reçue.

Les frères *Cramer* ont envoyé à Paris les Contes de *Guillaume Vadé*, avec quelques autres pièces qu'on pourrait très-bien brûler comme un mandement d'évêque. Vous pensez bien que

ces pièces ne sont pas de moi. Lesdits frères *Cramer* se sont imaginés très-mal à propos qu'ils vendraient mieux leurs denrées, s'ils y mettaient mon nom. Ils ont fait imprimer un titre qui est très-ridicule. Ils intitulent ce volume des Contes de *Guillaume Vadé: Suite de la collection des œuvres de V., etc.* J'en ai été indigné; ils m'ont promis de supprimer cette impertinence; j'ai tout lieu de croire qu'ils ne l'ont pas fait: en ce cas, je vous demande en grâce de vous servir de tout votre crédit pour faire saisir l'ouvrage. J'en écrirai moi-même à M. de *Sartine* avec une violente véhémence, et je me vengerai de cet horrible attentat d'une façon exemplaire. Je voudrais que mon nom fût anéanti, et que mes œuvres subsistassent. J'aime les Contes de *Guillaume Vadé*; mais je voudrais qu'on ne parlât jamais de moi. Je voudrais n'être connu que de mes anges, et je prétends bien que je serai entièrement ignoré dans notre belle conspiration; mais je vous avertis qu'il faudra absolument un nom; car, si on ne nomme personne, on me nommera. Il faudra au moins dire que c'est un jeune jésuite; par exemple, celui au derrière duquel *Pompignan* marchait à la procession, ou bien quelque abbé qui veut être prédicateur du roi. 1764.

Que voulez-vous que je dise à M. de *Richelieu*, quand il me mande qu'il a arrangé tout avec ses camarades les premiers gentilshommes? Je ne crois pas que, de ma petite métairie des Délices, en pays génévois, je puisse lutter honnêtement contre quatre grands officiers de la couronne. Ma destinée est d'être écrasé, persécuté, vili-

1764. pendé, bafoué et d'en rire. Pour me dépiquer, je mets ſous les ailes de mes anges le petit mémoire ci-joint pour la *Gazette littéraire*. Je n'ai encore rien reçu d'Italie et d'Eſpagne. Je tire de mon cerveau ce que je peux; mais ce cerveau eſt bientôt deſſéché; il n'y a que le cœur d'inépuiſable.

LETTRE LXXV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

22 d'avril.

Il faut donc que vous ſachiez, Madame, qu'il y avait un prêtre dans mon voiſinage; ſon nom était d'*Eſtrées*. Ce n'était point la belle *Gabrielle*, et ce n'était point le cardinal d'*Eſtrées*, car c'était un petit laquais natif du village d'Eſtrées, lequel vint à Paris faire des brochures, ſe mettre dans ce qu'on appelle les ordres ſacrés, dire la meſſe, faire des généalogies, dénoncer ſon prochain; et qui enfin a obtenu un prieuré à ma porte, et non pas à ma prière.

Il était là le coquin, et il écrivait en cour, comme nous diſons, nous autres provinciaux; il écrivait même en parlement; et il y avait du bruit, et j'étais très-peu lié avec madame de *Jaucourt*, et je ne ſavais pas ſi elle était plus philoſophe qu'huguenotte; et il y a des occaſions où il faut ne ſe mêler abſolument de rien; m'entendez-vous à préſent?

M'entendez-vous, Madame? et ignorez vous combien l'inquiſition eſt reſpectable? Vous êtes

au physique malheureusement comme les rois sont au moral; vous ne voyez que par les yeux d'autrui. Mandez moi, *s'il y a sureté;* et soyez très sûre que toutes les fois qu'on pourra vous amuser, sans rien risquer, sans vous compromettre, on n'y manquera pas. 1764.

Ma situation est un peu épineuse; il y a des curieux qui ouvrent quelquefois les lettres arrivantes de Genève. Vous m'entendez parfaitement, et vous devez savoir que je vous suis tendrement attaché. Je donnerai, quand on voudra, un de mes yeux pour vous faire rattraper les deux vôtres.

M. le chevalier de *Boufflers*, avec son esprit, sa candeur, sa gaucherie pleine de grâces, et la bonté de son caractère, ne sait ce qu'il dit. Le fait est que je suis dans un climat singulier qui ne ressemble à rien de ce que vous avez vu. Il y a, dans une vaste enceinte de quatre-vingts lieues, un horizon bordé de montagnes couvertes d'une neige éternelle. Il part quelquefois de cet olympe de neige un vent terrible qui aveugle les hommes et les animaux; c'est ce qui est arrivé à mes chevaux et à moi, par notre imprudence. Mes yeux ont été deux ulcères pendant près de deux ans. Une bonne femme m'a guéri à peu-près; mais quand je m'expose à ce maudit vent, adieu la vue. C'était à M. *Tronchin* à m'enseigner ce qu'il fallait faire; et c'est une vieille ignorante qui m'a rendu le jour.

Il faut, à la gloire des bonnes femmes, que je vous dise que, dans notre pays, nous sommes fort sujets au ver solitaire, à ce ver de

1764 quinze ou vingt aunes de long, qui se nourrit de notre substance, comme cela doit être dans le meilleur des mondes possibles. C'est encore une bonne femme qui en guérit, et le grand *Tronchin* en raisonne fort bien.

Sachez encore, Madame, que les femmes commencent à inoculer la petite vérole, qu'elles en font un jeu, tandis que votre parlement donne des arrêts contre l'inoculation, et que vos facultés velches disent des sottises. Voyez donc combien je respecte le beau sexe.

La destruction des jésuites est la destruction du fanatisme. C'est un excellent ouvrage; aussi votre inquisition velche l'a-t-elle défendu. Il est d'un homme supérieur qui vient quelquefois chez vous: c'est un esprit juste, éclairé, qui fait des Velches le cas qu'il en doit faire; il contribue beaucoup à détruire, chez les honnêtes gens, le plus absurde et le plus abominable système qui ait jamais affligé l'espèce humaine. Il rend en cela un très-grand service; avec le temps les Velches deviendront anglais: Dieu leur en fasse la grâce!

M. le président *Hénault* m'a mandé qu'il avait quatre-vingt-un ans: je ne le croyais pas. La bonne compagnie devrait être de la famille de *Mathusalem*. J'espère du moins que vous et votre ami ferez de la famille de *Fontenelle*. Mais voici le temps de dire, avec l'abbé de *Chaulieu*:

Ma raison m'a montré, tant qu'elle a pu paraître,
Que rien n'est en effet de ce qui ne peut être;
Que ces fantômes vains sont enfans de la peur, etc.

Voici sur-tout le temps de vivre pour soi et ses amis, et de sentir le néant de toutes les brillantes illusions. 1764.

Madame la maréchale de *Luxembourg* n'a point répondu au petit mémoire dont vous me parlez. Il est clair que son protégé a tort avec moi; mais il est sûr aussi que je ne m'en soucie guère, et que je plains beaucoup ses malheurs et sa mauvaise tête.

Vous ne me parlez point des *Calas*. N'avez-vous pas été un peu surprise qu'une famille obscure et huguenotte ait prévalu contre un parlement, que le roi lui ait donné trente-six mille livres, et qu'elle ait la permission de prendre un parlement à partie? On a imprimé à Paris une lettre que j'avais écrite à un de mes amis, nommé *Damilaville:* on y trouve un fait singulier qui vous attendrirait, si vous pouviez avoir cette lettre.

En voilà, Madame, une un peu longue, écrite toute de ma main; il y a long-temps que je n'en ai tant fait; je crois que vous me rajeuniſſez.

Je tâcherai de vous faire parvenir tout ce que je pourrai, par des voies indirectes. Quand vous aurez quelques ordres à me donner, ayez la bonté de faire adresser la lettre à M. *Wagnière*, chez M. *Souchay*, négociant à Genève; et ne faites point cacheter avec vos armes. Avec ces précautions, l'on dit ce que l'on veut; et c'est un grand plaisir, à mon gré, de dire ce qu'on pense.

Adieu, Madame; je suis honteux d'avoir recouvré un peu la vue pour quelques mois, pendant que vous en êtes privée pour toujours.

1764. Vous avez besoin d'un grand courage dans le meilleur des mondes possibles. Que ne puis-je servir à vous consoler! *V.*

LETTRE LXXVI.

A M. DAMILAVILLE.

23 d'avril.

Comptez, mon cher frère, que les vrais gens de lettres, les vrais philosophes doivent regretter madame de *Pompadour*. Elle pensait comme il faut; personne ne le sait mieux que moi. On a fait, en vérité, une grande perte.

J'ai lu la *Vie du chancelier de l'Hospital*; c'est l'ouvrage d'un jeune homme, mais d'un jeune homme philosophe. Ce chancelier l'était, et je ne crois pas que notre d'*Agueſſeau* doive lui être comparé. Il y a des discours de *l'Hospital* aux parlemens, dont ils ne feront pas trop contens. On ne parlerait pas aujourd'hui sur un pareil ton.

Il y a des fanatiques par-tout. Ceux qui ne savent pas distinguer les beautés de *Corneille* d'avec ses défauts, ne méritent pas qu'on les éclaire; et ceux qui sont de mauvaise foi, ne méritent pas qu'on leur réponde. Si je suis obligé de dire un mot, ce ne sera qu'en faveur de la liberté de penser, et ce qui me paraît la vérité.

Je suis trop heureux, je vous le répète, que la philosophie et les lettres m'aient procuré un ami tel que vous.

LETTRE LXXVII.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 d'avril.

QUOIQUE madame de *Pompadour* eût protégé la déteſtable pièce de Catilina, je l'aimais cependant, tant j'ai l'ame bonne; elle m'avait même rendu quelques petits ſervices; j'avais pour elle de l'attachement et de la reconnaiſſance; je la regrette, et mes divins anges approuveront mes ſentimens. Je m'imagine que ſa mort produira quelque nouvelle ſcène ſur le théâtre de la cour; mes anges ne m'en diront rien, ou peu de choſe. Olimpie eſt morte pour Verſailles, et je penſe que mademoiſelle *Clairon* veut l'enterrer auſſi à Paris. Elle eſt comme *Céſar*; elle ne veut point du ſecond rang, et préfère ſa gloire aux intérêts de ſa patrie. Tout le monde doit ſe rendre à des ſentimens ſi nobles.

J'envoie à mes anges, pour leur divertiſſement, un petit extrait qui peut être inſéré dans la *Gazette littéraire*, pour laquelle ils m'ont inſpiré un grand intérêt. J'eſpère que leur protection y fera inſérer ce mémoire, quand même les auteurs auraient déjà parlé du ſujet. Je me réſigne à la volonté de DIEU ſur toutes les choſes de ce monde, et particulièrement ſur les droits des pauvres terres du pays de Gex. Je tremble d'être obligé de plaider à Dijon; je demande en grâce à mes anges de me dire bien nettement à quoi je dois m'attendre. Les bontés

1764. de M. le duc de *Praslin* me ſont encore plus chères que mes dixmes; et cependant mes dixmes me tiennent terriblement à cœur. Mes divins anges, priez pour nous en ce ſaint temps de Pâques.

Je reconnais la bonté de mes anges à ce qu'ils font pour *Pierre Corneille*. Je crois qu'on peut donner quelques exemplaires à *le Kain*, et qu'on ne peut mieux les placer, quoique dans mes remarques, je condamne quelquefois les comédiens qui mutilent les pauvres auteurs.

LETTRE LXXVIII.

AU MEME.

25 d'avril.

Je reçois, mes divins anges, la lettre du 19 d'avril, qui n'eſt point du tout griffonnée, et que mes beaux yeux d'écarlate ont très-bien lue. Nous ſommes pénétrés, maman et moi, de vos bontés angéliques, et de celles de M. le duc de *Praslin*. Il eſt vrai que nous ſommes un peu embarraſſés avec le parlement de Dijon, parce que ſi nous lui diſons: Notre affaire eſt au conſeil, nous l'indiſpoſons; ſi nous demandons des délais, nous ſemblons nous ſoumettre à ſa juriſdiction. Monſieur le premier préſident ne peut refuſer plus long-temps de mettre la cauſe ſur le rôle. Je m'abandonne à la miſéricorde de DIEU.

Pour l'affaire des roués, elle eſt toute prête, et j'oſe croire qu'ils vaudront mieux qu'ils ne valaient. J'attends votre copie pour la char-

ger d'énormes cartons, depuis le commencement jusqu'à la fin. 1764.

Honneur et gloire aux auteurs de la *Gazette littéraire:* qu'ils retranchent, qu'ils ajoutent, qu'ils adouciſſent, qu'ils obſervent les convenances que je ne peux connaître de ſi loin; tout ce que j'envoie leur appartient, et non à moi. Je me ſuis adreſſé à *Cramer* pour l'Eſpagne et l'Italie, mais je n'ai rien du tout.

Ce *Ducheſne* eſt comme la plupart de ſes confrères; il préfère ſon intérêt à tout, et même il entend très-mal ſon intérêt en baiſſant un prix qu'il devrait augmenter. J'ai paſſé ma vie dans ces vexations-là; je n'ai connu que vexations, et j'eſpère bien en eſſuyer juſqu'à mon dernier jour. Je m'attends bien auſſi aux clameurs des fanatiques de *Pierre Corneille;* mais je n'ai pu dire que ce que je penſe, et non ce que je ne penſe pas. Il me ſuffit du témoignage de ma bonne conſcience. Puiſſent mes deux anges jouir d'une ſanté parfaite! que les eaux faſſent tout le bien qu'elles peuvent faire! Je vous ſouhaite beaucoup de bonnes tragédies et de comédies pour cet été; mais ni les étés ni les hivers ne donnent pas beaucoup de ces ſortes de fruits; ils ſont très-rares en tout pays. Aimez-moi, je vous en conjure, indépendamment de votre paſſion pour le théâtre. Je vous aime uniquement pour vous, et je vous ſerai attaché à tous deux juſqu'au dernier moment de ma vie. *V.*

1764.

LETTRE LXXIX.

AU MEME.

Aux Délices, 1 de mai.

Mes charmans anges, voici vos roués; je les ai rajustés comme j'ai pu. Ne me demandez pas un vers de plus, pas un hémistiche; car je deviens si vieux, si vieux, si dur, si sec, si stérile, si incapable, qu'il faut avoir pitié de moi. Il faut être possédé du démon pour faire une tragédie. Je n'en connais pas une seule qui n'ait de grands défauts, et la multitude des détestables est prodigieuse.

Faites-moi un plaisir, mes anges; dites moi habilement si madame la duchesse de *Grammont* a personnellement du crédit auprès du roi; j'aurais peut être besoin qu'elle lui dît un mot; car, tout suisse qu'on est, on ne laisse pas de se souvenir de sa patrie: enfin j'ai besoin de savoir si je peux m'adresser à madame la duchesse de *Grammont* pour une chose extrêmement aisée à faire. J'ai pardonné aux manes de madame de *Pompadour* les prédilections qu'elle avait pour la Sémiramis de *Crébillon*, pour son Catilina et pour son Triumvirat. Ce sont, sans contredit, les plus impertinens et les plus barbares ouvrages qu'un ennemi du bon sens ait jamais pu faire. Madame de *Pompadour* me faisait l'honneur de me mettre immédiatement après ce grand-homme; mais, après tout, elle m'avait rendu quelques bons offices dont je me souviendrai toujours.

On dit que M. de *Marigny* fait travailler à un

superbe mausolée pour *Pradon*, l'abbé *Nadal* et *Danchet:* je lui recommande *Guillaume Vadé;* car, pour moi, qui ne serai pas enseveli en terre sainte, je ne prétends pas aux monumens. Dites-moi, je vous prie, ce qu'on fait au tripot, quel nouveau chef-d'œuvre on représente. On dit que la salle est déserte aux comédies, depuis la retraite de mademoiselle *Dangeville;* vous n'avez qu'un acteur tragique; le tripot me paraît aller mal. 1764.

Mes anges, conservez votre santé l'un et l'autre; que les eaux vous fassent du bien! Ayez tout le plaisir que vous pourrez, cela n'est pas toujours aussi aisé qu'on le pense.

Respect et tendresse. *V.*

LETTRE LXXX.

AU MEME.

Aux Délices, 3 de mai.

Mes anges, les anges doivent avoir reçu les roués, cartonnés en cent endroits. Je ne sais pas quel acteur jouera le rôle d'*Octave*, mais il est impossible à l'auteur de ne pas faire d'*Octave* un jeune homme; il n'avait que vingt et un ans, au temps des proscriptions; on le donne dans toute la pièce comme un homme qui lutte contre les passions de la jeunesse, comme un jeune débauché qui s'est formé sous *Antoine* à la licence, au crime et à la politique.

Je me donne mille mouvemens pour empêcher qu'on ne vende l'édition de *Corneille* à d'autres

1764. qu'aux souscripteurs, et pour empêcher les libraires d'imprimer les Commentaires à part; mais que puis-je du fond de mes vallées au pied du mont Jura? Je ressemble à St. *Jean* comme deux gouttes d'eau; il s'appelait la voix qui crie dans le désert, et vous savez que les voix de ces braillards des déserts ne sont guère entendues dans les villes.

Madame ange prend-elle toujours des eaux? monsieur ange va-t-il toujours à la comédie? s'amuse t-il? lui donne-t-on de belles pièces nouvelles? J'ignore tout. Je n'ai pas pu avoir les quatre vers qui sont au bas du portrait du duc de *Sully*, donné par madame de *Pompadour* à monsieur le contrôleur général; il était fort aisé de faire quatre jolis vers sur cette galanterie.

Nous avons un billet de douze mille francs, payable au mois de septembre, pour en faire un emploi en faveur de M. et de madame *Corneille*, réversible à leur fille. J'ai prié M. de *Laleu* de chercher un emploi sûr; j'ai, Dieu merci, rempli tous les devoirs que je me suis imposés. Je n'ai plus qu'à traîner doucement les restes d'une vieillesse très-languissante, et je voue ce petit reste à mes anges à qui je souhaite santé, prospérité, amusement et gaieté.

LETTRE LXXXI.

1764.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, le 5 de mai.

Je reçois, mon cher frère, votre lettre du 28 d'avril. Frère *Cramer* m'assure qu'il a ôté mon nom qu'il avait mis malheureusement à la tête des Contes de *Guillaume Vadé*, et qu'il n'en paraîtra pas un seul exemplaire avec ce malheureux titre.

Au reste, je ne prends nul intérêt à *Guillaume Vadé*, ni à son recueil, ni aux autres pièces qu'on a pu y insérer; et, pour peu que l'on trouve dans ce recueil des choses trop hardies qui me seraient sans doute imputées, je vous demande en grâce de dire à M. de *Sartine* que non-seulement je n'ai nulle part à ces pièces, mais que j'en demande moi-même la suppression, supposé qu'on me les attribue. Je sais à quel excès pourrait se porter une cabale dangereuse de fanatiques qui n'ont que trop de crédit. J'avais dans madame de *Pompadour*, une protectrice assurée; je ne l'ai plus. Je suis dans ma soixante-onzième année, et je veux finir mes jours en paix: je suis une victime échappée au couteau des prêtres; il faut que je paisse en repos dans les pâturages où je me suis retiré.

Mon cher frère, abuserai-je encore de vos bontés jusqu'à vous prier de vouloir bien faire donner à *Briasson* le papier ci-joint? S'il n'est pas du nombre des libraires qui ont le privilége de *Corneille*, il les connaît du moins, et il peut leur

1764. faire parvenir cette déclaration de ma part, en cas qu'elle soit approuvée par vous et par mes anges. Elle peut toujours servir à différer l'exécution de l'entreprise très-hasardée des libraires; c'est servir, autant que je le peux, la famille *Corneille*. L'auteur de Cinna m'est cher, malgré Théodore, Pertharite, Agésilas et Suréna, comme j'aime les belles lettres malgré l'horrible abus qu'on en fait.

La permission qu'on a donnée à *Fréron* de les déshonorer deux fois par mois, la secrète envie de gens en place qui prétendaient à l'éloquence, ont été des coups mortels; et la littérature est devenue un champ de bataille, dans lequel le pédant en robe noire a écrasé le philosophe, et où l'araignée de l'*Année littéraire* a sucé son sang. Le pis de tout cela, c'est la dispersion des fidelles: c'est-là le grand objet de vos gémissemens et des miens.

S'ils avaient pu se rassembler, c'eût été la plus belle époque de l'histoire de l'esprit humain. Les stoïciens, les académiciens, les épicuriens, formaient des sociétés considérables. Le sénat de Rome, partagé entre ces trois sectes, n'en était pas moins le maître de la terre connue. Et on ne peut rassembler six philosophes dans le misérable pays des Velches! En ce cas, renonçons de bonne grâce à la petite supériorité que nous prétendons dans la littérature, et avouons franchement que nous sommes des demi-barbares.

Orate fratres, et *écr. l'inf.* tant que vous pourrez.

Que nos lettres, mon cher frère, ne soient que pour nous et pour les adeptes.

LETTRE

LETTRE LXXXII.

1764.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 9 de mai.

C'EST moi, Madame, qui vous demande pardon de n'avoir pas eu l'honneur de vous écrire; et ce n'eſt pas à vous, s'il vous plaît, à me dire que vous n'avez pas eu l'honneur de m'écrire. Voilà un plaiſant honneur: vraiment, il s'agit entre nous de choſes plus ſérieuſes, attendu notre état, notre âge et notre façon de penſer. Je ne connais que *Judas* dont on ait dit qu'il eût mieux valu pour lui de n'être pas né, encore eſt-ce l'Evangile qui le dit: *Mécène* et *la Fontaine* ont dit tout le contraire:

Mieux vaut ſouffrir que mourir:
C'eſt la deviſe des hommes.

Je conviens avec vous que la vie eſt très-courte et aſſez malheureuſe; mais il faut que je vous diſe que j'ai chez moi un parent de vingt-trois ans, beau, bien fait, vigoureux; et voici ce qui lui eſt arrivé: Il tombe un jour de cheval à la chaſſe, il ſe meurtrit un peu la cuiſſe, on lui fait une petite inciſion, et le voilà paralytique pour le reſte de ſes jours, non pas paralytique d'une partie de ſon corps, mais paralytique à ne pouvoir ſe ſervir d'aucun de ſes membres, à ne pouvoir ſoulever ſa tête, avec la certitude entière de ne pouvoir jamais avoir le moindre ſoulagement: il s'eſt accoutumé à ſon état, et il aime la vie comme un fou.

1764. Ce n'eſt pas que le néant n'ait du bon; mais je crois qu'il eſt impoſſible d'aimer véritablement le néant, malgré ſes bonnes qualités.

Quant à la mort, raiſonnons un peu, je vous prie: il eſt très-certain qu'on ne la ſent point; ce n'eſt point un moment douloureux; elle reſſemble au ſommeil comme deux gouttes d'eau; ce n'eſt que l'idée qu'on ne ſe réveillera plus, qui fait de la peine; c'eſt l'appareil de la mort qui eſt horrible, c'eſt la barbarie de l'extrême onction, c'eſt la cruauté qu'on a de nous avertir que tout eſt fini pour nous.

A quoi bon venir nous prononcer notre ſentence? elle s'exécutera bien ſans que le notaire et les prêtres s'en mêlent. Il faut avoir fait ſes diſpoſitions de bonne heure, et enſuite n'y plus penſer du tout.

On dit quelquefois d'un homme: il eſt mort comme un chien; mais vraiment, un chien eſt très-heureux de mourir ſans tout cet attirail dont on perſécute le dernier moment de notre vie. Si on avait un peu de charité pour nous, on nous laiſſerait mourir ſans nous en rien dire.

Ce qu'il y a de pis encore, c'eſt qu'on eſt entouré alors d'hypocrites qui vous obsèdent pour vous faire penſer comme ils ne penſent point, ou d'imbécilles qui veulent que vous ſoyez auſſi ſots qu'eux; tout cela eſt bien dégoûtant. Le ſeul plaiſir de la vie à Genève, c'eſt qu'on peut y mourir comme on veut; beaucoup d'honnêtes gens n'appellent point de prêtres. On ſe tue, ſi on veut, ſans que perſonne y trouve à redire; ou l'on attend le moment, ſans que perſonne vous importune.

Madame de *Pompadour* a eu toutes les horreurs de l'appareil, et celle de la certitude de se voir condamnée à quitter la plus agréable situation où une femme puisse être. Je ne savais pas, Madame, que vous fussiez en liaison avec elle; mais je devine que madame de *M.* avait contribué à vous en faire une amie. Ainsi vous avez fait une très-grande perte; car elle aimait à rendre service. Je crois qu'elle sera regrettée, excepté de ceux à qui elle a été obligée de faire du mal, parce qu'ils voulaient lui en faire; elle était philosophe. 1764.

Je me flatte que votre ami (*), qui a été malade, est philosophe aussi; il a trop d'esprit, trop de raison pour ne pas mépriser ce qui est très-méprisable. S'il m'en croit, il vivra pour vous et pour lui, sans se donner tant de peines pour d'autres. Je veux qu'il pousse sa carrière aussi loin que *Fontenelle*, et que, dans son agréable vie, il soit toujours occupé des consolations de la vôtre.

Vous vous amusez donc, Madame, des Commentaires sur *Corneille*. Vous vous faites lire sans doute le texte, sans quoi les notes vous ennuieraient beaucoup. On me reproche d'avoir été trop sévère; mais j'ai voulu être utile, et j'ai été souvent très-discret. Le nombre prodigieux de fautes contre la langue, contre la netteté des idées et des expressions, contre les convenances, enfin contre l'intérêt, m'a si fort épouvanté que je n'ai pas dit la moitié de ce que j'aurais pu dire. Ce travail est fort ingrat

(*) Le président *Hénault*.

1764. et fort désagréable, mais il a servi à marier deux filles : ce qui n'était arrivé à aucun commentateur, et ce qui n'arrivera plus.

Adieu, Madame ; supportons la vie qui n'est pas grand'chose, ne craignons pas la mort qui n'est rien du tout ; et soyez bien persuadée que mon seul chagrin est de ne pouvoir m'entretenir avec vous, et vous assurer, dans votre couvent, de mon très-tendre et très-sincère respect, et de mon inviolable attachement. *V.*

LETTRE LXXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 10 de mai.

Que vous êtes heureux, mon ancien ami, d'avoir conservé vos yeux, et d'écrire toujours de cette jolie écriture que vous aviez il y a plus de cinquante ans ! Votre plume est comme votre style, et pour moi je n'ai plus ni plume ni style.

Madame *Denis* vous a écrit de sa main ; je ne puis en faire autant. Il est vrai que l'hiver passé je faisais des contes, mais je les dictais ; et actuellement je peux à peine écrire une lettre. Je suis d'une faiblesse extrême, quoi qu'en dise M. *Tronchin ;* et mon ame, que j'appelle *Lisette*, est très-mal à son aise dans mon corps cacochyme. Je dis quelquefois à *Lisette :* Allons donc, soyez donc gaie comme la *Lisette* de mon ami. Elle répond qu'elle n'en peut rien faire, et qu'il faut que le corps soit à son aise

pour qu'elle y soit aussi. Fi donc, *Lisette*, lui dis-je, si vous me tenez de ces discours-là, on vous croira matérielle! Ce n'est pas ma faute, a répondu *Lisette*; j'avoue ma misère, et je ne me vante point d'être ce que je ne suis pas. 1764.

J'ai souvent de ces conversations-là avec *Lisette*, et je voudrais bien que mon ancien ami fût en tiers; mais il est à cent lieues de moi, ou à Paris, ou à Launay, avec sa sage *Lisette*; il partage son temps entre les plaisirs de la ville et ceux de la campagne. Je ne peux en faire autant; il faut que j'achève mes jours auprès de mon lac, dans la famille que je me suis faite. Madame *Denis*, maîtresse de la maison, me tient lieu de femme; mademoiselle *Corneille*, devenue madame *Dupuits*, est ma fille; ce *Dupuits* a une sœur que j'ai mariée aussi; et, quoique je sois à la tête d'une grosse maison, je n'ai point du tout l'air respectable.

J'ai été fort affligé de la mort de madame de *Pompadour*; je lui avais de l'obligation; je la pleure par reconnaissance. Il est bien ridicule qu'un vieux barbouilleur de papier, qui peut à peine marcher, vive encore, et qu'une belle femme meure à quarante ans, au milieu de la plus belle carrière du monde. Peut-être si elle avait goûté le repos dont je jouis, elle vivrait encore.

Vous vivrez cent ans, mon ami, parce que vous allez de Paris à Launay et de Launay à Paris, sans soins et sans inquiétudes. Ce qui pourra me conserver, c'est le petit plaisir que j'ai de désespérer le marquis de *Lézeau*. Il est tout étonné de ne m'avoir pas enterré au bout

1764. de six mois. Je lui joue, depuis plus de trente ans, un tour abominable. On dit que nous avons un contrôleur général qui ne pense pas comme lui, et qui veut que tout le monde soit payé.

Bonsoir, mon ancien ami; soyez heureux aux champs et à la ville, et aimez-moi.

LETTRE LXXXIV.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 11 de mai.

Mon cher frère, ce que vous me dites de l'Intolérance m'afflige et ne m'étonne point. Je m'y attendais, et c'est par cette raison que je vous ai supplié de dire à M. de *Sartine* que je ne répondais ni ne pouvais répondre de tout ce qu'on s'avise d'imprimer sous mon nom; bien entendu que vous n'auriez la bonté de faire cette démarche que quand vous la jugeriez nécessaire.

J'écrirai incessamment à M. le maréchal de *Richelieu* au sujet de ce comte d'*Olban*. Je ne conçois pas cette rage de vouloir paraître en public, quand on déplait au public. Ce n'est pas l'amour qu'il fallait peindre aveugle, c'est l'amour-propre.

Je ne sais aucunes nouvelles du théâtre de Paris. On dit que *le Kain* est le seul qu'on puisse entendre. Nous manquons d'hommes presque en tous les genres. Si nous n'avons

point de talens, tâchons au moins d'avoir de la raison. 1764.

J'ai toujours sur le cœur la tracasserie qu'on m'a voulu faire avec *Cramer*. N'est-il pas bien singulier qu'un homme s'avise d'écrire de Paris à Genève, *que je jette feu et flamme contre les Cramer, que je parle d'eux dans toutes mes lettres avec dureté et mépris, que je veux faire saisir leur livre, etc.* Et pourquoi, s'il vous plait, tout ce fracas? parce que je n'ai pas voulu que mon nom figurât avec la famille *Vadé*, et que je me suis cru indigne de cet honneur. Quand on l'a ôté, j'ai été content, et voilà tout.

Vous me feriez grand plaisir d'écrire à *Gabriel* qu'on l'a très-mal informé, que celui qui lui a mandé ces sottises n'est qu'un semeur de zizanie. Monsieur *Cromelin*, qui est un ministre de paix, ne la sèmera pas sans doute, et je crois avoir fait assez de bien aux *Cramer* pour être en droit de compter sur leur reconnaissance. Je ne veux avoir pour ennemis que les fanatiques et les *Frérons*. Les *Cramer* sont mes frères; ils sont philosophes, et les philosophes doivent être reconnaissans; je leur ai fait présent de tous mes ouvrages, et je ne m'en repens point.

Quant à l'édition qu'on veut faire des Commentaires du *Corneille*, détachés du texte, je crois que les libraires de Paris doivent me savoir quelque gré des mesures que je leur propose, uniquement pour leur faire plaisir. Je ne veux que le bien de la chose. Je donne tout gratis aux comédiens et aux libraires. Je fais

1764. quelquefois des ingrats ; ce n'eſt pas la ſeule tribulation attachée à la littérature.

Cramer s'était chargé de donner des exemplaires du Corneille à *le Kain*, à mademoiſelle *Clairon*, à mademoiſelle *Duménil* ; pour moi, je n'en ai qu'un ſeul exemplaire, encore eſt-il ſans figures. Je ne me ſuis mêlé de rien, ſinon de perdre les yeux avec une malheureuſe petite édition de *Corneille*, en caractère preſque inliſible ; édition curieuſe et rare, ſur laquelle j'ai fait la mienne. J'ai été le ſeul correcteur d'épreuves ; je me ſuis donné des peines aſſez grandes pendant deux années entières ; elles ont ſervi du moins à marier deux filles ; mais je ne me ſuis mêlé en aucune manière des autres détails.

Adieu, mon cher frère. Vous m'avez envoyé un livre ſur l'inoculation ; cela me fait croire qu'elle ſera bientôt défendue. O pauvre raiſon, que vous êtes étrangère chez les Velches !

LETTRE LXXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 14 de mai.

VOICI, mes divins anges, un petit chiffon pour vous amuſer, et pour entrer dans la *Gazette littéraire*. Je n'ai rien d'Italie ni d'Eſpagne. Si M. le duc de *Praslin* veut m'autoriſer à écrire au ſecrétaire de votre ambaſſadeur à Madrid, et au miniſtre de Florence, j'aurai bien plus aiſément, et plus vîte, et à moins de frais, tous les

les livres de ce pays-là qui pourront m'être envoyés en droiture. Je ne crois pas qu'après la belle lettre de *Gabriel Cramer*, que je vous ai envoyée, il s'empresse beaucoup de me servir. Il est évident que c'est *Cromelin* qui a fait cette tracasserie, uniquement pour le plaisir de la faire. Il aura trouvé sur-tout que j'ai manqué de respect à la majesté des citoyens de Genève. Vous me feriez un très-grand plaisir de me renvoyer la lettre dans laquelle je me plaignais, assez justement, d'avoir vu mon pauvre nom joint au nom illustre de *Guillaume Vadé*. Je voudrais voir si je suis en effet aussi coupable qu'on le prétend. 1764.

Tout le monde s'adresse à moi pour avoir des *Corneille*. Les souscripteurs, qui n'avaient point payé la moitié de la souscription, n'ont point eu le livre. Tout ce que je sais, c'est que ni madame *Denis*, ni madame *Dupuits*, ni moi, n'en avons encore. Lorsque je commençai cette entreprise, les deux frères *Cramer*, qui étaient alors tous deux libraires, offrirent de se charger de tout l'ouvrage en donnant quarante mille francs à mademoiselle *Corneille*. On en a tiré enfin environ cinquante-deux mille livres, dont douze pour le père, et quarante mille livres de net pour la fille. De ces quarante mille livres, il y en a eu environ trente mille de payées, lesquelles trente ont composé la dot de la sœur de M. *Dupuits*. Le reste n'est payable qu'au mois d'auguste ou de septembre.

J'imagine que vous avez reçu tout ce qui concerne la conspiration; ainsi il ne tiendra qu'à vous de mettre le feu aux poudres quand il vous

plaira, comme disait le cardinal *Alberoni*. Pour
1764 moi, mes anges, je me sens dans l'impossibilité totale de travailler davantage à ce drame. Mes roués ne feront jamais verser de larmes, et c'est ce qui me dégoûte; j'aime à faire pleurer mon monde: mais du moins les roués attacheront, s'ils n'attendrissent pas. Je vous demande en grâce qu'on n'y change rien, qu'on donne la pièce telle qu'elle est. Jouissez du plaisir de cette mascarade, sans que les comédiens me donnent l'insupportable dégoût de mutiler ma besogne. Les malheureux jouent Régulus sans y rien changer, et ils défigurent tout ce que je leur donne. Je ne connais pas cette fureur; elle m'humilie, me désespère, et me fait faire trop de mauvais sang.

J'avais une grâce à demander à madame la duchesse de *Grammont*, mais je ne sais si je dois prendre cette liberté. Je ne sais rien, je ne vois le monde que par un trou, de fort loin, et avec de très-mauvaises lunettes. Je cultive mon jardin comme *Candide*, mais je ne suis point de son avis sur le meilleur des mondes possibles; je crois seulement avec fermeté que vous êtes, de tous les anges, les plus aimables et les plus remplis de bontés pour moi; aussi ma dévotion pour vous est sans bornes.

LETTRE LXXXVI.

1764.

A M. LE CLERC DE MONTMERCI.

Aux Délices, 16 de mai.

Il y a des traits charmans, Monsieur, dans tous les ouvrages que vous faites, des vers heureux et pleins de génie. Souffrez seulement que je vous dise qu'il ne faut pas prodiguer l'or et les diamans. Quand vous voudrez vous amuser à faire des vers, gardez-vous de trop d'abondance. Vous savez mieux que moi que quatre bons vers valent mieux que quatre cents médiocres. Quand vous en ferez peu, vous les ferez tous excellens. Vous sentez qu'il faut que je vous estime beaucoup pour oser vous parler ainsi.

Si vous n'avez rien à faire, et que vous vouliez quelquefois m'écrire des nouvelles de littérature, ou même des nouvelles publiques, à vos heures de loisir, vous me ferez beaucoup de plaisir; mais sur-tout ne vous gênez pas. On ne doit faire ni vers ni prose, ni même écrire un billet, que quand on se sent en verve. C'est l'attrait du plaisir qui doit nous conduire en tout; malheur à celui qui écrit, parce qu'il croit devoir écrire. Vous êtes philosophe, et par conséquent un être très-libre. Ma philosophie est la très-humble servante de la vôtre, et l'amitié que vous m'avez inspirée me fait espérer que vous en aurez un peu pour moi. Que cette amitié commence par bannir les cérémonies, *V.*

1764.

LETTRE LXXXVII.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 19 de mai.

Je vous remercie bien, mon cher frère, de votre lettre du 11 de mai. Je me souviens que *Catherine Vadé* pensait comme vous, et disait à *Antoine Vadé*, frère de *Guillaume:* Mon cousin, pourquoi faites-vous tant de reproches à ces pauvres Velches? Eh! ne voyez-vous pas, ma cousine, répondit-il, que ces reproches ne s'adressent qu'aux pédans qui ont voulu mettre sur la tête des Velches un joug ridicule? Les uns ont envoyé l'argent des Velches à Rome; les autres ont donné des arrêts contre l'émétique et le quinquina; d'autres ont fait brûler des sorciers; d'autres ont fait brûler des hérétiques, et quelquefois des philosophes. J'aime fort les Velches, ma cousine; mais vous savez que quelquefois ils ont été assez mal conduits. J'aime, d'ailleurs, à les piquer d'honneur et à gronder ma maîtresse.

Voilà ce que disait ce pauvre *Antoine*, dont Dieu veuille avoir l'ame! et il ajoutait que, tant que les Velches appelleraient un *angiportus*, *un de sac*, il ne leur pardonnerait jamais.

A l'égard du dessein où sont les libraires de Paris d'imprimer les remarques à part, ce dessein ne pourrait être exécuté que long-temps après que M. *Pierre Corneille*, le petit-neveu, se serait défait de sa pacotille; et, si je ne puis empêcher cette édition, il vaut mieux qu'elle

soit bien faite et correcte qu'autrement. Ainsi, quand vous verrez mes anges, je vous prie d'examiner avec eux s'il n'est pas convenable de faire dire aux libraires, de ma part, que je les aiderai de tout mon cœur dans leur projet; cette espérance qu'ils auront les empêchera de se hâter, et ils pourront faire un petit présent à M. *Pierre :* voilà quelle est mon idée. 1764.

Dans ma dernière lettre, il y en avait une pour *Briasson*, qui ne regarde en aucune manière l'édition de *Corneille*. Je lui demande seulement la *Démonstration évangélique* de *Huet*, dont j'ai besoin. Je sais que cette démonstration n'est pas géométrique, mais on se sert quelquefois en français du mot de démonstrations pour signifier fausses apparences.

Il est fort plaisant qu'on dise que *Jérôme Carré* a proposé la paix à maître *Aliboron*. En vérité, c'est comme si on prétendait que *Morand*, en disséquant *Cartouche*, lui fit proposer un accommodement.

J'ai reçu le factum pour *Potin* et pour l'humanité; j'en remercierai frère *Beaumont*. *Interim écr. l'inf.*

LETTRE LXXXVIII.

A MADAME GEOFFRIN.

Aux Délices, 21 de mai.

M. le comte de *Creutz*, Madame, était bien digne de vous connaître; il mérite tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire de lui.

1764. S'il y avait un empereur *Julien* au monde, c'était chez lui qu'il devrait aller en ambassade, et non chez des gens qui font des auto-da-fé, et qui baisent la manche des moines. Il faut que la tête ait tourné au sénat de Suède, pour ne pas laisser un tel homme en France. Il y aurait fait du bien, et il est impossible d'en faire en Espagne.

Je vous souhaite, Madame, les jours et l'estomac de *Fontenelle*; vous avez tout le reste. Agréez le respect du vieux de la montagne. *V.*

LETTRE LXXXIX.

A M. MARMONTEL.

Aux Délices, 21 de mars.

Mon cher confrère, je n'ai eu chez moi M. le comte de *Creutz* qu'un jour. J'aurais voulu passer ma vie avec lui. Nous envoyons rarement de pareils ministres dans les cours étrangères. Que de Velches, grand Dieu, dans le monde! Je vous avoue que je suis de l'avis d'*Antoine Vadé*, qui prétend que nous ne devons notre réputation, dans l'Europe, qu'aux gens de lettres. Ils ont fait sans doute une grande perte dans madame de *Pompadour*. Nous ne pouvions lui reprocher que d'avoir protégé Catilina et le Triumvirat; elle était philosophe. Si elle avait vécu, elle aurait fait autant de bien que madame de *Maintenon* a fait de mal. M. le comte de *Creutz* me disait qu'en Suède les philosophes n'avaient besoin d'aucune protection; il en est

de même en Angleterre : cela n'eſt pas tout-à-fait ainſi en France. DIEU ait pitié de nous, mon cher confrère ! M. de *Creutz* m'apporta auſſi une lettre du très-philoſophe frère d'*Alembert*. Dites, je vous prie, à ce très-digne et très-illuſtre frère que je ne lui écris point, parce que je lui avais écrit quelques jours auparavant. 1764.

Vous devez avoir reçu un Corneille ; vous en recevrez bientôt un autre. *Cramer* a un chaos à débrouiller ; je ne me ſuis mêlé en aucune manière des détails de l'édition ; et je n'ai encore, en ma poſſeſſion, qu'un exemplaire imparfait que je n'ai pas même relu.

J'ai été très-affligé de la *Dunciade*, ainſi que de la comédie des Philoſophes ; mais j'ai toujours pardonné à *Jérôme Carré* les petits complimens qu'il a faits de temps en temps à maître *Aliboron* dit *Fréron*. Ce *Fréron* n'eſt que le cadavre d'un malfaiteur qu'il eſt permis de diſſéquer.

On dit que frère *Helvétius* eſt allé en Angleterre, en échange de frère *Hume*. Je ne ſais ſi notre ſecrétaire perpétuel me conſerve toujours un peu d'amitié. Les frères doivent ſe réunir pour réſiſter aux méchans, dont on m'a dit que la race pullule. Frère *Saurin* doit auſſi ſe ſouvenir de moi dans ſes prières. J'exhorte tous les frères à combattre avec force et prudence pour la bonne cauſe. Adreſſons nos communes prières à St. *Zénon*, St. *Epicure*, St. *Marc-Antonin*, St. *Epictète*, St. *Bayle*, et à tous les ſaints de notre paradis. Je vous embraſſe bien tendrement. Frère *V.*

1764.

LETTRE XC.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 21 de mai.

QUE le nom d'anges vous convient bien, et que vous êtes un couple adorable! que les libraires sont velches, et qu'il y a encore de velches dans le monde! Tout ira bien, mes divins anges, grâce à vos bontés. Vous avez raison, dans votre lettre du 14 de mai, d'un bout à l'autre. Je conçois bien qu'il y a quelques velches affligés; mais il faut aussi vous dire qu'il y avait une page qui raccommodait tout; que cette page, ayant été envoyée à l'imprimerie un jour trop tard, n'a point été imprimée; que cet inconvénient m'est arrivé très-souvent, et que c'est ce qui redoublait ma colère de *Ragotin* contre les libraires.

J'ai eu une longue conversation avec mademoiselle *Catherine Vadé* qui s'est avisée de faire imprimer les fadaises de sa famille. Elle a retrouvé dans ses papiers ce petit chiffon que je vous présente pour consoler les Velches.

J'ai eu l'honneur aussi de parler aux roués. Il est très-vrai qu'il ne faut pas dire si souvent à *Auguste* qu'il est un poltron; mais, quand on veut corriger un vers, vous savez que souvent il en faut réformer une douzaine. Voyez si vous êtes contens du petit changement. En voilà quelques-uns depuis la dernière édition; vous pourriez, pour vous épargner la peine de coudre

tous ces lambeaux, me renvoyer la pièce, et je mettrais tout en ordre. 1764.

Je corrige tant que je peux avant la représentation, afin de n'avoir plus rien à corriger après.

A l'égard des coupures, et de ces extraits de tragédie, et de ces sentimens étranglés, tronqués, mutilés, que le public, lassé de tout, semble exiger aujourd'hui, ce goût me paraît velche. C'est ainsi que dans Mérope on a mutilé, au cinquième acte, la scène du récit, en le fesant faire par un homme, ce qui est doublement velche. Il fallait laisser la chose comme elle était; il fallait que mademoiselle *Dubois* fît le récit qui ne convient qu'à une femme, et qui est ridicule dans la bouche d'un homme. Ces irrégularités ferraient le cœur du pauvre *Antoine Vadé*.

Serez-vous assez adorables pour dire à monsieur le premier président de Dijon combien nous lui sommes redevables, maman et moi; combien nous lui sommes attachés. Le ciel se déclare en notre faveur; car ce M. *le Beault*, qui préside actuellement le parlement de Bourgogne, est celui qui nous fournit de bon vin, et il n'en fournit point aux curés.

Nota. Ce n'est point un ex-jésuite qui a fait les roués, c'est un jeune novice qui demanda son congé dès qu'il fut la banqueroute du père *la Valette*, et qu'il apprit que nosseigneurs du parlement avaient un malin vouloir contre St. *Ignace de Loyola*. Le public, sans doute, protégera ce pauvre diable; mais le bon de l'affaire, c'est qu'elle amusera mes anges. Je crois déjà

——les voir rire sous cape à la première représen-
1764. tation.

Je ne pourrai me dispenser de mettre incessamment M. de *Chauvelin* de la confidence. Comme c'est une affaire d'Etat, il sera fidelle. S'il était à Paris, il serait un de vos meilleurs conjurés ; mais vous n'avez besoin de personne. Je viens de relire la pièce, elle n'est pas fort attendrissante. Les Velches ne sont pas Romains ; cependant il y a je ne sais quel intérêt d'horreur et de tragique qui peut occuper pendant cinq actes.

Je mets le tout sous votre protection. Respect et tendresse. *V.*

LETTRE XCI.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 23 de mai.

Vos dernières lettres, mon cher frère, m'ont fait un plaisir bien sensible. Tout ce que vous me dites m'a touché. J'ai écrit sur le champ à mademoiselle *Catherine Vadé* ; elle m'a envoyé le papier ci-joint, et elle m'a dit que c'est tout ce qu'elle peut faire pour les Velches. Les véritables Velches, mon cher frère, sont les *Omer*, les *Chaumeix*, les *Fréron*, les persécuteurs et les calomniateurs ; les philosophes, la bonne compagnie, les artistes, les gens aimables, sont les Français, et c'est à eux à se moquer des Velches.

On dit que, pour consoler ces Velches de

tous leurs malheurs, on leur a donné une comédie fort bonne qui a un très-grand succès; 1764.
mais j'aimerais encore mieux quelque bon livre de philosophie qui écrasât pour jamais le fanatisme, et qui rendît les lettres respectables. Je mets toutes mes espérances dans l'*Encyclopédie*.

Je me doutais bien que quelque libraire de Paris ferait bientôt une édition des Commentaires sur *Corneille*, séparément du texte; et c'était pour prévenir cet abus velche que j'avais imaginé de faire les propositions les plus honnêtes aux libraires qui ont le privilége; cela conciliait tout; et *Pierre*, neveu de *Pierre*, aurait eu le temps de se défaire de sa cargaison, par les mesures que je voulais prendre; mais tout se vend avec le temps, excepté la belle édition du galimatias de Crébillon, faite au louvre.

Je ne suis point fâché que mademoiselle *Clairon* n'ait pas repris Olimpie; il faut la laisser désirer un peu au public. Cette pièce forme un spectacle si singulier, qu'on la reverra toujours avec plaisir, à peu-près comme on va voir la rareté, la curiosité; elle ne doit pas être prodiguée.

Est-il vrai que frère *Helvetius* est en Angleterre? On dit que la France a fait l'échange d'*Helvetius* contre *Hume*. Je viens de passer une journée entière avec le comte de *Creutz*, ambassadeur de Suède à Madrid. Plût à Dieu qu'il le fût en France! c'est un des plus dignes frères que nous ayons. Il m'a dit que le nouveau catéchisme, imprimé à Stockholm, commençait ainsi:

1764. *D.* Pourquoi DIEU vous a-t-il créé et mis au monde ?

R. Pour le servir et pour être libre.

D. Qu'est-ce que la liberté ?

R. C'est de n'obéir qu'aux lois, etc.

Ce n'est pas là le catéchisme des Velches.

Mon cher frère, si jamais M. *le Clerc de Montmerci* fait des vers, dites-lui qu'il en fasse moins, par la raison même qu'il en fait quelquefois de fort beaux ; mais *multiplicasti gentem, non multiplicasti lætitiam.* Le moins de vers qu'on peut faire, c'est toujours le mieux.

Je viens de recevoir le mot de l'énigme de la belle paix entre l'illustre *Fréron* et moi. *Panckoucke* m'écrit une longue lettre, par laquelle il demande une armistice, et propose des conditions. Je vous enverrai la lettre et la réponse, dès que j'aurai des yeux ou la parole.

Bonsoir ; j'ai trente lettres à dicter ; mon imagination se refroidit, mais mon cœur est toujours bien chaud pour vous. *Ecr. l'inf.*

LETTRE XCII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

24 de mai.

Vous me faites une peine extrême, Madame ; car vos tristes idées ne sont pas seulement du raisonner, c'est de la sensation. Je conviens avec vous que le néant est, généralement parlant, préférable à la vie. Le néant a du bon ; consolons-nous ; d'habiles gens prétendent que nous

en tâterons. Il est bien clair, disent-ils, d'après *Sénèque* et *Lucrèce*, que nous serons, après notre mort, ce que nous étions avant de naître; mais, pour les deux ou trois minutes de notre existence, qu'en ferons-nous ? Nous sommes, à ce qu'on prétend, de petites roues de la grande machine, de petits animaux à deux pieds et à deux mains comme les singes, moins agiles qu'eux, aussi comiques, et ayant une mesure d'idées plus grande. Nous sommes emportés dans le mouvement général imprimé par le maître de la nature. Nous ne nous donnons rien, nous recevons tout ; nous ne sommes pas plus les maîtres de nos idées que de la circulation du sang dans nos veines. Chaque être, chaque manière d'être, tient nécessairement à la loi universelle. Il est ridicule, dit-on, et impossible que l'homme se puisse donner quelque chose, quand la foule des astres ne se donne rien. C'est bien à nous d'être maîtres absolus de nos actions et de nos volontés, quand l'univers est esclave. 1764.

Voilà une bonne chienne de condition, direz-vous. Je souffre, je me débats contre mon existence que je maudis et que j'aime ; je hais la vie et la mort. Qui me consolera, qui me soutiendra ? La nature entière est impuissante à me soulager.

Voici peut-être, Madame, ce que j'imaginerais pour remède. Il n'a dépendu ni de vous ni de moi de perdre les yeux, d'être privés de nos amis, d'être dans la situation où nous sommes. Toutes vos privations, tous vos sentimens, toutes vos idées sont des choses absolument nécessaires. Vous ne pouviez vous empêcher de

1764. m'écrire la très-philosophique et très-triste lettre que j'ai reçue de vous ; et moi je vous écris nécessairement que le courage, la résignation aux lois de la nature, le profond mépris pour toutes les superstitions, le plaisir noble de se sentir d'une autre nature que les sots, l'exercice de la faculté de penser, sont des consolations véritables. Cette idée, que j'étais destiné à vous représenter, rappelle nécessairement dans vous votre philosophie. Je deviens un instrument qui en affermit un autre, par lequel je serai raffermi à mon tour. Heureuses les machines qui peuvent s'aider mutuellement!

Votre machine est une des meilleures de ce monde. N'est-il pas vrai que, s'il vous fallait choisir entre la lumière et la pensée, vous ne balanceriez pas? et que vous préféreriez les yeux de l'ame à ceux du corps? J'ai toujours désiré que vous dictassiez la manière dont vous voyez les choses, et que vous m'en fissiez part; car vous voyez très-bien, et peignez de même.

J'écris rarement, parce que je suis agriculteur. Vous ne vous doutez pas de ce métier-là; c'est pourtant celui de nos premiers pères. J'ai toujours été accablé d'occupations assez frivoles qui engloutissaient tous mes momens; mais les plus agréables sont ceux où je reçois de vos nouvelles, et où je peux vous dire combien votre ame plait à la mienne, et à quel point je vous regrette. Ma santé devient tous les jours plus mauvaise. Tout le monde n'est pas comme *Fontenelle*. Allons, Madame, courage; traînons notre lien jusqu'au bout.

Soyez bien persuadée du véritable intérêt que

mon cœur prend à vous, et de mon très-tendre respect. 1764.

P. S. Je suis très-aise que rien ne soit changé pour les personnes auxquelles vous vous intéressez. Voilà un conseiller du parlement, surintendant des finances; il n'y en avait point d'exemple. Les finances vont être gouvernées en forme. L'Etat, qui a été aussi malade que vous et moi, reprendra sa santé.

LETTRE XCIII.

A M. PANCKOUCKE, *libraire à Paris.*

Aux Délices, 24 de mai.

Vous me mandez, Monsieur, que vous imprimez mes Romans, et je vous réponds que, si j'ai fait des romans, j'en demande pardon à DIEU; mais tout au moins je n'y ai jamais mis mon nom, pas plus qu'à mes autres sottises. On n'a jamais, Dieu merci, rien vu de moi contresigné et parafé *Cortiat*, secrétaire, etc. Vous me dites que vous ornerez votre édition de *cus de lampe*: remerciez DIEU, Monsieur, de ce qu'*Antoine Vadé* n'est plus au monde; il vous appellerait *velche* sans difficulté, et vous prouverait qu'un ornement, un *fleuron*, un petit *cartouche*, une petite *vignette* ne ressemble ni à un *cu* ni à une *lampe*.

Vous me proposez la paix (*) avec maître *Ali-*

(*) *Lettre de M. Panckoucke à M. de Voltaire.*
A Paris, le 16 de mai.

MONSIEUR,

J'AI trouvé, dans le fonds de M. *Lambert*, une par-

——*boron* dit *Fréron*, et vous me dites que c'eſt
1764. vous qui voulez bien lui faire ſa litière. Vous ajoutez

tie d'édition d'un recueil de vos Romans, etc. Je déſirerais en donner une nouvelle au public, en y joignant les Contes de *Guillaume Vadé*, etc. J'ornerai cette édition d'eſtampes, de cus de lampe, etc.

Quoique j'aye acquis, Monſieur, par la ceſſion de M. *Lambert*, le droit de réimprimer le recueil de ces Romans, je crois devoir vous en demander la permiſſion, et je recevrai comme une grâce celle que vous voudrez bien m'accorder.

Il y a bien de l'imprudence, ſans doute, au libraire de l'*Année littéraire* de vous demander des grâces; mais je vous ai déjà prié de croire, Monſieur, que je ſuis bien loin d'approuver tout ce que fait M. *Fréron*. Il vous a ſans doute donné bien des raiſons de le haïr; et cependant lui, il ne vous hait point. Perſonne n'a de vous une ſi haute eſtime, perſonne n'a plus lu vos ouvrages, et n'en ſait davantage. Ces jours derniers encore, dans la chaleur de la converſation, il trahiſſait ſon ſecret, et diſait du fond de ſon cœur que vous étiez le plus grand-homme de notre ſiècle. Quand il lit vos ouvrages immortels, il eſt enſuite obligé de ſe déchirer les flancs pour en dire le mal qu'il n'en penſe pas. Mais vous l'avez martyriſé tout vivant par vos répliques; et ce qui doit lui être plus ſenſible, c'eſt que vous l'avez déshonoré dans la poſtérité. Tous vos écrits reſteront. Penſez-vous, Monſieur, que dans le ſecret il n'ait pas à gémir des rôles que vous lui faites jouer? J'ai ſouvent déſiré pour votre repos, pour ma ſatisfaction particulière, et pour la tranquillité de M.

ajoutez qu'il m'a toujours estimé, et qu'il m'a toujours outragé. Vraiment voilà un bon petit caractère; c'est-à-dire que, quand il dira du bien de quelqu'un, on peut compter qu'il le mépriſe. Vous voyez bien qu'il n'a pu faire de moi qu'un ingrat, et qu'il n'est guère possible que j'aye pour lui les sentimens dont vous dites qu'il m'honore. *Paix en terre aux hommes de bonne-volonté;* mais vous m'apprenez que maître *Aliboron* a toujours été de volonté très-maligne. Je n'ai jamais lu son *Année littéraire;* je vous en crois seulement sur votre parole. 1764.

Pour vous, Monsieur, je vois que vous êtes de la meilleure volonté du monde, et je suis très-persuadé que vous n'avez imprimé contre moi rien que de fort plaisant, pour réjouir la cour, ainsi je suis très-pacifiquement, Monsieur, votre, etc.

Fréron, de voir la fin de ces querelles. Mais comment parler de paix dans une guerre continuelle? Il faudrait au moins une trève de deux mois, et, si vous daigniez prendre confiance en moi, vous verriez, Monsieur, que celui que vous regardez comme votre plus cruel ennemi, que vous traitez ainsi, deviendrait, de votre admirateur secret, votre admirateur public.

Je suis, etc.

PANCKOUCKE.

1764.

LETTRE XCIV.

A M. DE CHAMPFORT.

Aux Délices 25 de mai.

Je vous fais, Monsieur, des remercimens bien sincères de votre lettre et de votre pièce. *La Jeune indienne* doit plaire à tous les cœurs bien faits. Il y a d'ailleurs beaucoup de vers excellens. J'aime à m'attendrir à la comédie, pourvu qu'il y ait du plaisant. Vous avez, ce me semble, très-bien réussi dans ce mélange si difficile: je suis persuadé que vous irez très-loin. C'est une grande consolation pour moi qu'il y ait dans Paris des jeunes gens de votre mérite. Je donnerais ici plus d'étendue aux sentimens que vous m'inspirez, si mes yeux presque aveugles me le permettaient. Je n'écris qu'avec une difficulté extrême; mais cette peine est bien adoucie par le plaisir de vous assurer de toute l'estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

votre etc.

Voltaire.

LETTRE XCV.

A M. DE LA HARPE.

Aux Délices, 25 de mai.

Avec une fluxion sur les yeux qui m'a privé de la vue pendant six mois, avec une extinction

de voix qui m'empêche de dicter, il faut pourtant que je vous dise, mon cher confrère, combien vos lettres me font de plaisir. Vous avez l'esprit juste et vrai, votre goût est sûr, vous n'êtes dupe d'aucun préjugé; vous avez bien raison de dire que je n'ai pas remarqué toutes les fautes de *Corneille*, et cependant on crie sur la moitié, que j'ai observée avec des regards très-respectueux; mais les clameurs ne sont pas des raisons. Voudrait-on que j'eusse fait aux beautés de *Corneille*, l'outrage d'encenser les défauts, et qu'à côté de ses admirables scènes (je ne dis pas de ses admirables pièces) j'eusse placé Théodore, Pertharite, Andromède, la Toison d'or, Tite et Bérénice, Othon, Pulcherie, Agésilas, Suréna? J'ai jugé les ouvrages et non l'auteur. J'ai dit ce que tout homme de goût se dit à lui-même quand il lit *Corneille*, et ce que vous dites tout haut, parce que vous avez la noble sincérité qui appartient au génie. N'est-il pas vrai que le grand tragique ne se rencontre que dans la dernière scène de Rodogune? Mais ce sublime, sur quoi est-il fondé? sur quatre actes bien défectueux. Pourquoi *Racine* a-t-il été si parfait, sans pourtant faire aucun tableau qui approche de la dernière scène de Rodogune? c'est que le goût joint au génie ne produit jamais rien de mauvais. C'est à vous, mon cher confrère, à réunir ce que la nature partagea entre ces deux grands hommes. 1764.

Il faut bien du temps pour fixer le jugement du public. Vous savez avec quelle fureur on affectait de louer cette partie carrée de l'Electre de *Crébillon*, ce roman ténébreux, ces vers durs

1764. et hériſſés, ces dialogues où perſonne ne répond à propos, cet *Itys*, cette *Clytemneſtre*, cette *Iphianaſſe*. On commence à peine à ouvrir les yeux. Travaillez, mon cher confrère; faites oublier toutes ces extravagances bourſouflées, tous ces vers velches. Il y a de très belles choſes dans Rhadamiſte, mais j'eſpère que votre Timoléon vaudra mieux; votre goût pour la ſimplicité eſt le vrai goût, et il n'appartient qu'au grand talent. Il eſt bien ſingulier que vous n'ayez pas un *Corneille* commenté; vous étiez le premier ſur la liſte. Je ſuis très-affligé de ce contre-temps; il ſera réparé; il eſt trop juſte que vous ayez votre modèle pour les belles ſcènes; et les remarques bonnes et mauvaiſes de votre ami *V.*

LETTRE XCVI.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Aux Délices le 28 de mai.

VOILA votre Excellence aſſociée à la conjuration. Si quelque curieux ouvre ce gros paquet, il croira, à ce grand mot, qu'il s'agit d'une affaire bien terrible.

Et quand il apprendra que M. le duc de *Praslin* eſt un des principaux conjurés, il ne doutera pas que vous n'alliez mettre le feu en Italie. Mais, après tout, il n'y a que moi de méchant homme dans tout ceci, en y comprenant mes méchans vers.

Pour vous mettre bien au fait du plan des con-

jurés, il faut que je vous dise ce que vous savez peut-être déjà aussi bien que moi. M. de *Praslin*, qui veut s'amuser, et qui en a besoin, et M. et madame d'*Argental* ont fait serment qu'on ne saurait point le nom de l'auteur; vous ferez, s'il vous plaît, le même serment avec madame l'ambassadrice. Il est bon de l'accoutumer aux grandes affaires. 1764.

On a lu une esquisse de la pièce à nosseigneurs les comédiens; on leur a fait croire que l'auteur était un jeune pauvre diable d'ex-jésuite dont il fallait encourager le talent naissant. Les comédiens ont donné dans le panneau; et voilà la première fois de ma vie qu'on m'a pris pour un jésuite. Je me confie à vous; je suis bien sûr que le secret des conjurés est en bonnes mains. Je n'ai qu'un remords, et il est grand; c'est que la pièce n'est pas tendre, et que les beaux yeux de madame de *Chauvelin* demeureront à sec. Je lui en demande mille pardons. Mais, en qualité d'ambassadrice, elle trouvera du *raisonner* et de fort vilaines actions qui peuvent amuser des ministres. Enfin, j'envoie ce que j'ai, et ce que j'ai promis. Si je ne vous ai pas ennuyé plutôt, c'est que la pièce n'était pas faite, et que j'ai été obligé de donner tout mon temps à mon maître *Pierre* que j'ai si mal imité.

Je crois que, du temps de la fronde, les marauds que j'ai l'honneur de vous présenter auraient fort réussi.

Je suis étonné d'écrire une lettre de ma main; mais c'est que ma fluxion, qui désolait mes yeux, s'est jetée ailleurs. Je n'ai rien perdu.

On dit que vous avez à Turin un belle épi-

démie qui fait mourir les Piémontais. Je me 1764.
flatte que les ambassadeurs n'ont rien à craindre, et que l'épidémie respecte le droit des gens.

J'ai eu l'honneur de voir votre ami que vous avez bien voulu charger d'une lettre pour moi. Il m'a paru digne de votre amitié.

Que vos Excellences reçoivent avec amitié les respects du vieux de la montagne.

LETTRE XCVII.

A M. DAMILAVILLE.

1 de juin.

VRAIMENT, mon cher frère, vous avez bon nez de ne point divulguer la petite correction fraternelle que le neveu de M. *Eratou* fait aux réformateurs et aux réformables. Il ne faut pas que, dans la place où vous êtes, vous vous mêliez de pareilles affaires. Les chers frères ont la force des lions quand ils écrivent, mais il faut qu'ils aient la prudence des serpens quand ils agissent.

J'ai lu enfin le *Mandement* de l'archevêque de Paris; je vous avoue qu'il m'a paru modéré et raisonnable. Otez le nom de jésuite; il n'y aurait rien à répliquer; mais il n'y a pas moyen d'avoir raison quand on soutient une société qui avait trouvé le secret, malgré sa politique, de déplaire à la nation depuis deux cents ans.

Est-il vrai qu'une jeune actrice a débuté avec succès dans les rôles ingénus. Je m'intéresse beaucoup plus à une nouvelle actrice qu'à un

nouveau prédicateur. J'aime le tripot, et je veux que les Velches aient du plaisir. 1764.

Dès que j'ai un moment de relâche à mes maux, je songe à porter les derniers coups à l'*inf...*; mais les frères sont dispersés, désunis, et j'ai peur d'être comme le vieux *Priam: Telum imbelle, sine ictu.* La lettre de M. *Daumart* est à peu-près de même (*) l'archevêque d'Auch en rit; il a cinquante mille écus de rente.

(*) Voici la copie de cette lettre de M. *Daumart* à M. l'archevêque d'Auch.

A Ferney, le 29 de mai.

Permettez Monseigneur, qu'un gentilhomme s'adresse à vous pour une chose qui vous regarde et qui me touche.

Affligé depuis quatre ans d'une maladie incurable, j'ai été recueilli dans un château de M. de *Voltaire*, sur les confins de la Bourgogne; il me tient lieu de père, ainsi qu'à la nièce du grand *Corneille*. Je lui dois tout: vous m'avouerez que j'ai dû être surpris et blessé quand on m'a dit que vous aviez traité, dans un mandement, mon bienfaiteur d'auteur mercenaire, et d'homme dont les sentimens erronés avaient disposé la nation à chasser les jésuites. Quant à l'épithète de mercenaire, daignez vous informer de votre neveu, M. de *Billat*, s'il lui a prêté de l'argent en mercenaire; et quant aux jésuites, informez-vous aussi s'il n'a pas reçu et s'il n'entretient pas chez lui le père *Adam*, jésuite, qui a professé vingt ans la rhétorique à Dijon; informez-vous si dans ses terres, il n'a pas mis tous les paysans à leur aise par ses bienfaits.

Adieu, mon cher frère; je vous aime tous
1764. les jours davantage; vous êtes ma consolation, et vous m'engagez à être plus que jamais *écr. l'inf.*

LETTRE XCVIII.

A MADAME
LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices 4 de juin.

J'ÉCRIS avez grand plaisir, Madame, quand j'ai un sujet. Ecrire vaguement et sans avoir rien à dire, c'est mâcher à vide; c'est parler pour parler, et les deux correspondans s'ennuient mutuellement et cessent bientôt de s'écrire.

Nous avons un grand objet à traiter; il s'agit de bonheur, ou du moins d'être le moins malheureux qu'on peut dans ce monde. Je ne saurais

Quand vous serez instruit, je m'assure que vous saurez un peu de mauvais gré à celui qui vous a donné de si faux mémoires, et qui a si indignement abusé de votre nom. La religion et la probité vous engageront sans doute à réparer sa faute, et vous sentirez quelque repentir d'avoir outragé ainsi, sans aucun prétexte, une famille qui sert le roi dans les armées et dans les parlemens. J'attendrai l'honneur de votre réponse un mois entier.

J'ai l'honneur d'être dans cette espérance,

Monseigneur, etc.

DAUMART.

saurais souffrir que vous me disiez que, plus on pense, plus on est malheureux. Cela est vrai pour les gens qui pensent mal; je ne dis pas pour ceux qui pensent mal de leur prochain, cela est quelquefois très-amusant; je dis pour ceux qui pensent tout de travers: ceux-là sont à plaindre, sans doute, parce qu'ils ont une maladie de l'ame, et que toute maladie est un état triste. 1764.

Mais vous, dont l'ame se porte le mieux du monde, sentez, s'il vous plaît, ce que vous devez à la nature. N'est-ce donc rien d'être guéri des malheureux préjugés qui mettent à la chaîne la plupart des hommes, et sur-tout des femmes? de ne pas mettre son ame entre les mains d'un charlatan? de ne pas déshonorer son être par des terreurs et des superstitions indignes de tout être pensant? d'être dans une indépendance qui vous délivre de la nécessité d'être hypocrite? de n'avoir de cour à faire à personne, et d'ouvrir librement votre ame à vos amis?

Voilà pourtant votre état. Vous vous trompez vous-même quand vous dites que vous voudriez vous borner à végéter; c'est comme si vous disiez que vous voudriez vous ennuyer. L'ennui est le pire de tous les états. Vous n'avez certainement autre chose à faire, autre parti à prendre, qu'à continuer de rassembler autour de vous vos amis: vous en avez qui sont dignes de vous.

La douceur et la sûreté de la conversation est un plaisir aussi réel que celui d'un rendez-vous dans la jeunesse. Faites bonne chère, ayez soin de votre santé, amusez-vous quelquefois à dicter

1764. vos idées, pour comparer ce que vous pensiez la veille à ce que vous pensez aujourd'hui; vous aurez deux très-grands plaisirs, celui de vivre avec la meilleure compagnie de Paris, et celui de vivre avec vous-même. Je vous défie d'imaginer rien de mieux.

Il faut que je vous console encore, en vous disant que je crois votre situation fort supérieure à la mienne. Je me trouve dans un pays situé tout juste au milieu de l'Europe. Tous les passans viennent chez moi. Il faut que je tienne tête à des allemands, à des anglais, à des italiens, et même à des français que je ne verrai plus; et vous ne vivez qu'avec des personnes que vous aimez.

Vous cherchez des consolations; je suis persuadé que c'est vous qui en fourniſſez à madame la maréchale de *Luxembourg*. Je lui ai connu une imagination bien brillante, et l'esprit du monde le plus aimable; j'ai cru même entrevoir chez elle de beaux rayons de philosophie; il faut qu'elle devienne absolument philosophe; il n'y a que ce parti là pour les belles ames. Voyez la misérable vie qu'a menée madame la maréchale de *Villars*, dans ses dernières années; la pauvre femme allait au salut, et lisait en bâillant les *Méditations* du père *Croizet*.

Vous qui relisez *Corneille*, Madame, mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous pensez de mes remarques, et je vous dirai ensuite mon secret. Daignez toujours aimer un peu votre directeur, qui se ferait un grand honneur d'être dirigé par vous.

LETTRE XCIX.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de juin.

ANGES céleſtes, quoi, je ne vous ai pas mandé que *Cornélie-chiffon*, que *Chimène-marmotte* nous avait donné une fille! il faut donc qu'il y ait eu une lettre de perdue, avec un petit cahier pour la *Gazette littéraire*. J'envoie ce paquet-ci, pour plus de ſûreté, par M. le duc de *Praslin* à qui je l'adreſſe. Il n'eſt pas douteux que M. l'abbé *Arnaud* aura un *Corneille*, auſſi bien que les héros et les héroïnes tragiques; mais il fallait que le ballot arrivât, et il faut que les exemplaires ſoient reliés. Je n'ai pas la moitié, à beaucoup près, des exemplaires que j'avais retenus.

Oui, je mourrai dans l'opinion que c'eſt une barbarie velche d'étrangler, de tronquer, de mutiler les ſentimens: c'eſt l'opéra comique qui a mis à la mode cette abominable coutume. On ne veut plus rien aujourd'hui que par extrait; et voilà pourquoi on n'a pas fait un bon ouvrage, depuis trente ans, en proſe ou en vers. O Velches! vous êtes dans la décadence, et j'en ſuis bien fâché.

J'ai mis enfin M. de *Chauvelin*, l'ambaſſadeur, dans la confidence de la conſpiration. J'exige de lui et de madame ſa femme le ſerment de ne rien révéler. Mais mon paquet ſera ſûrement ouvert par M. le comte de *Viri*. Voilà à quoi on eſt expoſé dans les grandes affaires.

1764. Je vous remercie bien, mes anges, des espérances que vous me donnez pour mes dixmes. Si je triomphe de l'Eglise, ce sera votre triomphe. L'Eglise et le parterre sont des gens difficiles.

J'écrirai à M. de *Lorenzi* et à M. *Béliard*, s'il ne me vient rien par la voie *Cramer*. M. *Algarotti*, qui m'aurait tout fourni, vient de mourir.

J'ai eu l'honneur de voir aujourd'hui madame de *Puiségur*; elle a voulu que je la reçusse en bonnet de nuit et en robe de chambre. Ma fluxion a un peu quitté mes yeux pour se jeter sur tout le reste. Je suis l'homme de douleurs; mais je souffre le tout assez gaiement: c'est le seul parti qu'il y ait à prendre dans ce monde.

Avez-vous vu les propositions de paix que m'a faites maître *Aliboron*, et ma petite réponse?

Portez-vous bien sur-tout, mes divins anges. Ayez la bonté de présenter mes très-sincères remercimens à M. *Arnaud*. Pardon. *V.*

LETTRE C.

A MADAME LA PRINCESSE DE LIGNE.

Aux Délices, 6 de juin.

Brionne, de ce buste adorable modèle,
Le fut de la vertu comme de la beauté;
L'amitié le consacre à la postérité,
Et s'immortalise avec elle.

Vous vous adreſſez, Madame, à une fontaine tarie, pour avoir un peu d'eau d'Hippocrène. 1764.
Je ne ſuis qu'un vieillard malade au pied des Alpes qui ne ſont pas le mont Parnaſſe. Ne ſoyez pas ſurpriſe ſi j'exécute ſi mal vos ordres. Il eſt plus aiſé de mettre madame de *Brionne* en buſte qu'en vers. Vous avez des *Phidias*, mais vous n'avez point d'*Homère* qui ſache peindre *Vénus* et *Minerve*.

D'ailleurs, Madame, vous écrivez avec tant d'eſprit, que je ſuis tenté de vous dire: Si vous voulez de bons vers, faites-les. Je ne peux que vous repréſenter la difficulté d'une inſcription en rimes. Quatre vers ſont bien longs ſous un marbre; mais il en faudrait cent pour exprimer tout ce qu'on penſe de vous et de madame la comteſſe de *Brionne*.

Jetez mes quatre vers au feu, Madame, et mettez en proſe:

L'amitié conſacre ce marbre à la beauté et à la vertu.

Cela eſt plus dans le ſtyle qu'on appelle *lapidaire*; ou bien jetez encore au feu cette inſcription, et mettez, en deux mots, votre penſée; cela vaudra beaucoup mieux.

Pardonnez à mon extrême ſtérilité, et agréez le profond reſpect, etc.

1764.

LETTRE CI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 11 de juin.

Je me flatte que mes anges voudront bien faire payer à la mémoire de M. le comte *Algarotti* le petit tribut ci-joint (*).

Est il vrai qu'on va jouer Cromwel, et que c'est le Cromwell de *Crébillon*, achevé par un M. du *Clairon?* Si on fait parler ce héros du fanatisme comme il parlait, ce sera un beau galimatias; mais c'est avec du galimatias qu'il parvint à gouverner l'Angleterre; et c'est ainsi qu'on a quelquefois subjugué le parterre.

Voilà donc l'arrêt des juges de Toulouse cassé, mais les os du pauvre *Calas* ne seront pas raccommodés. Qu'obtiendra-t-on en suivant ce procès? les juges de Toulouse seront-ils condamnés à payer les frais de leur injustice? Je baise le bout des ailes de mes anges en toute humilité.

LETTRE CII.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 13 de juin.

Je serais curieux, mon cher frère, d'avoir un exemplaire du *Supplément aux Velches*, et je l'attends de vos bontés.

Cromwel a-t-il subjugué les esprits à Paris com-

(*) Dans la *gazette littéraire.*

me en Angleterre ? a-t-il été un sublime fanatique, un respectable hypocrite, un grand-homme abominable ? *Campistron* l'aurait fait tendrement amoureux de la femme du major général *Lambert*. 1764.

Vous sentez, mon cher frère, combien la cassation de l'arrêt toulousain me ranime. Voilà des juges fanatiques confondus, et l'innocence publiquement reconnue. Mais que peut-on faire davantage ? pourra-t-on obtenir des dépens, dommages et intérêts ? pourra-t-on prendre le sieur *David* à partie ? Je vois qu'il est beaucoup plus aisé de rouer un innocent, que de lui faire réparation.

Dites-moi, je vous prie, si la *Gazette littéraire* prend un peu de faveur. Il me semble que cette entreprise pourrait un peu nuire au commerce de maître *Aliboron* dit *Fréron*. Je suis enfoncé à présent dans des recherches pédantesques de l'antiquité. Tout ce que je découvre dépose furieusement contre l'*inf*.... Ah, si les frères étaient réunis !

Je ne sais, mon cher frère, si vous avez donné un Corneille commenté à maître *Cicéron de Beaumont ;* il doit en avoir un de préférence. N'est-il pas un des élus ? Permettez que je mette ici une lettre pour lui.

Il y a un M. *Blin de Sainmore* qui a fait un joli recueil de vers ; il lui faut un Corneille. Je voudrais bien que frère *Thiriot* me fît l'amitié de le voir, et de lui donner, de ma part, un exemplaire. Frère *Thiriot* pourrait l'engager à donner un supplément des fautes que je n'ai pas remarquées, et à faire en général quelques bon-

1764. nes réflexions sur l'art dramatique: ce M. *Blin de Sainmore* en est très-capable.

Il y a encore un M. du *Belloi* qui a fait des tragédies, qui s'y connaît, qui aime *Racine;* il demeure dans l'*impasse*, dit-il, des Quatre-vents. Vous m'avouerez qu'un homme qui donne son adresse dans un *impasse*, et non dans un *cu de sac*, n'est pas velche; et mérite un Corneille. Il me paraît essentiel d'en donner à ceux qui peuvent défendre le bon goût contre le préjugé.

Je vous supplie, mon cher frère, d'envoyer le petit billet ci-joint (*) à M. *Mariette;* vous pouvez lui dire ou lui faire dire que quatre personnes lui en enverront chacune autant, et que je paye ma quotepart le premier. Cela m'épargnera la peine d'écrire; je n'ai pas de temps à perdre; l'*inf*.... m'occupe assez.

Je vous embrasse, mon cher frère; je vous demande mille pardons de toutes les peines que je vous donne pour le Corneille. J'abuse excessivement de votre amitié.

LETTRE CIII.

A. M. LE KAIN.

17 de juin.

J'AI vu, mon cher et grand acteur, ce jeune ex-jésuite auteur de ce drame barbare. Il dit

(*) M. *Mariette* ne voulut point recevoir le mandat; il fut renvoyé à M. de *Voltaire*.

qu'un opéra comique est beaucoup plus agréable; il prétend que ces trois coquins, qu'on donne immédiatement après ce coquin de *Cromwel*, révolteraient le public, et que voilà trop de barbaries; il dit qu'on mourra de chaud au mois de juillet, et que la pièce fera mourir de froid; il dit qu'il ne faut aux Velches que de la tendresse. Je ne peux, aux pieds des Alpes, savoir quel est le goût de Paris; je m'en rapporte à vous, et je vous plains de jouer la comédie pendant l'été. Heureusement, votre salle est fraiche aux pièces nouvelles. Il est à croire que votre ex-jésuite en fera une belle glacière; sans cette espérance, je vous aurais conseillé de vous habiller de gaze. 1764.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur. *V.*

LETTRE CIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 de juin.

Mes anges me permettent-ils de leur adresser ma réponse à *le Kain?* ils verront quels sont les sentimens du jeune ex-jésuite.

J'oubliai, dans ma dernière lettre, de dire que j'avais écrit à M. le duc de *Choiseul* pour l'Ecole militaire; mais j'ai peur de n'avoir pas grand crédit. J'avais flatté le fondateur de la Guyanne d'orner sa colonie d'une trentaine de galériens qui sont sur les chantiers de Marseille, pour avoir écouté la parole de DIEU en pleine campagne. Ils avaient promis de s'embarquer avec

1764. chacun mille écus. Croiriez-vous que ces drôles-là, quand il a fallu tenir leur parole, ont fait comme les compagnons d'*Ulysse*, qui aimèrent mieux rester cochons que de redevenir hommes; mes gens ont préféré les galères à la Guyanne.

Gabriel Cramer arrive à Paris; il jette quelquefois un coup d'œil curieux sur mon bureau, il avise des fatras de vers, et de-là il se met dans la tête que je fais quelque maussade tragédie. J'ai beau nier et le gronder, il a cette idée. Avouez lui que je travaille à Pierre le cruel, sans lui demander le secret.

Une chose bien plus intéressante, c'est ce procès *Calas*, renvoyé aux requêtes de l'hôtel, c'est-à dire, devant les mêmes juges qui ont cassé l'arrêt toulousain. Cette horrible aventure des *Calas* a fait ouvrir les yeux à beaucoup de monde. Les exemplaires de la Tolérance se sont répandus dans les provinces où l'on était bien sot; les écailles tombent des yeux, le règne de la vérité est proche. Mes anges, bénissons DIEU.

LETTRE CV.

A M. DAMILAVILLE.

18 de juin.

Vous me feriez plaisir, mon cher frère, de me faire avoir les bêtises de *Fréron* sur les Commentaires de *Corneille*. Figurez-vous que *Panckoucke* a communiqué à M. d'*Aquin* (*) sa

(*) Rédacteur de l'*Avant-coureur*.

lettre et ma réponse; ainsi, puisqu'elles sont connues, le droit des gens permet qu'on les imprime. Je crois même que la chose est nécessaire pour l'édification publique, et vous savez que l'édification des Français consiste à rire. Je crois ce temps-ci fort stérile en nouvelles; je suis d'ailleurs toujours comme ce personnage de l'Ecossaise, qui disait: Moins de nouvelles, moins de sottises. 1764.

Vous m'avez fait observer que, si le roi de Pologne prend tous ses exemplaires, il n'en restera plus pour faire des présens. Ma foi, je crois que le roi de Pologne doit faire comme le roi de France et comme moi, ne prendre que la moitié des exemplaires pour lesquels il a souscrit; encore n'en ai-je que le tiers, parce qu'il n'en restait plus: on n'en avait pas assez tiré. Il faudrait une cinquantaine d'yeux pour lire vingt-cinq *Corneille*; le roi de Pologne n'en a que deux, comme moi, et encore ne sont-ils pas meilleurs que les miens. J'ai l'honneur d'être affligé de la vue comme lui.

Tout ceci, mon cher frère, est peu philosophique: j'aime mieux examiner la façon dont certaines choses qui vous déplaisent se sont établies dans le monde.

Songez à M. *Blin de Sainmore*; il m'a écrit une belle lettre très-bien raisonnée sur les pièces admirables de *Racine*, et sur les scènes imposantes de *Corneille*. Il y a quelques soixante ans que l'abbé de *Châteauneuf* me disait: Mon enfant, laissez crier le monde; *Racine* gagnera tous les jours, et *Corneille* perdra.

Pardonnez-moi, encore une fois, mes impor-

tunités, et permettez que je mette ces trois let-
1764 tres dans votre paquet. Vous voilà plus chargé des affaires du Parnasse que de celles du vingtième.

Je vous embrasse le plus tendrement du monde. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CVI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 20 de juin.

Il faut, Madame, que je vous parle net. Je ne crois pas qu'il y ait un homme au monde moins capable que moi de donner du plaisir à une femme de vingt-cinq ans, en quelque genre que ce puisse être. Je ne sors jamais; je commence ma journée par souffrir trois ou quatre heures, sans en rien dire à M. *Tronchin*.

Quand j'ai bien travaillé, je n'en peux plus. On vient dîner chez moi, et la plupart du temps je ne me mets point à table; madame *Denis* est chargée de toutes les cérémonies, et de faire les honneurs de ma cabane à des personnes qu'elle ne reverra plus.

Elle est allée voir madame de *Jaucourt*, et c'est pour elle un très-grand effort; car elle est malade et paresseuse. Pour moi, je n'ai pu en faire autant qu'elle, parce que j'ai été quinze jours au lit, avec un mal de gorge horrible.

Il faut vous dire encore, Madame, que je ne vais jamais à Genève; ce n'est pas seulement parce que c'est une ville d'hérétiques, mais parce

qu'on y ferme les portes de très-bonne heure, et que mon train de vie campagnard est l'antipode des villes. Je reste donc chez moi, occupé de souffrances, de travaux et de charrues, avec madame *Denis*, la nièce à *Pierre Corneille*, son mari et un ex-jésuite qui nous dit la messe, et qui joue aux échecs. 1764.

Quand je peux tenir quelque pédant comme moi, qui se moque de toutes les fables qu'on nous donne pour des histoires, et de toutes les bêtises qu'on nous donne pour des raisons, et de toutes les coutumes qu'on nous donne pour des lois admirables, je suis alors au comble de ma joie.

Jugez de tout cela, Madame, si je suis un homme fait pour Madame de *Jaucourt*. Il m'est impossible de parler à une jeune femme plus d'un demi-quart d'heure. Si elle était philosophe, et qu'elle voulût mépriser également St. *Augustin* et *Calvin*, j'aurais alors de belles conférences avec elle.

Pour M. *Hume*, c'est tout autre chose: vous n'avez qu'à me l'envoyer, je lui parlerai, et sur-tout je l'écouterai. Nos malheureux Velches n'écriront jamais l'histoire comme lui; ils sont continuellement gênés et garrottés par trois sortes de chaînes; celles de la cour, celles de l'Eglise, et celles des tribunaux appelés parlemens.

On écrit l'histoire en France comme on fait un compliment à l'académie française, on cherche à arranger ses mots de façon qu'ils ne puissent choquer personne. Et puis, je ne sais si notre histoire mérite d'être écrite.

1764. J'aime bien autant encore la philosophie de monsieur *Hume*, que ses ouvrages historiques. Le bon de l'affaire c'est qu'*Helvétius* qui, dans son livre *De l'esprit*, n'a pas dit la vingtième partie des choses sages, utiles et hardies dont on sait gré à M. *Hume* et à vingt autres anglais, a été persécuté chez les Velches, et que son livre y a été brûlé. Tout cela prouve que les Anglais sont des hommes, et les Français des enfans.

Je suis un vieil enfant plein d'un tendre et respectueux attachement pour vous, Madame. *V.*

LETTRE CVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de juin.

Je crois, mes divins anges, toutes réflexions faites, qu'il faut que le roi de Pologne se contente du paquet qui est chez M. de *Laleu*, depuis plus d'un mois, et qu'il fasse comme le roi son gendre et moi chétif; car, s'il prend les vingt-cinq exemplaires, il n'en restera plus pour ceux à qui j'en destinais. C'est une négociation que vous pouvez très-bien faire avec M. de *Hullin* qui est, sans doute, un ministre conciliant.

Je vous conjure, mes divins anges, de recommander le plus profond secret à messieurs de la *Gazette littéraire*. Je ne fais pas grand cas des vers de *Pétrarque*; c'est le génie le plus fécond du monde dans l'art de dire toujours la

même chose; mais ce n'est pas à moi à renverser de sa niche le saint de l'abbé de *Sade*. 1764.

S'il fait d'aussi grandes chaleurs à Paris que dans ma grande vallée entre les Alpes, la glace de nos roués sera de saison. Le temps n'est pas trop favorable pour une pièce nouvelle; mais vous savez que vous êtes les maîtres de tout. Je conseille toujours aux acteurs de s'habiller de gaze. L'ex-jésuite qui m'est venu voir, comme vous savez, m'a prié de vous engager à faire une correction importante; c'est de mettre *je me meurs*, au lieu de *je succombe*. Je lui ai dit que l'un était aussi plat que l'autre, et que tout cela était très-indifférent. C'est au second acte. C'est *Julie* qui parle à *Fulvie*:

A peine devant vous je puis me reconnaître,
Je me meurs.

Ce *je me meurs* est en effet plus supportable que *je succombe*, et sert mieux la déclamation. De plus, il y a un autre *succombe* dans la même scène, et il ne faut pas succomber deux fois. L'auteur pourra bien succomber lui-même; mais j'espère qu'on n'en saura rien.

Vraiment, mes anges, il faut confier à beaucoup de bavards que je fais Pierre le cruel, et qu'il sera prêt pour le commencement de l'hiver; rien ne sera plus propre à dérouter les curieux qui parlent des roués, et qui les attribuent déjà à *Helvétius*, à *Saurin*. Il faut les empêcher de venir jusqu'à nous.

Dites-moi un mot, je vous prie, de ces roués, et recommandez bien au fidele *le Kain* d'empêcher qu'on n'étrique l'étoffe, qu'on ne la coupe,

1764. qu'on ne la recouse avec des vers velches; il en résulte des choses abominables. Un *Guy Ducheſne* achète le manuscrit mutilé, écrit à la diable; et l'on est déshonoré dans la postérité, si postérité y a; cela desséche le sang, et abrège les jours d'un pauvre homme. Quoi qu'il en soit, je baise le bout de vos ailes avec respect et tendresse. *V.*

LETTRE CVIII.

AU MEME.

Aux Délices, 23 de juin.

Je reçois, au départ de la poste, une lettre d'un ange, du 18 de juin, et je suis très-affligé que l'autre ange soit malade. Répondons vite.

Quant au vers: *Le danger fuit le lâche, et le brave l'évite*, si ce vers n'était pas précédé de ceux qui l'expliquent, il serait ridicule; mais, pour prévenir tout scrupule, il n'y a qu'à mettre:

Le lâche fuit en vain, la mort vole à sa suite;
C'est en la défiant que le brave l'évite.

Quant à l'affaiblissement qu'on demande de la description du combat de *Pompée*, c'est vouloir être froid pour vouloir paraître plus vraisemblable. Il y a des occasions où c'est n'avoir pas le sens commun que de vouloir trop rechercher le sens commun. Je demande très-instamment, très-vivement, qu'on ne change rien à cette scène. Je demande sur-tout qu'on suive les dernières corrections que j'ai envoyées; elles me paraissent favoriser beaucoup la déclamation, ce qui est

est un point très-important. Il ne s'agit pas seulement de faire des vers, il faut en faire qui animent les acteurs. 1764.

On se mourrait hier de chaud, on se meurt aujourd'hui, on est mort. Les comédiens ont le diable au corps de jouer une pièce nouvelle dans un temps où personne ne peut venir à la comédie.

Quoi, vous n'auriez pas reçu les lettres où je vous parlais des *Calas!* J'apprends, mes divins anges, qu'il s'est tenu un conseil où vous avez admis la pauvre veuve. Vos bontés ne se refroidissent point; vous avez un grand avantage sur les autres hommes, c'est que vos vertus sont persévérantes. Vous ne me parlez point de la lettre de *Panckoucke* et de ma réponse; la chose est pourtant plaisante, et mériterait d'être connue.

Je n'ai encore rien d'Italie: les Italiens, par ce temps-ci, ne font que la méridienne.

Je vous ai envoyé l'éloge d'*Algarotti*, qui figurera bien dans la *Gazette littéraire*. Je vous ai écrit par M. le duc de *Praslin* et par M. de *Courteille*; celle-ci sera sous l'enveloppe de M. l'abbé *Arnaud*. Remarquez, s'il vous plait, que nous nous sommes rencontrés sous le masque de Don Pèdre. J'ai confié à M. de *Thibouville* que je travaillais fortement à ce Don Pèdre; serait-il assez méchant pour m'avoir gardé le secret?

Adieu, mes divins anges; rions, mais sur-tout que madame d'*Argental* n'ait plus son rhumatisme; il n'y a pas là de quoi rire.

1764.

LETTRE CIX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ferney, 27 de juin.

NOTRE commerce à tâtons devient vif, Madame. Votre grand'tante fesait très-bien de prendre le temps comme il vient, et les hommes comme ils sont; mais, quand le temps est mauvais, il faut un abri; et quand les hommes sont ou méchans ou prévenus, il faut ou les fuir ou les détromper: c'est le cas où je me trouve.

Vous ne vous attendiez pas à être chargée d'une négociation, Madame. C'est ici où le quinze-vingt des Alpes a besoin des bontés de la très-judicieuse quinze-vingt de Saint-Joseph.

Rousseau, dont vous me parlez, m'écrivit, il y a trois ans, ces propres mots, de Montmorenci: *Je ne vous aime point. Vous donnez chez vous des spectacles; vous corrompez les mœurs de ma patrie, pour prix de l'asile qu'elle vous a donné. Je ne vous aime point, Monsieur; et je ne rends pas moins justice à vos talens.*

Une telle lettre, de la part d'un homme avec qui je n'étais point en commerce, me parut merveilleusement folle, absurde et offensante. Comment un homme qui avait fait des comédies pouvait-il me reprocher d'avoir des spectacles chez moi, en France? pourquoi me fesait-il l'outrage de me dire que Genève m'avait donné un asile? Eh! j'en donne quelquefois; je vis dans

ma terre, je ne vais point à Genève. En un mot, je ne comprends point sur quel prétexte *Rousseau* put m'écrire une pareille lettre. Il a sans doute bien senti qu'il m'avait offensé, et il a cru que je m'en devais venger; c'est en quoi il me connaît bien mal. 1764.

Quand on brûla son livre à Genève, et qu'il y fut décrété de prise de corps, il s'imagina que c'était moi qui avait fait une brigue contre lui, moi qui ne vais jamais à Genève.

Il écrit à madame la duchesse de *Luxembourg* que je me suis déclaré son plus mortel ennemi; il imprime que je suis le plus violent et le plus adroit de ses persécuteurs. Moi persécuteur! c'est *Jeannot* lapin qui est un foudre de guerre. Moi, j'aurais été un petit père *le Tellier!* quelle folie! Sérieusement parlant, je ne crois pas qu'on puisse faire à un homme une injure plus atroce que de l'appeler persécuteur.

Si jamais j'ai parlé de *Rousseau* autrement que pour donner un sens très-favorable à son *Vicaire savoyard*, pour lequel on l'a condamné, je veux être regardé comme le plus méchant des hommes. Je n'ai pas même voulu lire un seul des écrits qu'on a faits contre lui, dans cette circonstance cruelle où l'on devait respecter son malheur et estimer son génie.

Je fais madame la maréchale de *Luxembourg* juge du procédé de *Rousseau* envers moi, et du mien envers lui; je me confie à son équité, et je vous supplie de rapporter le procès devant elle. J'ambitionne trop son estime pour la laisser douter un moment que je sois capable de me déclarer contre un infortuné. Je suis si sen-

1764. ſiblement touché, que je ne puis cette fois-ci vous parler d'autre choſe.

Vous aurez, ſans doute chez vous M. d'*Argenſon*, et vous vous conſolerez tous deux du mal que la fortune a fait à l'un, et que la nature a fait à l'autre.

Adieu, Madame. Pour moi je ſerai conſolé, ſi vous me défendez de l'imputation calomnieuſe que j'eſſuie. Comptez ſur mon très-tendre et très-ſincère attachement. *V.*

LETTRE CX.

A M. DAMILAVILLE.

29 de juin.

C'EST à vous, mon cher frère, que je dois adreſſer ma réponſe à madame de *Beaumont*. Me voilà partagé entre elle et ſon mari. Voilà un couple charmant; l'un protège généreuſement l'innocence, l'autre rend la vertu aimable. Voilà des amis dignes de vous.

Quel M. *Fargès*, s'il vous plaît, a opiné ſi noblement? car il y en a deux. J'en connais un qui eſt haut comme un chou, et dont les jambes reſſemblent aſſez à celles de l'abbé de *Chauvelin*; il lui reſſemble ſans doute auſſi par le cœur et par la tête, puiſqu'il a parlé avec tant de grandeur et de force.

J'ai déjà écrit à M. le duc de *la Vallière* pour le prier, en qualité de grand veneur, de faire tirer ſur le procureur général de la commiſſion,

s'il ne prend pas l'affaire des *Calas* aussi vivement que nous-mêmes. 1764.

Serez-vous étonné si je vous dis que j'ai reçu une lettre anonyme de Toulouse, dans laquelle on ose me faire entendre que tous les *Calas* étaient coupables, et que les juges ne le sont que d'avoir épargné la famille ? Je présume que, si j'étais à Toulouse, on me ferait un assez mauvais parti.

Que dites-vous de ce fou de *Jean-Jacques* qui prétend que je suis son persécuteur ? Ce misérable, parce qu'il m'a offensé, ainsi que tous ses amis, s'imagine que je me suis vengé ; il me connaît bien mal. Aimons la vertu, mon cher frère, et rions des fous. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 29 de juin.

Mes divins anges, vous devez avoir reçu, de la part de l'ex-jésuite, force vers pour les roués. Ce pauvre diable me dit toujours que la chaleur de la saison et la froideur de la pièce le font trembler. Il se souvient sur-tout qu'il a oublié de corriger ce vers :

A mon cœur désolé que votre pitié s'ouvre.

Il dit qu'il ne manquera pas de le corriger pour la première poste ; il dit qu'il n'est pas aujourd'hui fort en train.

J'ai reçu une lettre anonyme de Toulouse,

——— assez bien raisonnée en apparence; mais le fond
1764. de la lettre est que tous les *Calas* étaient complices, et que les juges n'ont à se reprocher que de ne les avoir pas tous condamnés. Cette lettre ne me donne aucune envie d'avoir un procès à Toulouse.

Je pense toujours que M. de *Hullin* doit se contenter du paquet qui l'attend chez M. de *Laleu*, et que les rois titulaires feront gloire d'imiter les rois régnans.

Au reste, je me flatte que mes anges auront aisément trouvé quelque bavard qui parlera de Pierre le cruel à des bavards de sa connaissance. M. de *Chauvelin* l'ambassadeur est dans le secret, comme vous le savez; et je ne crois pas qu'il en parle à la séréniſſime république. Je n'ai plus rien à dire. Respect et tendresse.

LETTRE CXII.

AU MEME.

30 de juin.

ANGES que je fatigue, et qui ne vous lassez pas de faire du bien, voici un petit billet pour le conjuré *le Kain*. Mais ces extrêmes chaleurs, ce terrible mois de juillet, font frémir l'ex-jésuite.

N'est-ce pas en Ethiopie qu'on va au conseil dans des cruches pleines d'eau ? Je crois qu'il n'y a plus que ce moyen d'aller à la comédie cet été.

Je crois que la *Gazette littéraire* m'a brouillé

avec l'abbé de *Sade*. Ce n'eſt pas que je me reconnaiſſe *à la main d'un grand maître* dont l'abbé *Arnaud* a déſigné l'auteur des *Remarques ſur Pétrarque*; mais enfin, vous ſavez que j'avais demandé le plus profond ſecret. Je vous ſupplie de gronder l'abbé *Arnaud* de tout votre cœur. Encore une fois, je n'aime point *Pétrarque*, mais j'aime l'abbé de *Sade*. Je vois que j'ai été prévenu ſur l'article d'*Algarotti*, et que la *Gazette littéraire* eſt ſervie beaucoup plus promptement que je ne pourrais l'être. Il me reſtera la partie du caprice. Dès que je trouverai un livre nouveau, je le prendrai pour prétexte, pour débiter mes rêveries, comme j'ai fait ſur l'article des ſonges; cela m'égayera quelquefois, et pourra égayer la gazette. Mais à préſent je n'ai pas trop envie de rire; mes yeux ne vont pas trop bien, ma ſanté fort mal. Que mes deux anges ſe portent bien, et je ſuis conſolé. 1764.

LETTRE CXIII.

A M. DE LA HARPE.

A Ferney, 30 de juin.

Un vieux ſerviteur de *Melpomène* doit aimer ſon jeune favori; auſſi, Monſieur, pouvez-vous compter que je fais mon devoir envers vous. Vous m'aviez flatté d'un petit voyage avec M. de *Ximenès*.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre que l'abbé *Aſſelin* eſt encore en vie. Il y a environ ſoixante

ans que je fis connaissance avec lui, et je crois
1764. qu'il était majeur. Je lui souhaite les années de *Fontenelle*.

Vous m'avez dit aussi un mot de *Jean-Jacques Rousseau*; c'est un étrange fou que cet étrange philosophe. J'avais encore de la voix et des yeux, il y a trois ans, et je jouais les vieillards assez passablement sur le petit théâtre de mon petit château de Ferney; madame *Denis* (par parenthèse) jouait les rôles de mademoiselle *Clairon* avec attendrissement; quelques citoyens génevois venaient quelquefois à nos comédies et à nos soupers: il plut à *Jean-Jacques* de m'écrire ces douces paroles: *Vous donnez chez vous des spectacles; vous corrompez les mœurs de ma république, pour prix de l'asile qu'elle vous a donné.*

J'eus assez de sagesse pour ne pas répondre à *J. J.*; et la république de *Jean-Jacques* ayant jugé à propos depuis de brûler son livre et de décréter de prise de corps sa personne, *J. J.* a imaginé que je m'étais vengé de lui, parce qu'il m'avait offensé, et que c'était moi qui avais engagé le conseil de Genève à lui donner cette petite marque d'amitié. Le pauvre homme m'a bien mal connu. Il ne sait pas que je vis chez moi, et que je ne vais jamais à Genève; et il devrait savoir que je ne me venge jamais des infortunés. Un de ses grands malheurs, c'est que la tête lui a tourné.

Adieu, Monsieur; vous avez le mérite des véritables gens de lettres, et vous n'en avez pas les injustices. Comptez que je m'intéresse à vous aussi vivement que je plains *Jean-Jacques*.

LETTRE

LETTRE CXIV.

1764.

A MADAME
LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 1 de juillet.

Je passe ma vie à me tromper, Madame; mais aussi il y a des momens où vous n'avez pas raison en tout. Vous me dites que je ne veux pas voir madame de *Jaucourt*. Je serai assurément charmé si je peux l'attirer chez moi; mais je suis à deux grandes lieues d'elle, je ne sors point, et je ne peux sortir. Ma nièce est allée la voir, et madame de *Jaucourt* ne lui a pas rendu sa visite. Tout cela s'arrangera comme on pourra, ainsi que toutes les bagatelles de ce monde.

Un autre reproche que vous me faites, c'est que je me suis vanté d'être votre confrère, et que je ne le suis pas tout-à-fait. Voici mon état.

J'ai des fluxions sur les yeux qui m'ont ôté l'usage de la vue, des mois entiers; elles se promènent quelquefois dans les oreilles, et alors je vois, mais je suis sourd; elles tombent sur la gorge, et je deviens muet. Voilà un plaisant état pour courir après une jeune femme, à deux lieues de ma retraite. Les Parisiennes vont chez *Esculape-Tronchin*, comme on va aux eaux de Forges; mais l'air des Alpes fait plus de mal que *Tronchin* ne fait de bien. Il faut un corps d'*Hercule* pour vivre ici; mais j'y suis libre, et j'ai trouvé que la liberté valait encore

mieux que la santé. M'y voilà établi, je m'y
1764. suis fait une famille, je ne me transporterai point; je mourrai, comme *Abraham*, dans le coin de terre que j'ai acheté, et ce sera ma seule ressemblance avec le père des croyans.

Vous avez vu, Madame, par ma dernière lettre, que le caractère de *Jean-Jacques* est aussi inconséquent que ses ouvrages. J'espère que madame la maréchale de *Luxembourg* me rendra la justice de croire que je ne hais point un homme qu'elle protége, et que je suis bien loin de persécuter un homme si à plaindre. Il n'a même été persécuté que pour des sentimens qui sont les miens, et je serais une ame bien noire et bien sotte, de vouloir avilir une philosophie que j'aime, et de faire punir un homme accusé précisément des choses qu'on m'impute.

J'aime mieux vous parler de *Corneille* que de *Rousseau*; j'avoue encore que j'aime mille fois mieux *Racine*. Faites-vous relire les pièces de ce dernier, si vous ne les savez pas par cœur; et vous verrez si, après avoir entendu dix vers, vous n'aurez pas une forte passion de continuer. Dites-moi si, au contraire, le dégoût ne vous saisit pas à tout moment, quand on vous lit *Corneille*. Trouvez-vous chez lui des personnages qui soient dans la nature, excepté *Rodrigue* et *Chimène* qui ne sont pas de lui?

Cette *Cornélie*, tant vantée autrefois, n'est-elle pas, en cent endroits, une diseuse de galimatias, et une faiseuse de rodomontades? Il y a des vers heureux dans *Corneille*, des vers pleins de force, tels que *Rotrou* en faisait avant lui, et même plus nerveux que ceux de *Ro-*

crou ; il y a du raisonner ; mais, en vérité, il y a bien rarement de la pitié et de la terreur, qui sont l'ame de la vraie tragédie. Enfin, quelle foule de mauvais vers, d'expressions ridicules et basses, de pensées alambiquées et retournées, comme vous dites, en trois ou quatre façons également mauvaises ! *Corneille* a des éclairs dans une nuit profonde ; et ces éclairs furent un beau jour pour une nation composée alors de petits-maîtres grossiers, et de pédans plus grossiers encore, qui voulaient sortir de la barbarie. 1764.

Je n'ai commenté ce fatras que pour marier mademoiselle *Corneille* ; c'est peut-être la seule occasion où les préjugés aient été bons à quelque chose. Je ne me passionne point pour *Racine*. Que m'importe sa personne ? je n'ai vécu ni avec lui ni avec *Corneille*. Je ne vais point chercher de quelle mine sort un diamant que j'achète ; je regarde à son poids, à sa grosseur, à son brillant, à ses taches. Enfin, je ne puis ni sentir qu'avec mon goût, ni juger qu'avec mon jugement.

Racine m'enchante, et *Corneille* m'ennuie. Je vous avouerai même que je n'ai jamais lu ni ne lirai jamais une douzaine de ses pièces que, grâce au ciel, je n'ai point commentées. Ah ! Madame, quand vous voudrez avoir du plaisir, faites-vous relire *Racine* par quelqu'un qui soit digne de le lire ; mais, pour le bien goûter, rappelez-vous vos belles années ; car *Montagne* a dit : Crois-tu qu'un malade rechigné goûte beaucoup les chansons d'*Anacréon* et de *Sapho* ?

Je vous ai trop parlé de vers ; une autre fois,

——je vous parlerai philoſophie. Mille tendres reſ-
1764. pects. *V.*

LETTRE CXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 6 de juillet.

Mes divins anges, quoi, toujours un rhumatiſme ! Je conçois bien que nous autres agriculteurs des Alpes nous ſoyons ſouvent affligés de ce fléau ; mais un ange, une dame de Paris qui n'eſt jamais expoſée aux malignes influences de l'air ! non, ce n'eſt pas là une maladie de dame. Que dit à cela M. *Fournier ?* Mon cher ange qui n'a point de rhumatiſme écrit très-proprement, quoi qu'il en diſe, et moi auſſi qui ai recouvré la vue juſqu'à ce que je la reperde. Cette vie eſt pleine de tribulations. Conſervez votre ſanté, mes anges ? cela vaut mieux que des pièces de théâtre, et ſur-tout que les pièces d'aujourd'hui. Je fais donc Pierre le cruel, comme dit M. de *Thibouville ;* je l'ai même confié à M. de *Ximenès ;* ainſi je ne crois pas qu'on puiſſe en douter. Pour vous, mes braves conjurés, vous avez employé un jéſuite pour faire les roués. Je ne ſais pas quel nom on donne à la pièce ; je ſais ſeulement qu'elle ne reſſemble pas à Bérénice. Le petit jéſuite dit qu'il eſt très-loin de ſouhaiter qu'on l'imprime ſitôt ; il fera tout ce que vous ordonnez pour *le Kain ;* il déſire ſeulement qu'on donne un honoraire à un jeune homme qui, depuis dix

ans, a copié cinq ou six tragédies, dix ou douze fois chacune, et à qui le petit jésuite doit quelque attention. Ledit défroqué ne veut jamais être connu, à moins qu'ayant été encouragé l'été par un petit succès, il n'en ait un grand pendant l'hiver, après avoir donné la dernière main à ses roués. Vous avez terminé noblement l'affaire du roi de Pologne, et je vous en remercie. *Cramer* viendra sans doute chez vous, et vous lui recommanderez de presser son correspondant d'Italie de dépêcher les livres qu'il a promis, et alors je les aurai. Je suis toujours aux ordres de la *Gazette littéraire*, quoiqu'elle ait mis une certaine note trop flatteuse, à l'extrait de *Pétrarque*; note à laquelle l'abbé de *Sade* s'obstine, dit on, à me reconnaître. 1764.

Je suis à présent à sec et accablé d'un ouvrage très-considérable, en faveur de la bonne cause. Mes chers anges, respect et tendresse.

LETTRE CXVI.

A M. DAMILAVILLE.

6 de juillet.

Mon cher frère, je ne perds pas le peu de temps qui me reste à vivre. Je me doute bien de ce que frère *Cramer* vous montrera; mais je ne crois pas que cet ouvrage doive jamais être vendu avec privilége. Je vous demande en grâce de confondre tout barbare et tout faux frère qui pourrait me soupçonner d'avoir mis la main à ce saint œuvre. Je veux le bien de l'Eglise,

1764. mais je renonce de tout mon cœur au martyre et à la gloire. Sachez que DIEU bénit notre Eglise naissante; trois cents *Meslier* distribués dans une province ont opéré beaucoup de conversions. Ah, si j'étais secondé! mais les frères sont tièdes, les frères ne sont point rassemblés: ce malheureux *Rousseau* n'est fidelle qu'à son caprice et à son amour-propre. C'était assurément l'homme le plus capable de rendre de grands services, mais DIEU l'a abandonné. Son *Vicaire savoyard* pouvait faire du bien; mais cela est noyé dans un roman absurde qu'on ne peut lire. Enfin, ce malheureux s'est rendu indigne de la bonne cause. J'ai été très-fâché de l'excès de folie qui l'a porté à imprimer que je le persécutais; il est bien triste qu'un homme qui a passé quelque temps pour notre frère, fasse accroire qu'un de nous le persécute. Mais que voulez-vous! ce pauvre homme, m'ayant offensé, s'est imaginé que je m'étais vengé. Il ne connaît pas les véritables frères. Une des faiblesses de ce pauvre fou, est de mentir impudemment. Il se vante qu'on a voulu l'engager à écrire contre les jésuites: quelle pitié! les parlemens avaient bien besoin de *Jean-Jacques!* Ils ont écrit eux-mêmes, et assurément mieux que lui.

Je vous embrasse pieusement, mon cher frère.

Ecr. l'inf.

LETTRE CXVII. 1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 de juillet.

MES divins anges, je suis plus affligé des rhumatismes dont vous me parlez, que de la petite disgrâce de l'ex-jésuite. Est-il possible que l'un de mes anges souffre? cela est bien injuste.

J'ai communiqué au petit défroqué l'histoire de son infortune; il m'a demandé le secret. Il craint que, s'il était connu, cela ne l'empêchât d'avoir un bénéfice; mais sur-tout il vous supplie de recommander le secret à M. de *Chauvelin*. Il vous demande une grâce, c'est de revenir en requête civile, et de hasarder deux ou trois représentations; car ce pauvre *Poinsinet* ayant protesté que le délit n'a pas été commis par lui, il se pourra que le public soit moins barbare. Un acteur pourrait annoncer que la pièce n'est point de celui à qui on l'attribuait, et qu'un jeune homme docile en étant l'auteur, et ayant fait quelques changemens, on compte sur un peu d'indulgence. Je pense qu'alors l'ouvrage pourrait se relever. On ne risque rien à hasarder la révision. Voyez ce qui est arrivé à Oreste, et même à Zaïre. Vous pourriez, mes anges, en venir à votre honneur; car enfin, si vous croyez la pièce passable, il faut bien qu'elle le soit.

On ne pourra refuser à *le Kain*, qui a proposé la pièce, de la rejouer; mais enfin, si la chose était impraticable, en ce cas, je vous supplie-

1764. rais de redemander à *le Kain* l'exemplaire, et de vouloir bien me le renvoyer pour ce pauvre ex-jésuite.

J'attends tous les jours des livres d'Italie; je ne perds pas assurément de vue la *Gazette littéraire*.

N. B. Mes anges, ne vous découragez pas sur le drame de l'ex-jésuite, à moins que vous n'y ayez senti du froid; car à cette maladie point de remède.

LETTRE CXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

13 de juillet.

DIEU me préserve, mon cher frère, d'avoir la moindre part au *Dictionnaire philosophique portatif!* j'en ai lu quelque chose; cela sent terriblement le fagot. Mais puisque vous êtes curieux de ces ouvrages impies, pour les réfuter, j'en chercherai quelques exemplaires, et je vous les enverrai par la première occasion.

Frère *Cramer* vous a dit qu'il y avait un vieux pédant entouré de vieux in-folio dont le nom seul fait trembler, qui travaillait de tout son cœur à un ouvrage fort honnête; frère *Cramer* a raison. Je crois que la meilleure manière de tomber sur l'*inf*... est de paraître n'avoir nulle envie de l'attaquer, de débrouiller un peu le cahos de l'antiquité, de tâcher de jeter quelque intérêt, de répandre quelque agrément sur l'histoire ancienne, de faire voir combien on nous

a trompés en tout, de montrer combien ce qu'on croit ancien eſt moderne, combien ce qu'on nous a donné pour reſpectable eſt ridicule, de laiſſer le lecteur tirer lui-même les conſéquences. 1764.

Il eſt certain qu'en raſſemblant certains points de l'hiſtoire, on peut démêler les véritables ſources qu'on nous a long-temps cachées. Cela demande du temps et de la peine, mais l'objet le mérite. L'auteur m'a déjà montré quelques cahiers: il dit que l'ouvrage ſera ſage, qu'il dira moins qu'il ne penſe, et qu'il fera penſer beaucoup. Cette entrepriſe m'intéreſſe infiniment.

Je ſuis bien loin de ſonger à des tragédies. On m'a mandé que les Triumvirs dont vous me parlez ſont d'un jeune ex jéſuite qui a du talent. Les jéſuites avaient au moins cela de bon, qu'ils aimaient la comédie, et qu'ils en feſaient. Les janſéniſtes ſont les ennemis de tout plaiſir honnête.

Mon cher frère, quoique je ſois abſorbé dans des in folio, je n'oublie pourtant pas *Corneille*. Il y a un jeune auteur qui a fait *la Jeune indienne*; il s'appelle, je crois, M. de *Champfort*. Il y a un M. *Duclairon*, auteur du Cromwell. Il me ſemble que quiconque travaille pour le théâtre a droit à un Corneille: il faut que les diſciples aient notre maître devant les yeux. Je vous ſupplie donc de vouloir bien avertir *Duchesne* d'envoyer prendre chez vous deux exemplaires pour ces deux meſſieurs: vous ferez, je crois, une très-bonne œuvre.

Eſt-il vrai que monſieur le contrôleur général rembourſe quatre millions d'effets royaux? cela

n'a guère de rapport à *Corneille*; mais il faut
1764. s'instruire un peu des affaires publiques.

Je ne fais rien de nouveau; je moissonne mes champs, et quelques vérités éparses dans de mauvais livres; ce sont de vieux arsenaux dans lesquels je trouve des armes rouillées qui ne laisseront pas d'être aiguisées, et dont je tâcherai de me servir avec toute la discrétion possible.

Je gémis toujours de n'être pas aidé par quelqu'un de nos frères; cela fait saigner le cœur. Vous seul me consolez et m'encouragez.

Je vous embrasse de tout mon cœur. *Ecr. Infâ.*

LETTRE CXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de juillet.

VOICI, mes anges, la lettre du conjuré de Turin, qui m'est venue après le récit que vous m'avez fait de notre défaite. Je suis persuadé que M. de *Chauvelin* vous a écrit dans le même goût; les conjurés en agissent rondement les uns avec les autres. Il me paraît bien difficile que mes anges, M. le duc de *Praslin*, M de *Chauvelin*, maman et moi (qui sommes assez difficiles), nous nous soyons tous si grossièrement trompés. Mon avis serait qu'au voyage de Fontainebleau, M. de *Praslin* ourdît, sous main, une petite brigue pour faire jouer les roués. Je présume qu'on ne se soucie point du tout à la cour d'humilier *Poinsinet de Sivry*, et

que le ton de la pièce ne déplairait pas à beaucoup d'honnêtes gens qui sont plus familiarisés que le parterre avec l'histoire romaine. 1764.

Amusez-vous, je vous prie, à me dire ce qui a le plus révolté ce cher parterre dans l'œuvre de *Poinsinet de Sivry*.

Comment se porte madame l'ange? Respect et tendresse.

LETTRE CXX.

AU MEME.

18 de juillet.

Comment se porte madame l'ange? Vous souvenez-vous de Sémiramis? comme elle fut jouée froidement, comme elle tomba à la première représentation! On dit qu'il n'y a point d'action dans les roués; il me semble qu'il y en a beaucoup, et qu'un *Pompée* un peu ferme eût fait une grande impression. Est-il vrai que *Molé* est incapable de jouer les rôles vigoureux? en ce cas, pourquoi lui avoir donné *Pompée*? l'ex-jésuite comptait que *le Kain* jouerait ce rôle. Quoi qu'il en soit, mes divins anges, *le Kain* a écrit au défroqué, et voici ma réponse que je prends la liberté de vous adresser.

Plus j'y pense, plus je crois que la pièce, jouée avec chaleur, n'aurait point refroidi. Si je me trompe, détrompez-moi; car j'aime encore plus la vérité que je n'aime les jésuites, et presque autant que j'aime mes anges à qui je suis dévoué pour toute ma vie. *V.*

1764.

LETTRE CXXI.

A M. LE KAIN.

Le 18 juillet.

Mon cher grand acteur, le petit ex-jésuite, auteur de ce malheureux drame, m'est venu trouver; il faut encourager la jeunesse: je l'ai engagé à retravailler son ouvrage, et il doit vous être remis. Je doute fort que, malgré tous ses soins, vous trouviez un libraire qui veuille l'imprimer; il n'y a que les succès qui enhardissent les libraires. Je crois que votre intérêt serait de reprendre la pièce sans annoncer des corrections; mais, en distribuant de nouveaux rôles, il se pourrait que cette pièce bien représentée plût au moins à quelques amateurs. Je sais que le sujet n'en est pas fort touchant; je sais même que l'opéra comique, où l'on joue les contes de *la Fontaine*, et où il n'est question que de tetons, de baisers et de jouissances, inspire beaucoup de froideur pour tout spectacle sérieux; mais il y a un petit nombre de gens qui aiment les sujets tirés de l'histoire romaine; et, si ce petit nombre est content, vous tirerez alors quelque parti de l'impression. L'auteur m'a conjuré de vous engager à ne point demander de privilége; il vous prie encore de supprimer ce titre emphatique de *partage du monde*, titre qui promet trop, qui ne tient rien, et qui n'est pas le sujet de la pièce. Il prétend que vous pourriez obtenir un ordre des premiers gentilshommes de la chambre pour jouer sa pièce à

Fontainebleau ; c'eſt une vraie pièce de miniſtres ; vous en donneriez quelques repréſentations à Paris, cela demanderait peu de travail. Voyez ce que vous pouvez faire ; mandez moi vos idées, afin que je les communique au jeune auteur. Je vous embraſſe du meilleur de mon cœur. 1764.

Si vous voulez abſolument faire imprimer l'ouvrage du petit défroqué, je penſe qu'il faudra changer ſes *a* en *o*. Il a voulu ſuivre mon orthographe, cela lui ferait tort ; on le prendrait pour un diſciple.

N. B. Si vous prenez ce ſtérile parti d'imprimer ſans jouer, ſi vous jouez ſans imprimer, ſi vous gardez le manuſcrit du prêtre ſans imprimer ni jouer ; en un mot, quelque choſe que vous faſſiez, il vous prie de retrancher au quatrième acte, ſcène troiſième, tout ce qui eſt entre ces deux vers :

Elle coûtera cher, elle ſera fatale.

. . . . . .

Adieu ; que mon épouſe, en apprenant mon ſort.

Plus on retranche en proſe, en vers, en tout genre, excepté en finance, moins on fait de ſottiſes.

1764.

LETTRE CXXII.

A M. DAMILAVILLE.

21 de juillet.

On m'a dit, mon cher frère, qu'une traduction d'une pièce anglaise, en trois actes, intitulée *Saül et David*, se débite à Paris sous mon nom. C'est un libraire, nommé *Bessogne*, qui a eu cette insolence et cette malice. Je regarde ces supercheries des libraires comme des crimes de faux : on est aussi coupable de mettre sur le compte d'un auteur un ouvrage dangereux, que de contrefaire son écriture.

Je me trouve dans des circonstances épineuses où ces odieuses imputations peuvent me faire un tort irréparable, et empoisonner le reste de ma vie. Je veux bien être confesseur, mais je ne veux pas être martyr. Je vous prie, mon cher frère, au nom de l'amour de la vérité qui nous unit, de vouloir bien faire parvenir cette lettre à M. *Marin*. Il me semble qu'il vaut mieux s'adresser à ceux qui sont à portée de parler aux gens en place, que de fatiguer, par des désaveux, dans des journaux, un public qui ne vous croit pas. C'est un triste métier que celui d'homme de lettres ; mais il y a quelque chose de plus dangereux, c'est d'aimer la vérité.

Je ne me console point de voir que ceux qui devraient combattre les uns pour les autres, sous le même drapeau, soient ou des poltrons, ou des déserteurs, ou des ennemis. La folie

de *Rousseau* m'afflige. Est-il vrai que c'est à *Duclos* qu'il écrivait cette indigne lettre dans laquelle il disait que j'étais *le plus violent et le plus adroit de ses persécuteurs?* y eut-il jamais une démence plus absurde? moi, persécuter l'auteur du *Vicaire savoyard!* moi, persécuter quelqu'un! j'ai toujours sur le cœur cette étrange calomnie. Faut-il, mon cher frère, qu'on ait à la fois les fidelles et les infidelles à combattre, et qu'on passe pour un persécuteur, tandis qu'on est soi-même persécuté! tout cela fait saigner le cœur: l'amitié seule d'un philosophe peut guérir ces blessures. 1764.

J'attends toujours une occasion pour vous envoyer un petit paquet pour vous et pour vos intimes. Dieu nous garde de jeter le pain de DIEU aux chiens!

Si la lettre de M. *Panckoucke* m'a fait rire, celle de M. *Elie de Beaumont* m'afflige. Est-il possible qu'on perde un tel procès, et qu'on ne soit pas le fils de son père, parce que ce père a fait un voyage en Suisse! Qu'on dise à présent que les Français ne sont pas des Velches!

Embrassez, je vous prie, pour moi M. et madame *Elie*. Leur imagination est comme le char de leur patron, elle est toute brillante; mais leur patron ne les valait pas.

Je vous embrasse tendrement, mon cher frère.

P. S. Frère *Thiriot* est donc à présent attaché à un archevêque, et le voilà devenu grand-vicaire de Cambrai. Il a passé sa vie dans des attachemens qui ne lui ont pas réussi; il aurait été heureux, s'il avait su qu'un ami vaut mieux

1764. que vingt protecteurs auxquels on se donne successivement.

J'oubliais de vous dire que frère *Gabriel* n'a point imprimé assez d'exemplaires du Corneille. Je l'ai laissé, comme de raison, le maître de toute l'affaire. S'il avait imprimé autant d'exemplaires qu'il y avait de souscripteurs, il aurait eu plus d'argent, et mademoiselle *Corneille* aussi; mais il n'a compté que ceux qui avaient fait le premier payement. J'en suis bien fâché, mais ce n'est pas ma faute; j'ai rempli mon devoir, et cela me suffit. Ceux qui n'ont pas eu d'exemplaires, et qui en demandent, peuvent en prendre chez M. *Corneille*, à qui le roi en a donné cent cinquante: madame d'*Argental* se fait un plaisir d'en débiter, pour gratifier cet honnête homme. Je m'étonne que cela ne soit pas public dans Paris; mais dans Paris on ne sait jamais rien, on n'est instruit de rien, on ne sait à qui s'adresser, on ignore tout au milieu du tumulte.

Frère *Gabriel* a bien mal fait encore d'imprimer les trois volumes de Remarques à part, sans me le dire. Les fautes d'impression sont innombrables. Il y a assez loin de ma campagne à Genève, et je n'ai pu revoir les épreuves. Tout va de travers en ce monde. Dieu soit loué!

LETTRE

LETTRE CXXIII. 1764.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 21 de juillet.

MA main me refuse le service aujourd'hui, Monseigneur, attendu que mes yeux sont affligés de leur ancienne fluxion ; ainsi mon héros permettra que je reprenne ma charge de dictateur. Il m'a été absolument impossible d'aller à Genève faire ma cour à M. le duc de *Lorges*. Vous savez d'ailleurs que je n'aime à faire ma cour qu'à vous.

M. le duc de *Wirtemberg* n'est point allé à Venise, comme on le disait ; il reste chez lui pour mettre ordre à ses affaires, ce qui ne sera pas aisé. Son frère est toujours mon voisin, et mène la vie du monde la plus philosophique. Quoique les finances de la France soient encore plus dérangées que celles du Wirtemberg, il paraît cependant qu'on a beaucoup de confiance dans le nouveau ministère. M. de *Laverdy* fait assurément mieux que ses prédécesseurs, car il ne fait rien du tout, et cela donne de grandes espérances.

Je crois actuellement M. de *Lauraguais* jugé. Vous croyez bien que je m'intéresse au bienfaiteur du théâtre ; il l'a tiré de la barbarie ; et s'il y a aujourd'hui un peu d'action sur la scène, c'est à lui qu'on en est redevable. Avec tout cela, on peut fort bien avoir tort avec sa femme et avec soi-même ; j'ai peur qu'il ne soit dans ce cas, et qu'il ne soit ni sage ni heureux.

1764. J'ai toujours eu envie de prendre la liberté de vous demander ce que vous pensez de l'affaire de M. de *Lalli* : on commence toujours en France par mettre un homme trois ou quatre ans en prison, après quoi on le juge. En Angleterre, il n'aurait du moins été emprisonné qu'après avoir été condamné, et il en aurait été quitte pour donner caution, comme dans la comédie de l'Ecossaise. *La Bourdonnais* fut quatre ans à la Bastille ; et quand il fut déclaré innocent, il mourut du scorbut qu'il avait gagné dans ce beau château.

Je ne sais si j'ai eu l'honneur de vous mander que M. *Fargès*, maître des requêtes, en opinant dans l'affaire des *Calas*, avait dit, en renforçant sa petite voix, qu'il fallait faire rendre compte au parlement de Toulouse de sa conduite inique et barbare. M. d'*Aguesseau* trouva l'avis un peu trop ferme : *Oui, Messieurs*, reprit M. *Fargès*, *je persiste dans mon avis : ce n'est pas ici le cas d'avoir des ménagemens.* Voilà tout ce qui est parvenu dans ma profonde retraite.

On me parle beaucoup de vos landes qu'on a voulu défricher, et de votre mer qu'on a voulu dessaler ; je ne croirai ni l'un ni l'autre que quand vous aurez daigné me dire si la chose est vraie. Ces deux entreprises me paraissent également difficiles. Je souhaite non-seulement que vous dessaliez l'Océan et la Méditerranée, mais que vous fassiez cette expérience sur cent vaisseaux de ligne.

Vous savez, Monseigneur, que j'ai eu la hardiesse de vous demander si, dans la Saintonge

et l'Aunis, les huguenots ont des espèces de temples. Je vous demande bien pardon d'être si questionneur. 1764.

Daignez recevoir, avec votre indulgence ordinaire, mes questions, mon tendre respect et mon inviolable attachement. *V.*

LETTRE CXXIV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 24 de juillet.

QUOIQUE j'aye très-peu vécu à Paris, Mademoiselle, j'y ai vu retrancher au théâtre la première scène de Cinna. Je vous félicite de l'avoir rétablie, et encore plus de n'avoir point dit : *ma chère ame.* Je vous prie de vouloir bien lire les remarques sur l'épître dédicatoire qui est au devant de Théodore : vous y verrez que je mérite, aussi-bien que M. *Huerne*, les censures de maître *le Dain*; mais vous y verrez en même temps que les papes et leurs confesseurs approuvent un art que vous avez rendu respectable par vos talens et par votre mérite. J'ai passé ma vie à combattre en faveur de votre cause, et je suis presque le seul qui ait eu ce courage. Si les acteurs qui ont du talent avaient assez de fermeté pour déclarer qu'ils cesseront de servir un public ingrat, tant qu'on cessera de leur rendre les droits qui leur appartiennent, on serait bien obligé alors de réparer une si cruelle injustice. Il y a long-temps que je l'ai

1764. proposé ; mes conseils ont été aussi inutiles que mes services.

Je ne sais comment les imprimeurs allemands ont imprimé dans les Horaces, *situation plus haute* au lieu de *situation plus touchante ;* mais ce sont des allemands, et les Français ne seront que des Velches tant qu'ils s'obstineront à vouloir flétrir le seul art qui leur fasse honneur dans l'Europe. Médiocres et faibles imitateurs, presque dans tous les genres, ils n'excellent qu'au théâtre, et ils veulent le déshonorer.

J'ai un assez joli théâtre à Ferney; mais je vais le faire abattre, si vous n'êtes pas assez philosophe pour y venir. Vous seule m'avez quelquefois fait regretter Paris. Comptez que personne ne vous honore autant que votre, etc.

LETTRE CXXV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT,

26 de juillet.

Je commence, Madame, par vous supplier de me mettre aux pieds de madame la maréchale de *Luxembourg*. Son protégé *Jean-Jacques* aura toujours des droits sur moi, puisqu'elle l'honore de ses bontés ; et j'aimerai toujours l'auteur du *Vicaire savoyard*, quoi qu'il ait fait et quoi qu'il puisse faire. Il est vrai qu'il n'y a point en Savoie de pareils vicaires; mais il faudrait qu'il y en eût dans toute l'Europe.

Il me semble, Madame, qu'au milieu de toutes

vos privations vous pensez précisément comme madame de *Maintenon*, lorsqu'à votre âge elle était reine de France : elle était dégoûtée de tout, c'est qu'elle voyait les choses comme elles sont, et qu'elle n'avait plus d'illusions. Vous souvient-il d'une de ses lettres dans laquelle elle peint si bien l'ennui et l'insipidité des courtisans ? 1764.

Si vous jouissiez de vos deux yeux, je vous tiendrais bien plus heureuse que les reines, et sur-tout que leurs suivantes. Maitresse de vous-même, de votre temps, de vos occupations, avec du goût, de l'imagination, de l'esprit, de la philosophie et des amis, je ne vois pas quel sort pourrait être au-dessus du vôtre ; mais il faut des yeux, ou du moins un, pour jouir de la vie.

Je sais ce qui en est, avec mes fluxions horribles qui me rendent quelquefois entièrement aveugle : je n'ai pas vos ressources ; vous êtes à la tête de la bonne compagnie, et je vis dans la retraite ; mais je l'ai toujours aimée, et la vie de Paris m'est insupportable.

Dieu soit béni de ce que M. le président *Hénault* aime le monde autant qu'il en est aimé, et qu'il vit dans une heureuse dissipation ! J'aimerais peut-être encore mieux qu'il se partageât uniquement entre vous et lui-même ; il ne trouvera jamais de société plus charmante que ces deux-là.

On m'a dit aujourd'hui du mal de la santé de M. d'*Argenson* ; c'est le seul mal qu'on puisse dire de lui. Il ne se soucie guère que je m'intéresse à son bien-être ; mais cela ne me fait

rien, et je lui ferai toujours très-attaché. Il
1764. n'y a plus de santé dans le monde ; j'entends dire que mon frère d'*Alembert*, qui vous fait quelquefois sa cour, est assez mal. Celui-là est bien philosophe, et méprise souverainement les pauvres préjugés qui empoisonnent la vie. La plupart des hommes vivent comme des fous, et meurent comme des sots; cela fait pitié.

Ne lisez-vous pas quelquefois l'histoire ? ne voyez-vous pas combien la nature humaine est avilie depuis les beaux temps des Romains? n'êtes-vous pas effrayée de l'excès de la sottise de notre nation ? et ne voyez-vous pas que c'est une race de singes, dans laquelle il y a eu quelques hommes.

Adieu, Madame; je suis un peu malade, et je ne vois pas le monde en beau. Ayez soin de votre santé, supportez la vie, méprisez tout ce qui est méprisable, fortifiez votre ame tant que vous pourrez, digérez, conversez, dormez.

J'oubliais de vous parler de *Cornélie*. C'était, à ce que dit l'histoire, une assez sotte petite femme qui ne se mêla jamais de rien. *Corneille* a très-bien fait de l'ennoblir; mais je ne puis souffrir qu'elle traite *César* comme un marmousset.

Permettez-moi de croire que l'amour n'est pas la seule passion naturelle ; l'ambition et la vengeance sont également l'apanage de notre espèce, pour notre malheur. Je souscris d'ailleurs à toutes vos idées, excepté à ce que vous dites sur l'abbé *Pellegrin* et sa *Pélopée*. Le grand défaut de notre théâtre, à mon gré, c'est qu'il

n'est guère qu'un recueil de conversations en rimes. 1764.

Mille tendres respects. *V.*

LETTRE CXXVI.

A M. DAMILAVILLE.

26 de juillet.

On dit frère *Protagoras* malade: Dieu nous le conserve, mon cher frère; car, sans lui et frère *Platon*, que deviendraient les initiés?

Faudra-t-il donc que je meure sans avoir vu les derniers tomes de cette *Encyclopédie* dont j'attends mon salut? Dieu veuille que ces derniers tomes soient cent fois plus forts que les premiers! c'est ainsi qu'il faut répondre aux persécuteurs.

On en est en Hollande à la troisième édition de la Tolérance; cela prouve qu'on est plus raisonnable en Hollande qu'à Paris. Par quelle fatalité craint-on toujours la raison dans votre pays? est-ce parce que les Velches ne sont pas faits pour elle? ou est-ce parce qu'ils la saisiraient avec trop d'empressement? Que nos frères de Paris se consolent au moins par les progrès que fait la vérité dans les pays étrangers; ils sont prodigieux. Presque tous les juifs portugais, répandus en Hollande et en Angleterre, sont convertis à la raison: c'est un grand pas, comme vous savez, mon cher frère, vers le christianisme. Pourquoi donc tant craindre la raison chez les Velches? O pauvres Velches!

1764. ne ferez-vous célèbres en Europe que par l'opéra comique?

M. *Panckoucke* est tout effaré de ce qu'une partie de sa lettre a couru; il dit qu'il la désavouera. J'ai la lettre signée de sa main, et je la ferai contrôler comme un billet au porteur. Ce que j'ai, je crois, de meilleur à faire, c'est de vous envoyer l'original. Vous verrez qu'on ne l'a point falsifié, et vous serez à portée de convaincre les incrédules, pièces en main.

Mon cher frère aura, dans quinze jours, un petit paquet qu'un génevois, venu d'Angleterre, lui apportera. Je suis bien malade, mais je combats jusqu'au dernier moment pour la bonne cause. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CXXVII.

A MADAME
LA COMTESSE D'ARGENTAL.

6 d'auguste.

MADAME ANGE,

PUISQUE votre belle main écrit, je me flatte que vos jambes vont mieux; et c'est-là une de mes consolations. Quand il fait bien beau, j'écris aussi; mes fluxions sur les yeux me laissent alors quelque relâche, et je redeviens aveugle au temps des neiges: c'est du moins de la variété, et il en faut un peu dans la vie. J'aime déjà votre ambassadeur vénitien de tout mon

cœur

cœur. Je le supplierais d'accepter ma maison des Délices, où il pourrait vivre comme le signor *Fococurante*, et rétablir sa santé à son aise, si MM. les ducs de *Lorges* et de *Randan* n'avaient prévenu votre ambassadeur. Ils amènent des acteurs, ils veulent jouer la comédie sur mon petit théâtre de Ferney: vous devinez combien tout cela entraîne d'embarras. Les plaisirs bruyans ne sont pas faits pour un vieillard malingre tel que j'ai l'honneur de l'être. J'aimerais bien mieux philosopher paisiblement avec M. *Tiepolo*. Je tâcherai de m'arranger pour le recevoir et pour lui plaire; je suis plus languissant que lui, et il me paraît que je lui conviens assez. 1764.

Je ne sais si c'est vous, Madame, ou Monsieur d'*Argental* qui a reçu un petit mémoire tiré d'Espagne, fort propre à figurer dans la *Gazette littéraire*. J'ai découvert un ancien Cid dont *Corneille* avait encore plus tiré que de celui de *Guilain de Castro*, le seul qu'on connaisse en France. C'est une anecdote curieuse pour les amateurs: je voudrais bien en déterrer quelquefois de pareilles; mais les correspondans que *Cramer* m'avait donnés ne me fournissent rien. Je ne sais s'il vous a rendu ses devoirs à Paris. Il a bien mal fait de faire imprimer séparément les Commentaires sur *Corneille*; il aurait été plus utile à la famille *Corneille* et aux *Cramer* d'augmenter le nombre des exemplaires pour les souscripteurs, et de supprimer sa petite édition: tout cela d'ailleurs est plein de fautes d'impression qu'il avait promis de corriger: mais qui promet de se corriger ne tient jamais sa parole en aucun genre; il n'y a

1764 que mon petit ex jésuite qui songe sérieusement à se réformer. Il y travaille déjà; il m'a envoyé des situations nouvelles, des sentimens, des vers; j'espère que vous n'en serez pas mécontente. Il dit qu'il veut absolument en venir à son honneur, et qu'une conspiration conduite par vous doit réussir tôt ou tard. J'ai été assez édifié de la constance de ce jeune défroqué. Il ne s'est point dépité, il ne s'est point découragé, il a couru sur le champ au remède. Voici un petit mot qu'il vous supplie, Madame, de faire remettre au grand acteur. Le petit jésuite supplie ses anges de lui renvoyer sa guenille; vous en aurez bientôt une nouvelle: il n'abandonne jamais ce qu'il a commencé; il dit qu'il faut mourir à la peine ou réussir; c'est un opiniâtre personnage. Voici bientôt le temps où nous allons établir la pension de *Pierre Corneille*; ce sera M. *Tronchin* qui s'en chargera; elle ne peut être en meilleures mains. L'affaire sera plus prompte et plus nette; c'est un grand plaisir que M. *Tronchin* nous fait. La petite *Corneille-Dupuits* est à vos pieds, et moi aussi.

Ma nièce partage tous les sentimens qui m'attachent à vous pour la vie.

LETTRE CXXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

9 d'auguste.

Mon cher frère, vous fatiguerai-je encore du dépôt de mes lettres que vous avez la bonté

de faire parvenir à leur destination? En voici une que je vous supplie de faire tenir à M. *Blin de Sainmore*, à qui vous avez donné un *Corneille*. Il a fait une petite brochure contre les préjugés de la littérature, qui me paraît assez bien, quoiqu'elle ne soit pas assez approfondie. Vous savez qu'il faut encourager tous les ennemis des préjugés. 1764.

S'il vous restait quelques exemplaires de *Corneille*, je vous supplierais d'en faire tenir un à M. le marquis *Albergati*, sénateur de Bologne; mais comment envoyer à Bologne? Je crois que tout va par les voitures publiques, et qu'en mettant le paquet à la diligence de Lyon, il arriverait à bon port; mais je ne veux pas vous causer un tel embarras, et abuser à ce point de votre amitié et de votre activité, deux bonnes qualités que je souhaite à frère *Thiriot*.

Il faut que je vous conte que *Paliffot* ne s'éloigne pas de vouloir se raccommoder avec les philosophes. Il m'a écrit plusieurs fois; je lui ai répondu que je ne pouvais lui pardonner d'avoir attaqué des gens de mérite, qui, pour la plupart ayant été persécutés, devaient être sacrés pour lui.

J'en reviens toujours à gémir avec vous de voir les philosophes attaqués par ceux-mêmes qui devraient l'être, par ceux qui pensent comme nous, et qui auraient combattu sous les mêmes étendards, s'ils n'avaient pas été possédés du démon de l'envie et de celui de la satire. Par quelle fureur enragée, quand on veut être satirique, n'exerce-t-on pas ce talent contre les

1764. persécuteurs des gens de bien, contre les ennemis de la raison, contre les fanatiques?

Dites-moi, je vous prie, si frère *Platon* est lié avec le secrétaire de notre académie. Je crois que ce secrétaire ne sera jamais l'ennemi de la philosophie; mais je ne crois pas qu'il veuille se compromettre pour elle. Nous avons des compagnons, mais nous n'avons point de guerriers.

Vous souvenez-vous du petit ouvrage attribué à *Saint-Evremond*? On le réimprime en Hollande, revu et corrigé, avec plusieurs autres pièces dans ce goût. On m'en a promis quelques exemplaires que je ne manquerai pas de faire passer à mon cher frère.

Bonsoir; je ferme ma lettre, et je vous jure que ce n'est pas pour être oisif. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CXXIX.

A MADAME
LA COMTESSE D'ARGENTAL.

13 d'auguste.

Votre ami M. *Tiepolo*, Madame, est arrivé très-malade. J'ai envoyé tous les jours chez lui. Je lui ai mandé que j'étais à ses ordres. Je n'ai pu aller le voir; et voici mes raisons. J'ai prêté les Délices à MM. les ducs de *Randan* et de *Lorges*. M. le prince *Camille* arrive; madame la présidente de *Gourgue* et madame la marquise de *Jaucourt* sont à Genève; c'est une procession qui ne finit point. Je suis à deux lieues

de cette ville. Si je fesais une visite, il faudrait que j'en fisse cent; ma santé ne me le permet pas. Je passerais ma vie à courir, je perdrais tout mon temps, et je ne veux pas en perdre un instant. Les tristes assujettissemens auxquels mes maladies continuelles me condamnent, me forcent à la vie sédentaire. Tout ce que je puis faire, c'est de bien recevoir ceux qui me font l'honneur de venir dans mon hermitage. J'ai acheté assez cher la liberté tranquille dans laquelle je finis mes jours, pour n'en faire pas le sacrifice. Monsieur l'ambassadeur de Venise m'a promis qu'il viendrait à Ferney; nous aurons grand soin de l'amuser et de lui plaire; nous le promènerons; il verra un pays plus beau que sa Brenta, et nous lui jouerons la comédie: c'est tout ce que je ferais pour un doge. 1764.

Je crois que vous recevrez à la fois M. d'*Argental* et ma lettre; ainsi, Madame, je vais parler à tous deux de mon petit ex-jésuite. Il m'est venu trouver avec une lettre de M. de *Chauvelin*, l'ambassadeur, qui persiste toujours dans son goût pour les roués. Je lui ai dit que votre avis était qu'ils fussent imprimés, mais qu'il fallait en retrancher des longueurs, et même des scènes qui font languir l'action; qu'il fallait surtout y semer des beautés frappantes, et faire passer l'atrocité du sujet à la faveur de quelques morceaux saillans, fortifier le dialogue, retrancher, ajouter, corriger. Il n'en a pas dormi; il a réformé des actes entiers; un peu de dépit, peut-être, lui a valu du génie. Il a voulu que ses anges en vinssent à leur honneur, et que ce qu'ils ont cru passable devint digne d'eux.

1764. Je suis très-content des sentimens de ce pauvre diable qui paraît vous être infiniment attaché; cela est tout jeune et plein de bonne volonté.

Ayez donc la bonté, mes anges, de faire retirer l'exemplaire de *le Kain* aussi bien que les rôles. Je conseillerais à *le Kain* de faire imprimer l'ouvrage lui-même, et de le débiter à son profit; peut-être y gagnerait-il plus qu'avec un libraire. Il y a tant de gens qui font des recueils de toutes les pièces bonnes ou mauvaises, qu'on ne risque presque rien. D'ailleurs le petit prêtre serait très-fâché qu'il y eût un privilége; ces priviléges entraînent toujors des procès. C'est assez que notre grand acteur fasse un profit honnête de cette édition.

L'auteur compte vous envoyer l'ouvrage dès qu'il sera au net. Il ne faudra à *le Kain* qu'une permission tacite. On mettra une petite préface au-devant de l'ouvrage, le tout sous l'approbation des anges, à qui l'ex-jésuite a voué un culte d'hyperdulie pour le moins.

Je n'ai pas la moindre facétie italienne pour fournir à la gazette. De plus, comment pourrai-je y pourvoir à présent que j'ai les roués sur les bras? Un petit jésuite à conduire n'est pas une besogne aisée. Toutefois, divins anges, daignez dire dans l'occasion un mot des dixmes. Je crains la Saint-Martin autant que les buveurs l'aiment. Je suis à vos pieds et au bout de vos ailes. *V.*

LETTRE CXXX.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 d'auguſte.

Mes divins anges, j'ai montré votre lettre et votre ſavant mémoire au petit défroqué. Je lui ai dit: Vous voyez que les anges penſent comme moi. Combien de fois, petit frère, vous ai-je averti qu'il ne fallait pas qu'on envoyât *Julie* prier DIEU, quand on va aſſaſſiner les gens; cela ſeul ſerait capable de faire tomber une pièce. Je m'en ſuis bien douté, m'a-t il répondu, et j'ai eu toujours de violens ſcrupules. Que n'avez vous donc ſupprimé cette ſottiſe? elle eſt corrigée, a dit le pauvre enfant, auſſi-bien que tous les endroits que vos anges reprennent. J'ai penſé abſolument comme eux. mais j'ai corrigé trop tard. Je m'étais follement imaginé que la chaleur de la repréſentation ſauverait mes fautes: je ſuis jeune, j'ai peu d'expérience, je me ſuis trompé. J'oſe croire que ſi la pièce, telle qu'elle eſt aujourd'hui, était bien jouée à Fontainebleau, elle pourrait reprendre faveur.

Je vous avoue, mes anges, que la ſimplicité, la candeur et la docilité de ce bon petit frère m'ont attendri. Je vous envoie ſon drame que je crois aſſez paſſablement corrigé. Je le mets ſous l'enveloppe de M. le duc de *Praslin*, et je vous en donne avis.

Je n'ai pas encore pu voir votre aimable ambaſſadeur venitien. Il eſt malade à Genève, et moi à Ferney. Des pluies horribles inondent

1764. la campagne, et interdisent tout voyage. J'envoie savoir tous les jours de ses nouvelles.

Vous ne m'aviez pas dit que vous feriez bientôt un tour à Villars. M. le duc de *Praslin* a sans doute le plus beau palais qui soit autour de Paris, et dans la plus vilaine situation. On dit que tout est horriblement dégradé.

Je compte bien sur ses bontés pour nos pauvres dixmes. Gare la Saint-Martin.

Respect et tendresse.

J'oubliais de vous dire que ce pauvre ex-jésuite a été très-fâché qu'on ait intitulé son drame: Le partage du monde. C'est un titre de charlatan.

LETTRE CXXXI.

AU MEME.

22 d'auguste.

Vous avez probablement, divins anges, reçu le gros paquet adressé à M. le duc de *Praslin*. Vous devez être las des fatras de mon ex-jésuite. Il n'y a que vos excessives bontés, soutenues de l'amour du tripot, qui puissent combattre le dégoût que doit vous donner cette œuvre tant rapetassée. Pour moi je n'en suis plus juge, et à force de regarder, je ne vois plus rien. Monsieur l'ambassadeur persiste toujours dans son goût pour les roués; mais il est comme moi chez des allobroges, et il se peut que, dans la disette du bon, il trouve le mauvais passable. On me mande que la pauvre comédie française

eſt déſerte, et qu'il faut que vous vous en teniez dorénavant à l'opéra comique. Vous êtes en tout ſens dans le temps de la décadence. Continuez, ô Velches! Je viens de lire deux nouveaux tomes de l'*Hiſtoire de France*, *Maimbourg*, *Daniel*, ſont des *Tite-Live* en comparaiſon de cette rapſodie ampoulée. Tout eſt du même genre. Je ne veux plus rien écrire du tout, de peur que la maladie ne me gagne. 1764.

Eſt-il vrai que le marquis, frère de la marquiſe, n'a plus les bâtimens, et que tous les artiſtes le regrettent? Les mémoires de ce fou de *Déon* courent l'Europe. Nouvel aviliſſement pour les Velches.

Que faire? cultiver ſon jardin; mais ſur-tout conſerver ſes dixmes. Je vous implore contre la ſainte Egliſe.

LETTRE CXXXII.

A M. DAMILAVILLE.

24 d'auguſte.

Mon cher frère, je vous garderai aſſurément le ſecret ſur ce que vous me mandez du ſecrétaire. Ce n'était pas ainſi qu'en uſaient les premiers fidelles. *Pierre* et *Paul* ſe querellèrent, mais ils n'en contribuèrent pas moins à la cauſe commune. Quand je ſonge quel bien nos fidelles pourraient faire, s'ils étaient réunis, le cœur me ſaigne.

Je n'ai aſſurément nulle envie de lier aucun commerce avec le calomniateur; j'ai été bien

aise seulement de vous informer qu'il commen-
1764. çait à se repentir.

Eh bien, vous voyez que, de tous les gens de lettres qui m'ont écrit que je n'avais pas assez critiqué *Corneille*, il n'y a que M. *Blin de Sainmore* qui ait pris ma défense. Soyons étonnés après cela que les philosophes nous abandonnent. Les hommes sont presque tous paresseux et poltrons, à moins qu'une grande passion ne les anime.

Je sens bien qu'on aurait pu faire un ouvrage plus instructif que la lettre de *Sainmore*; mais il importe fort peu qu'on se charge d'éclairer les hommes sur de mauvais vers, sur des pensées alembiquées et fausses, sur des personnages qui ne sont point dans la nature, sur des amours bourgeois et insipides: c'est contre des erreurs plus importantes et plus dangereuses qu'il faudrait leur donner du contre-poison. Ce qu'il y a de cruel, c'est que les empoisonneurs sont récompensés, et les bons médecins persécutés. Ne pourrai-je jamais faire avec vous quelque consultation? Vous avez d'excellens remèdes; mais nos malades sont comme M. de *Pourceaugnac* qui voulait battre son médecin.

Adieu, mon cher frère; vous êtes courageux, et n'êtes point paresseux: *non sic Thiriot, non sic.* Ne nous rebutons pas, nous avons fait quelques cures, et c'est de quoi nous consoler. Courage; *écr. l'inf.*

LETTRE CXXXIII.

1764.

A MADAME
LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 31 d'auguſte.

J'APPRENDS, Madame, que vous avez perdu M. d'*Argenſon*. Si cette nouvelle eſt vraie, je m'en afflige avec vous. Nous ſommes tous comme des priſonniers condamnés à mort, qui s'amuſent un moment ſur le préau juſqu'à ce qu'on vienne les chercher pour les expédier. Cette idée eſt plus vraie que conſolante. La première leçon que je crois qu'il faut donner aux hommes, c'eſt de leur inſpirer du courage dans l'eſprit; et puiſque nous ſommes nés pour ſouffrir et pour mourir, il faut ſe familiariſer avec cette dure deſtinée.

Je voudrais bien ſavoir ſi M. d'*Argenſon* eſt mort en philoſophe ou en poule mouillée. Les derniers momens ſont accompagnés, dans une partie de l'Europe, de circonſtances ſi dégoûtantes et ſi ridicules, qu'il eſt fort difficile de ſavoir ce que penſent les mourans. Ils paſſent tous par les mêmes cérémonies. Il y a eu des jéſuites aſſez impudens pour dire que M. de *Monteſquieu* était mort en imbécille, et ils s'en feſaient un droit pour engager les autres à mourir de même.

Il faut avouer que les anciens, nos maîtres en tout, avaient ſur nous un grand avantage. Ils ne troublaient point la vie et la mort par

1764. des assujettissemens qui rendent l'une et l'autre funestes. On vivait du temps des *Scipions* et des *Césars*, on pensait et on mourait comme on voulait; mais, pour nous autres, on nous traite comme des marionnettes.

Je vous crois assez philosophe, Madame, pour être de mon avis. Si vous ne l'êtes pas, brûlez ma lettre; mais conservez-moi toujours un peu d'amitié pour le peu de temps que j'ai encore à ramper sur le tas de boue où la nature nous a mis. *V.*

LETTRE CXXXIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 31 d'auguste.

J'EUS une belle alarme ces jours passés, Monseigneur, pour votre commandant de Guienne. J'envoyai de mon lit, dont je ne sors guère, savoir des nouvelles de la brillante santé que *Tronchin* lui avait promise; il venait de recevoir ses sacremens, et de faire son testament. La raison de cette opération soudaine, la voici.

Tronchin l'a condamné à ne manger que des légumes, des carottes, des féves cuites à l'eau: Monsieur, a dit M. le duc de *Lorges*, je ne peux digérer votre galimafrée, elle me fait enfler le devant et le derrière. On lui a appliqué les sangsues pour le derrière, et on lui a fait la ponction pour le devant; les vents ont redoublé de fureur, mais les sacremens ont un peu apaisé la tempête, et il est actuellement

hors de danger. M. le duc de *Randan*, son frère, et M. le duc de *la Trimouille*, sont arrivés avec vingt officiers: madame *Denis* veut absolument leur donner la comédie. Je vais recevoir mes sacremens aussi, pour avoir une raison valable de ne point faire le baladin à soixante et dix ans. 1764.

J'apprends dans ce moment la mort de monsieur d'*Argenson*, et j'en suis plus touché que de celle de l'empereur *Iwan*, parce qu'il était plus aimable. Il va se raccommoder avec madame de *Pompadour*, car ils ne pouvaient bien vivre ensemble que dans l'autre monde.

J'ai le ridicule de m'intéresser à l'élection d'un roi de Pologne; mais je crains fort que l'aventure du prince *Iwan*, supposé qu'elle soit vraie, n'empêche M. *Poniatowski*, favori de l'impératrice, d'être élu roi, comme il s'en flattait. On prétend qu'il y aura un peu de trouble au fond du Nord, pendant que mon héros fait régner la paix et les plaisirs dans son beau duché d'Aquitaine. Continuez cette douce vie, et daignez vous ressouvenir avec bonté de votre vieux courtisan redevenu aveugle, qui vous présente son tendre et profond respect. *V.*

LETTRE CXXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de septembre.

Mes divins anges, je vous crois à présent bien établis dans votre nouvelle maison. Vous

1764. vous êtes rapprochés de M. le duc de *Praslin*, et vous avez très-bien fait. J'ai montré vîte votre dernière lettre au petit défroqué: elle ne l'a point effrayé; c'eſt un ingénu perſonnage. Je m'étais toujours défié, m'a-t-il dit, de cette *Julie* qu'on envoyait réciter ſon office dans ſa chambre, et de ce *Pompée* qui ſe diſait ſoldat, et de bien d'autres choſes ſur leſquelles cependant je me feſais illuſion. J'étais ſi rempli de la prétendue beauté de quelques ſituations et de quelques caractères, que j'étouffais mes remords ſur le reſte.

Faites choix d'un ami dont la raiſon vous guide,
Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on ſent faible et qu'on veut ſe cacher.

Il m'aſſure que *Pompée* ne ſera plus ſoldat; il voit bien que ce changement en exige d'autres, et qu'il faut raccommoder le bâtiment de manière que l'architecture ne ſoit point gâtée; cela demande un peu de ſoin; il eſt prêt de s'y livrer: il dit que la deſtinée de ſon pauvre drame eſt de voyager; il ſupplie mes anges de le lui renvoyer; il veut en venir à votre honneur et au ſien; il proteſte qu'il n'omettra rien pour gagner en dernier reſſort ce procès qu'il a perdu en première inſtance; il aime à plaider quand vous prenez en main ſa cauſe; il n'en démordra pas, je connais ſa tête.

Mes anges, il me paraît que *Catherine* fournit de grands ſujets de tragédie. Un feſeur de drames aurait beaucoup à apprendre chez *Catherine* et chez *Frédéric*; mais je ne veux pas croire tout ce qu'on dit.

Quelque chose qui se passe dans le Nord, renvoyez-nous nos roués du Midi; notre jeune homme vous en renverra d'autres; c'est sa consolation. Il est venu quatre-vingts personnes dans sa chaumière avec MM. les ducs de *Randan*, de *la Trimouille*, non pas le *la Trimouille* de *Dorothée*, etc. etc. Madame *Denis* leur a joué Mérope, leur a donné une fête, et moi, je me suis mis au lit. 1764.

Vous ne m'avez pas seulement parlé du décès de M. d'*Argenson*, mon contemporain; vous ne vous souvenez pas que nous l'appellions *la chevre*, vous ne vous souvenez de rien, pas même du prince *Ivan*.

Cependant je baise le bout de vos ailes.

LETTRE CXXXVI.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

10 de septembre.

VOTRE estampe est digne de vous et de M. *Vanloo*, Mademoiselle; c'est un très-beau tableau qui passera à la postérité, ainsi que votre nom. La grâce que le roi vous a faite, montre que les arts ne sont pas entièrement abandonnés. Je me flatte que le roi ne fera pas la même grâce au curé de Saint-Sulpice. J'ai vu, dans quelques papiers publics, que ce prêtre avait fait banqueroute, et j'en ai été très-édifié. Ce qui est bien sûr, c'est que ce maraud-là ne m'enterrera pas. Je souhaite que vous enterriez tous ceux de Paris, et que vous ayez autant de bons acteurs qu'il y a de curés et de vicaires. Comp-

1764. tez, Mademoiselle, sur le véritable attachement de celui qui a l'honneur de vous écrire.

LETTRE CXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 de septembre.

ANGES, conjurés, protecteurs des roués, j'ai fait lire, sans tarder, votre lettre du 3 de septembre au petit frère ex-jésuite; je lui ai donné votre mémoire. Vos anges, m'a-t-il dit, ne sont pas des sots; et sur le champ il s'est mis à refaire ce que je vous envoie, et ce que je vous supplie de me renvoyer enrichi de vos observations. Il a changé, en conséquence, le commencement du cinquième acte, et il me charge de mettre ces deux esquisses dans mon paquet. Il est convenu que les discours d'*Octave* et d'*Antoine* n'étaient que raisonnables, et ne pouvaient intéresser. J'avoue, me disait ce jeune homme avec candeur, que tout ce qui ne concerne pas le péril de *Pompée* et le cœur de *Julie* doit indisposer les spectateurs. Il faut toujours faire paraître les tyrans le moins qu'on peut. Les malheureux qu'ils oppriment, et ceux qui veulent se venger, ne peuvent trop paraître. J'avais manqué à cette règle, en m'attachant trop à développer le caractère d'*Auguste*: mais ce qui est bon dans un livre n'est pas bon dans une tragédie. Ces dissertations d'*Octave* et d'*Antoine* étouffaient toute l'action; elle semble marcher à présent avec rapidité et avec intérêt, grâce aux belles idées des anges. Il ne s'agira plus

que

que de retoucher le tableau, et de lui donner du coloris. J'espère que les anges renverront le tout, c'est-à-dire les cinq actes, le nouveau troisième acte et le nouveau commencement du cinquième; après quoi le petit jésuite, aidé de leurs lumières, travaillera à son aise. 1764.

Les anges sont constans dans leur bonne volonté, et ils ont trouvé un petit drôle qui à mis son opiniâtreté à leur obéir.

Si je pouvais parler d'affaires, je remercirais tendrement des bontés qu'on a pour mes dixmes; je ne conçois pas trop comment on peut séparer la cause de Genève de la mienne. Je suis trop occupé de *Pompée* pour raisonner juste sur les traités faits avec les Suisses.

Respect, tendresse, reconnaissance.

LETTRE CXXXVIII.

AU MEME.

14 de septembre.

DIVINS anges, vous devez avoir reçu des fatras tragiques. Permettez que je vous parle d'un fatras de prose; c'est un Dictionnaire philosophique portatif, qu'on m'attribue, et que jamais je n'aurai fait. Cela est rempli de vérités hardies que je serais bien fâché d'avoir écrites. M. *Marin* peut aisément empêcher que ce diabolique ouvrage n'entre chez les Velches. Si vous daignez lui dire ou lui faire dire un mot, je vous serai très obligé. Il faut sur-tout qu'il soit persuadé que cette œuvre infernale n'est

1764. point de moi. Si j'étais l'auteur de tout ce qu'on met sur mon compte, j'aurais à me reprocher plus de volumes que tous les pères de l'Eglise ensemble. Le petit ex-jésuite est toujours au bout de vos ailes. Il attend les cinq, plus les trois, plus la première page du cinq. Cet opiniâtre candidat dit toujours qu'il n'en démordra pas, dût-il travailler deux ans de suite; c'est bien dommage que cela soit si jeune. On a de la peine à le former; mais sa docilité et sa patience lui tiendront lieu de talent. Vous ne sauriez croire, mes anges, combien il vous aime.

LETTRE CXXXIX.

A M. DAMILAVILLE.

Le 19 de septembre.

Mon cher frère, je reçois votre lettre du 13, par laquelle vous me demandez un Dictionnaire philosophique portatif. Ce Dictionnaire effarouche cruellement les dévots. Je ne veux jamais qu'il soit de moi; j'en écris sur ce ton à M. *Marin* qui m'en avait parlé dans sa dernière lettre, et je me flatte que les véritables frères me seconderont. On doit regarder cet ouvrage comme un recueil de plusieurs auteurs, fait par un éditeur de Hollande. Il est bien cruel qu'on me nomme; c'est m'ôter désormais la liberté de rendre service. Les philosophes doivent rendre la vérité publique, et cacher leur personne.

J'ai fait acheter le *Portatif* à Genève; il n'y en avait alors que deux exemplaires. Le con-

fiſtoire des prêtres pédans, ſociniens, l'a déféré aux magiſtrats; alors les libraires en ont fait venir beaucoup. Les magiſtrats l'ont lu avec édification, et les prêtres ont été tout étonnés de voir ce qui eût été brûlé, il y a trente ans, eſt aujourd'hui très-bien reçu dans le monde. Il me paraît qu'on eſt beaucoup plus avancé à Genève qu'à Paris. Votre parlement n'eſt pas encore philoſophe. 1764.

Je voudrais bien avoir les factums des capucins. Mais pourquoi faut-il qu'il y ait des capucins? Courage, le royaume de DIEU n'eſt pas loin: les eſprits s'éclairent, d'un bout de l'Europe à l'autre. Quel dommage, encore une fois, que ceux qui penſent de la même manière ne ſoient pas tous frères! que ne ſuis je à Paris! que ne puis-je raſſembler le ſaint troupeau! que ne puis-je mourir dans les bras des véritables frères! *Interim*, *écr. l'inf.*

LETTRE CXL.

A MADAME DU BOCAGE.

Ferney, 19 de ſeptembre.

Je n'ai point voulu vous remercier, Madame, ſans avoir joui de vos bienfaits. C'eſt en connaiſſance de cauſe que je vous réitère les ſentimens d'eſtime et de reconnaiſſance que je vous avais voués dès long-temps. J'ai lu la très-jolie édition dont vous avez voulu me gratifier. Je ne connais point vos agréables lettres ſur l'Italie; elles ſont ſupérieures à celles de madame de

1764. *Montaigu.* Je connais Constantinople par elle, et Rome par vous; et, grâce à votre style, je donne la préférence à Rome. Je ne m'attendais pas, Madame, de voir mon petit hermitage auprès de Genève, célébré par la main brillante qui a si bien peint les vignes des cardinaux. Les grands peintres savent également exercer leurs talens sur les palais et sur les chaumières.

Soyez bien sûre, Madame, que je suis aussi reconnaissant qu'étonné de l'extrême bonté avec laquelle vous avez bien voulu parler de moi. Je ne nie pas que je ne sois infiniment flatté de voir mon nom dans vos lettres qui passeront à la postérité; mais mon cœur, j'ose le dire, est encore plus sensiblement touché de recevoir ces marques d'amitié de la première personne de son sexe et de son siècle. J'ose dire, Madame, que personne n'a plus senti votre mérite que moi; mais je ne me bornerai pas à vous admirer; j'aimais votre caractère autant que votre esprit, et l'éloignement des lieux n'a point diminué ces sentimens. Madame *Denis* les partage; elle est pénétrée, comme moi, de ce que vous valez. Recevez les hommages de l'oncle et de la nièce. Vous êtes au dessus des éloges, vous devez en être fatiguée. On est bien plus sûr de vous plaire quand on vous dit qu'on vous est très-tendrement attaché, et c'est bien certainement ce que je suis avec le plus sincère respect. *V.*

LETTRE CXLI.

1764.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

21 de septembre.

Eh bien, oui, Madame; il serait tout aussi bon, pour le moins, de n'être pas né. L'*Evangile* ne l'a dit que de *Judas*, mais l'*Ecclésiaste* l'a dit de tous les hommes: et si *Salomon* a fait l'*Ecclésiaste*; vous êtes de l'avis du plus sage et du plus voluptueux de tous les rois. Remarquez seulement que *Salomon* ne parlait ainsi que quand il digérait mal. L'abbé de *Chaulieu*, qui valait bien *Salomon*, dit:

Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.

Je suis donc volontiers de votre avis quand je souffre, et nous n'aurons plus de querelles sur cet article. Je croirai avec vous qu'il eût beaucoup mieux valu au prince *Iwan* de n'être pas né, que d'être empereur au berceau pour vivre vingt-quatre ans dans un cachot, et pour y mourir de huit coups de poignard. Je serais homme à souhaiter de n'être pas né, si on m'accusait d'avoir fait le Dictionnaire philosophique; car, quoique cet ouvrage me paraisse aussi vrai que hardi, quoiqu'il respire la morale la plus pure, les hommes sont si sots, si méchans, les dévots sont si fanatiques, que je serais surement persécuté.

Cet ouvrage, que je crois très-utile, ne sera jamais de moi; je n'en ai envoyé à personne;

1764. ——— j'ai même de la peine à en faire venir quelques exemplaires pour moi-même. Dès que j'en aurai, je vous en ferai parvenir, mais par quelle voie? je n'en sais rien. Tous les gros paquets sont saisis à la poste. Les ministres n'aiment pas qu'on envoye sous leur nom des choses dont on peut leur faire des reproches; il faut attendre l'occasion de quelques voyageurs.

Je suis indigné qu'un homme qui avait le sens commun, ait passé les cinq dernières heures de sa vie avec un prêtre; deux minutes suffisaient. S'il faut payer chez vous ce tribut à l'usage, on doit acquitter cette dette le plus vite qu'il est possible. Je vous prie de dire à M. le président *Hénault* combien je regrette son ami.

Mais si nous avions eu le malheur de perdre M. *Hénault*, aurait-il fallu écrire à M. d'*Argenson*? Je n'ai point écrit à son fils, parce que son fils ne m'écrirait pas sur la mort de mon père.

Savez-vous, Madame, qu'il m'en coûte infiniment d'écrire? Je vois à peine mon papier, et je suis très-malade. Je vous écris parce que vous vous croyez très-malheureuse, et que vous avez une ame forte à qui je dis quelquefois des vérités fortes; parce que vous m'avez dit quelquefois que mes lettres vous consolaient un moment; parce que j'aime à vous parler des malheurs de la vie humaine, des préjugés qui l'empoisonnent, et des horreurs ridicules dont on accompagne la mort.

Soyons philosophes, au moins dans nos derniers jours; ne les employons pas à nous sacrifier aux vanités du monde, à suivre des fan-

tômes, à nous éviter nous mêmes, à nous prodiguer au dehors, à nous repaître de vent. Vivez, philosophez avec vos amis; qu'ils trompent le temps avec vous; qu'ils égayent avec vous le chagrin secret de la vieillesse; qu'ils vivent pour eux et pour vous. 1764.

Adieu, Madame; je vous aime de loin, et je vous aimerais encore plus de près. *V.*

LETTRE CXLII.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Ferney, 21 de septembre.

J'AI été si occupé de mon petit ex-jésuite, et ensuite si malingre, que je n'ai pas remercié votre Excellence de l'extrême bonté qu'elle a eue de daigner s'intéresser pour un gentilhomme savoyard. Ce savoyard nommé M. de *la Balme*, fera tout ce qui lui plaira; il suivra, s'il veut, les bons conseils de votre Excellence. Je vous présente mes très-humbles remercîmens et les siens, et je reviens à mon défroqué. Il veut absolument justifier la bonne opinion que vous avez eue de son entreprise; il veut que son drame soit aussi intéressant que politique. Ces deux avantages se trouvent rarement ensemble, témoin les douze ou treize dernières pièces du grand *Corneille* qui raisonne, qui discute et qui est bien loin de toucher. Notre petit drôle ajoute encore qu'il faut que le style soit de la plus grande pureté, sans rien perdre de la force qui doit l'animer, ce qui est extrêmement difficile;

1764. que toute tragédie doit être remplie d'action, mais que cette action doit toujours produire dans l'ame de grands mouvemens, et servir à développer des sentimens qui aient toute leur étendue; car c'est le sentiment qui doit régner, et sans lui une pièce n'est qu'une aventure froide, récitée en dialogues. Enfin, il veut vous plaire, et il vous enverra sa pièce que vous ne reconnaîtrez pas.

Malheureusement, il n'y a point de rôle ni pour mademoiselle *Clairon* de Paris ni pour celle de Turin. Je me mets aux pieds de madame *Chauvelin-Clairon*, dont il faut adorer les talens et les grâces. Que l'une et l'autre Excellence conservent leurs bontés au vieux laboureur de Ferney, qui a quitté le cothurne pour le semoir, et qui fait des infidélités à *Melpomène* en faveur de *Cérès*, mais qui ne vous en fera jamais.

LETTRE CXLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de septembre.

Je ne manque jamais de faire lire au petit prêtre les ordres célestes des anges; il a dévoré le dernier mandat, et voici comme il m'a parlé:

J'avais déja travaillé conformément à leurs idées, de sorte que les derniers ordres ne sont arrivés qu'après l'exécution des premiers. On trouvera des prêtres plus savans, mais non de plus dociles.

J'ai

J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir; et, si je n'ai pas réussi, je suis un juste à qui la grâce a manqué. 1764.

J'ai ôté toutes les dissertations cornéliennes qui anéantissent l'intérêt. Je respecte fort ce *Corneille*, mais on est sûr d'une lourde chute quand on l'imite.

Il me paraît qu'à présent toutes les scènes sont nécessaires, et ce qui est nécessaire n'ennuie point.

Il paraît qu'on s'est trompé quand on a dit que la pièce manquait d'action: il fallait dire que l'action était refroidie par les discours qu'*Octave* et *Antoine* tenaient sur l'amour, et sur le danger qu'ils ont couru.

L'action, dans une tragédie, ne consiste pas à agir sur le théâtre, mais à dire et à apprendre quelque chose de nouveau; à sortir d'un danger pour retomber dans un autre; à préparer un événement, et à y mettre des obstacles. Je crois qu'il y a beaucoup de cette action théâtrale dans mon drame, de l'intérêt, des caractères, de grands tableaux de la situation de la république romaine, que le style en est assez pur et assez vif, et qu'enfin, tous les ordres de vos divins anges ayant été exécutés, je dois m'attendre à une réparation d'honneur, si la pièce est bien jouée.

Je présume qu'il faut obtenir qu'on la représente à Fontainebleau, et que, si elle y réussit, on sera sûr de Paris; ce n'est pas la première fois qu'on a gagné un procès perdu en première instance, témoin Brutus, Oreste, Sémiramis.

Il n'est ni de l'intérêt de *le Kain*, ni de ce-

1764. lui de l'auteur, ni de celui des comédiens, qu'on commence par imprimer ce qui, étant tombé à la représentation, n'engagerait pas les lecteurs à jeter les yeux sur l'ouvrage.

Ainsi a parlé le jeune prêtre, et il a fini par chanter une antienne à l'honneur des anges.

J'ai commencé, comme de raison, par le tripot; je passe aux dixmes.

Je n'ai point de termes, ni en prose ni en vers, pour exprimer ma reconnaissance. J'écrirai donc à ce M. de *Fontète*.

Passons aux seigneurs *Cramer*. On a un peu gâté les Génevois; ils n'ont pas daigné seulement faire prendre les armes à leur garnison pour MM. les ducs de *Randan*, de *la Trimouille* et de *Lorges*, tandis qu'elle les prend pour un conseiller des vingt-cinq, lequel, en parlant au peuple assemblé, l'appelle mes souverains seigneurs. Ce pays ci est l'antipode du vôtre.

Tout ce que je peux vous dire des princes en question, c'est que quand j'arrivai ils n'avaient pas de chausses, et qu'ils sont à présent fort à leur aise.

Ils m'avaient toujours fait accroire qu'ils avaient écrit à un libraire de Florence pour me faire avoir les livres italiens nouveaux. M. de *Lorenzi* m'a mandé que ce libraire n'avait pas reçu de leurs nouvelles; c'est ce qui fait que j'ai si mal servi votre *Gazette littéraire*.

Il n'y a pas, je crois, d'autre voie que celle de M. le duc de *Praslin* pour vous faire tenir le livre infernal. Je mettrai sur votre enveloppe: *Mémoire aux anges;* mais donnez-moi vos ordres.

LETTRE CXLIV.

1764.

A M. DE LA CHALOTAIS.

A Ferney, le 26 de septembre.

AGRÉEZ, Monsieur, que M. de *la Vabre*, qui vous présenta l'an passé une lettre de ma part, et que vous reçutes avec tant de bontés, ait encore l'honneur de vous en présenter une. Il vous parlera de son affaire; mais moi, je ne peux vous parler que de vous-même, de votre éloquence, des excellentes méthodes que vous avez daigné donner pour élever des jeunes gens en citoyens, et pour cultiver leur raison qu'on a si long-temps pervertie dans les écoles. Vous me paraissez le procureur-général de la France entière.

J'ai relu plusieurs fois tout ce que vous avez bien voulu rendre public, et toujours avec un nouveau plaisir. Vous ne vous contentez pas d'éclairer les hommes, vous les secourez. J'ai vu, dans des mémoires d'agriculture, combien vous l'encouragez dans votre patrie. Je me suis mis au rang de vos disciples; j'ai semé du froment à votre exemple, et j'ai forcé les terres les plus ingrates à rapporter quelque chose. Je trouve que *Virgile* avait autant raison de dire: *O fortunatos nimiùm sua si bona norint!* qu'il avait de tort de quitter la vie dont il faisait l'éloge. Il renonça à la charrue pour la cour; j'ai eu le bonheur de quitter les rois pour la charrue. Plût à Dieu que mes petites terres fussent voisines des vôtres! Les hommes, qui

——penſent ſont trop diſperſés, et le nombre des
1764. philoſophes eſt encore bien petit, quoiqu'il ſoit beaucoup plus grand que dans notre jeuneſſe. J'ai vu l'empire de la raiſon s'étendre, ou plutôt ſes fers devenus plus légers. Encore quelques hommes comme vous, Monſieur, et le genre humain en vaudra mieux.

Je vous ſupplie d'être bien perſuadé du reſpect infini avec lequel je ſerai toute ma vie, etc.

Voltaire.

LETTRE CXLV.

A M. DAMILAVILLE.

Ce 29 de ſeptembre.

Mon cher frère, la tempête gronde de tous côtés contre le *Portatif*. Quelle barbarie de m'attribuer un livre farci de citations de St. *Jérôme*, d'*Ambroiſe*, d'*Auguſtin*, de *Clément* d'Alexandrie, de *Tatien*, de *Tertullien*, d'*Origène*, etc.! N'y a-t-il pas de l'abſurdité de ſoupçonner un pauvre homme de lettres d'avoir ſeulement lu aucun de ces auteurs? Le livre eſt reconnu pour être d'un nommé *Dubut*, petit apprenti théologien d'Hollande. Hélas! je m'occupais tranquillement de la tragédie de Pierre le cruel, dont j'avais déjà fait quatre actes, quand cette funeſte nouvelle eſt venue troubler mon repos. J'ai jeté dans le feu et ce malheureux *Portatif* que je venais d'acheter, et la tragédie de Pierre, et tous mes papiers; et j'ai bien ré-

1764.

folu de ne me mêler que d'agriculture le reſte de ma vie.

Je vous le dis, je vous le répète, ce maudit livre ſera funeſte aux frères, ſi on perſévère dans l'injuſtice de me l'attribuer. On ſait comment la calomnie eſt faite. Voilà ſon ſtyle, dit-elle; ne le reconnaiſſez-vous pas à ce tour de phraſe? Eh! madame l'impudente, qui vous a dit que M. *Dubut* n'a pas le même ſtyle? Eſt-il donc ſi rare de trouver deux auteurs qui écrivent dans le même goût? eſt-il donc permis de perſécuter un pauvre innocent, parce qu'on a cru reconnaître ſa manière d'écrire? La calomnie répond à cela qu'elle n'entend point raiſon, qu'il faut venger *Pompignan* et maître *Aliboron*, et qu'elle pourſuivra les philoſophes tant qu'elle pourra.

Oppoſez donc, mon cher frère, votre éloquence à ſes fureurs. En vérité, les philoſophes ſont intéreſſés à repouſſer des accuſations de cette nature. Non-ſeulement il faut crier, mais il faut faire crier les criailleurs en faveur de la vérité. Rien ne ſerait d'ailleurs plus dangereux pour l'*Encyclopédie*, que l'imputation d'un Dictionnaire philoſophique à un homme qui a travaillé quelquefois pour l'*Encyclopédie* même; cela réveillerait la fureur des *Chaumeix*, et le *Journal chrétien* ferait beau bruit.

Je vous prie de m'envoyer des *Remarques* imprimées depuis peu ſur *l'Encyclopédie*, en forme de lettres. C'eſt apparemment le ſecrétaire de l'envie qui a fait cet ouvrage. Mandez-moi ſi on daigne y répondre, et s'il ſerait à propos que

1764. les héritiers de *Guillaume Vadé* s'égayassent sur cet animal, quand ils n'auront rien à faire?

Je ne peux avoir sitôt le recueil que je vous ai promis; mais est-il possible qu'il ne vienne rien de Paris dans ce goût? Vos prophètes sont muets, les oracles ont cessé. Il y a trop peu de *Meslier*, trop peu de sermons, et trop de fripons.

Est il vrai que l'archevêque de Paris revient à Conflans? il fera peut-être un mandement contre le *Portatif*, pour s'amuser; mais il n'amusera pas le public.

Je vous embrasse tendrement, mon cher frère.

LETTRE CXLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1 d'octobre.

Le petit ex-jésuite, qui me vient voir souvent, m'a dit aujourd'hui: Je ne suis point content du monologue qui finit le troisième acte; je deviens tous les jours plus difficile, à mesure que j'avance en âge et que j'approche de la majorité. Voici donc une nouvelle scène que je vous supplie de présenter à vos anges; il est aisé de la substituer à l'autre. Je suis un peu guéri des illusions de l'amour-propre, tout jeune que je suis; mais je m'imagine qu'on pourrait facilement obtenir de messieurs les premiers gentilshommes de la chambre que le drame fût joué à Fontainebleau. Une de mes craintes est qu'il ne soit mal joué, mais il faut se servir de ce qu'on a.

O mes anges, j'avoue que je n'ai prêté qu'une

attention légère au discours de notre prêtre. J'avais la cervelle toute entreprise d'une requête de nos petits États au roi, pour obtenir la confirmation des lettres patentes d'*Henri IV*, enregistrées au parlement de Dijon, en faveur des dixmes de notre pays. Je me conforme en cela aux vues et aux bontés de M. le duc de *Praslin*, et je me flatte qu'un curé ne tiendra pas contre *Henri IV* et *Louis XV*. 1764.

Je gémis toujours devant DIEU de l'injustice criante qu'on me fait de m'attribuer un *Portatif*; vous savez quelle est mon innocence. Je me suis avisé d'écrire, il y a quelques jours, une lettre à frère *Marin*, adressée toute ouverte chez monsieur le lieutenant général de police. Dans cette lettre, je le priais d'empêcher un scélérat de libraire, nommé *Besogne*, natif de Normandie, d'imprimer l'infernal *Portatif*; je ne sais si frère *Marin* a reçu cette lettre. En attendant, je trouve vos conseils divins, et je vais engager l'auteur à vous envoyer un *Portatif* raisonnable, décent, irréprochable, et même un peu pédantesque; et si frère *Marin* n'était pas riche, si on pouvait lui proposer de tirer quelque avantage de l'impression, cela ne serait peut-être pas mal avisé. J'en ai parlé à l'auteur qui est proche parent de l'ex-jésuite; en vérité, ils sont tout-à-fait dociles dans cette famille-là; il lui a dit qu'il s'allait mettre à travailler, tout malade qu'il est. Cet auteur s'appelle *Dubut*, mais il a encore un autre nom; il a étudié en théologie, et possède *Tertullien* sur le bout du doigt. Ce serait bien là le cas de donner les roués; il est bon de faire des diversions.

1764. Je baise le bout des ailes de mes anges en toute humilité, avec la plus vive reconnaissance.

LETTRE CXLVII.

AU MEME.

3 d'octobre.

DIVINS anges, vous avez à étendre vos ailes sur deux hommes assez singuliers; c'est le petit ex jésuite en vers, et le petit huguenot *Dubut* en prose. Ce *Dubut*, auteur du Dictionnaire, trouve vos idées et vos conseils tout aussi bons que le jésuite, et il y défère tout aussi vite. Il m'apporta hier un gros cahier d'articles nouveaux et d'anciens articles corrigés. Je les ai lus, je les ai trouvés à la fois plus circonspects et plus intéressans que les anciens. C'est un travailleur qui ne laisse pas d'avoir quelque érudition orientale, et qui cependant a quelquefois dans l'esprit une plaisanterie qui ressemble à celle de votre pays. S'il n'était pas si vieux et si malade, vous pourriez en faire quelque chose.

Ce serait un grand coup d'engager frère *Marin* à faire imprimer les nouveaux cahiers de frère *Dubut*. Il y aurait assurément du bénéfice; et, si on n'ose pas proposer à frère *Marin* cette rétribution, il peut en gratifier quelque ami. Il peut sur-tout adoucir quelques teintes un peu trop fortes, s'il y en a, ce que je ne crois pas; car *Dubut* s'est tenu par les cordons.

Dans quelques jours on enverrait le reste de

l'ouvrage ; il pourrait aisément être répandu dans Paris, avant que son diabolique prédécesseur fût connu. 1764.

Tout ce que je puis dire sur ce livre, c'est qu'il n'est point de moi, et que ceux qui me l'attribuent sont des mal-avisés, des gens sans pitié, des velches.

Je voudrais que mon ami le défroqué servît son ami *Dubut* ; qu'il pût faire jouer le drame des roués pour faire diversion, comme *Alcibiade* fesait couper la queue à son chien, pour empêcher les Athéniens de remarquer certaine frasque dont on commençait à parler.

Voici *Dubut* qui entre chez moi ; il ne me donne aucun repos. Il faut donc que je vous en donne, et que je finisse.

Le paquet du huguenot est adressé à M. le duc de *Praslin*.

Respect et tendresse.

LETTRE CXLVIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 3 d'octobre.

Il y a huit jours que je suis dans mon lit, Madame. J'ai envoyé chercher à Genève le livre que vous voulez avoir, et qui n'est qu'un recueil de plusieurs pièces dont quelques-unes étaient déjà connues. L'auteur est un nommé *Dubut*, petit apprenti prêtre huguenot. Je n'ai pu en trouver à Genève ; j'ai écrit à Madame de *Florian*. Cet ouvrage est regardé, par les dévots,

1764. comme un livre très-audacieux et très dangereux. Il ne m'a pas paru tout-à-fait si méchant ; mais vous savez que j'ai beaucoup d'indulgence.

Je n'ai pas moins d'indignation que vous de voir qu'on m'impute ce petit livre, farci de citations des pères du second et du troisième siècle. Il y est question du *Targum* des Juifs : la calomnie me prend donc pour un rabbin ; mais la calomnie est absurde, de son naturel ; et toute absurde qu'elle est, elle fait souvent beaucoup de mal. Elle m'a attribué ce livre auprès du roi, et cela trouble ma vieillesse qui devrait être tranquille. La nature nous fait déjà assez de mal, sans que les hommes nous en fassent encore.

Cette vie est un combat perpétuel ; et la philosophie est le seul emplâtre qu'on puisse mettre sur les blessures qu'on reçoit de tous côtés : elle ne guérit pas, mais elle console, et c'est beaucoup.

Il y a encore un autre secret, c'est de lire les gazettes. Quand on voit, par exemple, que le prince *Iwan* a été empereur à l'âge d'un an, qu'il a été vingt-quatre ans en prison, et qu'au bout de ce temps il est mort de huit coups de poignard, la philosophie trouve là de très-bonnes réflexions à faire, et elle nous dit alors que nous devons être heureux de tous les maux qui ne nous arrivent pas, comme la maîtresse de l'avare est riche de ce qu'elle ne dépense point.

Je cherche encore un autre secret, c'est celui de digérer. Vous voyez, Madame, que je me bats les flancs pour trouver la façon d'être le moins malheureux qu'il me soit possible ; car,

pour le mot d'heureux, il ne me paraît guère fait que pour les romans. Je souhaiterais passionnément que ce mot vous convînt. 1764.

Il y a peut-être un état assez agréable dans le monde, c'est celui d'imbécille, mais il n'y a pas moyen de vous proposer cette manière d'être; vous êtes trop éloignée de cette espèce de félicité. C'est une chose assez plaisante, qu'aucune personne d'esprit ne voudrait d'un bonheur fondé sur la sottise; il est clair, pourtant, qu'on ferait un très-bon marché.

Faites donc comme vous pourrez, Madame, avec vos lumières, avec votre belle imagination et votre bon goût; et, quand vous n'aurez rien à faire, mandez-moi si tout cela contribue à vous faire mieux supporter le fardeau de la vie.

V.

LETTRE CXLIX.

A M. DE BORDES, *à Lyon.*

Aux Délices, 6 d'octobre.

MADAME *Cramer* m'a parlé, Monsieur, d'une comédie remplie d'esprit et de bonnes plaisanteries. Si vous voulez quelque jour en gratifier le petit théâtre de Ferney, les acteurs et actrices tâcheront de ne point gâter un si joli ouvrage. Je serai spectateur; car, à mon âge de soixante et onze ans, j'ai demandé mon congé, comme le vieux bon homme *Sarrasin*. Il me paraît impossible qu'avec l'esprit que vous avez, vous n'ayez pas fait une très-bonne pièce;

1764. j'ai vu de vous des choſes charmantes dans plus d'un genre. Nous vous promettrons le ſecret, et nous remplirons, madame *Denis* et moi, toutes les conditions que vous nous impoſerez.

Permettez-moi de vous parler d'un livre nouveau qu'on m'attribue très mal à propos; il eſt intitulé Dictionnaire philoſophique. L'auteur eſt un jeune homme aſſez inſtruit, nommé *Dubut*. C'était un apprenti prêtre qui a renoncé au métier, et qui paraît aſſez philoſophe. Comme on prétend qu'il n'eſt plus permis en France de l'être, je ſerais très-fâché qu'on imprimât cet ouvrage à Lyon; car je m'intéreſſe fort à ce pauvre M. *Dubut*. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire ſi en effet on imprime le Dictionnaire philoſophique dans votre ville; au moins *Dubut* enverrait un *errata*. Il dit qu'il s'eſt gliſſé des fautes intolérables dans l'édition qui ſe débite. Il ſerait mieux qu'on n'imprimât pas ce livre; mais, ſi on s'obſtine à en faire une ſeconde édition, *Dubut* ſouhaite qu'elle ſoit correcte. Il implore votre médiation, et je me joins à lui.

Le marquis d'*Argens* vient d'imprimer à Berlin le *Diſcours de l'Empereur Julien contre les Galiléens*, diſcours, à la vérité, un peu faible, mais beaucoup plus faiblement réfuté par St. *Cyrille*.

Vous voyez qu'on oſe dire aujourd'hui bien des choſes auxquelles on n'aurait oſé penſer il y a trente années. Des amis du genre-humain font aujourd'hui des efforts de tous côtés pour inſpirer aux hommes la tolérance, tandis qu'à Toulouſe on roue un homme pour plaire à DIEU,

qu'on brûle des juifs en Portugal, et qu'on persécute en France des philosophes. 1764.

Adieu, Monsieur; n'aurai-je donc jamais le plaisir de vous revoir? Je vous avertis que, si vous ne venez point à Ferney, je me traînerai à Lyon avec toute ma famille. Je vous embrasse en philosophe, sans cérémonie et de bon cœur.

LETTRE CL.

A M. DAMILAVILLE.

8 d'octobre.

CHER frère, vous me ravissez. Comment pouvez-vous écrire des lettres de quatre pages, étant malade et chargé d'affaires? moi, qui ne suis chargé de rien, j'ai bien de la peine à écrire un petit mot. Je deviens aussi paresseux que frère *Thiriot*; mais je ne change pas de patron comme lui. Apparemment qu'il sert la messe de son archevêque. Pour moi, qui ne la sers ni ne l'entends, je suis toujours fidelle aux philosophes.

J'espère que le petit recueil fait par M. *Dubut* ne fera de tort ni à la philosophie, ni à moi. Je voudrais que chacun de nos frères lançât, tous les ans, les flèches de son carquois contre le monstre, sans qu'on sût de quelle main les coups partent. Pourquoi faut-il que l'on nomme les gens? il s'agit de blesser ce monstre, et non pas de savoir le nom de ceux qui l'ont blessé. Les noms nuisent à la cause, ils réveillent le

préjugé. Il n'y a que le nom de *Jean Meslier*
1764. qui puisse faire du bien, parce que le repentir d'un bon prêtre, à l'article de la mort, doit faire une grande impression. Ce *Meslier* devrait être entre les mains de tout le monde.

Nous avons converti, depuis peu, un grand seigneur attaché à monsieur le dauphin; c'est un grand coup pour la bonne cause. Il y a dans la province des gens zélés qui commencent à combattre avec succès.

J'aurais bien voulu que des *Cahusac*, des *Desmahis* n'eussent pas travaillé à l'*Encyclopédie*, qu'on se fût associé de vrais savans, et non pas de petits freluquets; et qu'on n'eût pas eu la malheureuse complaisance d'insérer, à côté des articles des *Diderot* et des d'*Alembert*, je ne sais quelles puériles déclamations qui déshonorent un si bel ouvrage. Je suis si attaché à cette belle entreprise, que je voudrais que tout en fût parfait; mais le bon y domine à tel point, qu'elle fera l'honneur de la nation, et qu'assurément on doit à M. *Diderot* des récompenses.

On dit qu'on a donné des lettres de noblesse et une grosse pension au sieur *Outrequin*, pour avoir arrosé le boulevard. Si je travaillais à l'*Encyclopédie*, je dirais, à l'article *Pension*: M. *Outrequin* en a reçu une très-forte, et M. *Diderot* a été persécuté.

Bonsoir, belle ame qui gémissez comme moi sur le sort de la philosophie. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CLI.

1764.

A M. LE CLERC DE MONTMERCI.

8 d'octobre.

L'AMITIÉ d'un philosophe comme vous, Monsieur, peut consoler de toutes les sottises qu'on fait et qu'on dit chez les Velches. Je ne connaissais point ce M. *Robinet*, et je ne savais pas qu'il fût l'auteur du *Traité de la nature*. Il me semble que c'est un ouvrage de métaphysique, et je suis bien étonné qu'un philosophe s'amuse à faire imprimer deux volumes de mes lettres. Où aurait-il pris de quoi faire ces deux volumes?

A l'égard des six commentateurs, il faut que ce soit la troupe qui travaille au *Journal chrétien*. Elle ne me donnera sans doute que des avis charitables et fraternels; elle priera DIEU pour moi, et cela me fera beaucoup de bien.

On dit que tous les musiciens ont été à l'enterrement de *Rameau*, et qu'ils ont fait chanter un très-beau *De profundis*. Quand je mourrai, les poëtes feront contre moi des épigrammes que les dévots larderont de maudissons. En attendant, je me recommande à vous et aux philosophes.

1764.

LETTRE CLII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

8 d'octobre.

MADAME de *Florian* vous remettra, Madame, le livre que vous demandez, presque aussi tôt que vous aurez reçu cette lettre. Vous verrez bien aisément quelle injustice l'on me fait de m'attribuer cet ouvrage; vous connaîtrez que c'est un recueil de pièces écrites par des mains différentes. Il est d'ailleurs rempli de fautes d'impression et de calculs erronés, qui peuvent faire quelque peine au lecteur. Il y a quelques chapitres qui vous amuseront, et d'autres qui demandent un peu d'attention. Si vous lisez le *Catéchisme des Japonais*, vous y reconnaîtrez aisément les Anglais, vous y verrez d'un coup d'œil que les Bruxhé sont les Hébreux, les pipastes, les papistes, *Therlu* et *Vincal*, *Calvin* et *Luther*; et ainsi du reste

Je vous exhorte sur-tout à lire le *Catéchisme chinois*, qui est celui de tout esprit bien fait. En général, le livre inspire la vertu, et rend toutes les superstitions détestables.

C'est toujours beaucoup, dans les amertumes dont cette vie est remplie, d'être guéri d'une maladie affreuse qui ronge le cœur de la plupart des hommes, et qui conduit au tombeau par des chemins bordés de monstres.

J'ai été si malade, depuis deux mois, Madame, que je n'ai pu aller une seule fois chez madame de *Jaucourt*. Je crois vous avoir déjà

mandé

mandé que j'avais renoncé à tout ce qu'on appelle devoirs, comme à tout ce qu'on nomme plaisirs. 1764.

Je prie M. le président *Hénault* de souffrir que je ne le sépare point de vous dans cette lettre, et que je lui dise ici que je lui serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie. Il voit mourir tous ses amis, les uns après les autres; cela doit lui porter de la tristesse dans l'ame, et vous devez vous servir l'un à l'autre de consolation.

Un redoublement de mes maux, qui me prend actuellement, me remet dans mon lit, et m'empêche de dicter plus long-temps combien je suis dévoué à tous deux. Recevez ensemble les protestations bien sincères de mes tendres sentimens, et conservez-moi des bontés qui me sont bien précieuses *V.*

LETTRE CLIII.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney, 9 d'octobre.

Quand la faiblesse et les maladies augmentent, on est un mauvais correspondant, et votre Excellence est très indulgente, sans doute, pour les gens de mon espèce. Vous ne devez point d'ailleurs regretter que je ne vous aye pas instruit de ce que madame de *Was* peut être. Elle est venue chez moi, mais je ne l'ai point vue. Je me mets rarement à table, quand il y a du monde; ma pauvre santé ne me le permet

1764. pas. On dit qu'elle est fort aimable, ce qui est assez indifférent à un pauvre malade.

Vous devriez bien engager les anges à vous faire copier les roués de la nouvelle fournée ; ils vous l'enverraient par le premier courrier que M. le duc de *Praslin* ferait passer par Turin. Vous jugeriez si, en supprimant quelques morceaux de politique, on a pu jeter plus d'intérêt dans l'ouvrage. La politique est une fort bonne chose, mais elle ne réussit guère dans les tragédies : c'est, je crois, une des raisons pour lesquelles on ne joue plus la plupart des pièces de ce grand *Corneille*. Il faut parler au cœur plus qu'à l'esprit : *Tacite* est fort bon au coin du feu, mais ne serait guère à sa place sur la scène.

Au reste, je suis d'autant plus fâché d'avoir renoncé au théâtre, que c'est quitter un temple où madame l'ambassadrice est adorée. Je ne peux plus être un de ses prêtres, la vieillesse et la faiblesse m'ont fait réformer. J'ai pris mon congé au même âge que *Sarrasin*, et j'ai poussé la carrière aussi loin que je l'ai pu. A combien de choses n'est on pas obligé de renoncer? L'âge amène chaque jour une privation ; il faut bien s'y accoutumer, et n'en pas murmurer, puisqu'on n'est né qu'à ce prix. Il y a une chose qui m'étonnera toujours ; c'est comment le cardinal de *Fleuri* a eu la rage d'être premier ministre à l'âge de soixante et quatorze ans ; cela est plus extraordinaire que de faire des enfans à cent années. Je vous souhaite ces deux ministères, et je voudrais alors faire votre panégyrique.

J'ai vu votre petit anglais qui a une maîtresse,

et point de précepteur. Ils sont tous dans ce goût-là. Nous avons eu long-temps le fils de M. *Fox*. Il voyageait, à quinze ans, sur sa bonne foi, et dépensait mille guinées par mois: les Velches n'en sont pas encore là. 1764.

Je présente mes respects à leurs Excellences, et je les prie très-instamment de me conserver leurs bontés.

LETTRE CLIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

10 d'octobre.

Mon cher frère en *Bayle*, en *Descartes*, *Lucrèce*, etc., continuez à faire tout le bien que vous pourrez dans votre province; soyez le digne vicaire du curé *Meslier*. Si vous aviez pu distribuer à vos voisins les trois cents jambons qu'il a laissés à sa mort, vous leur auriez fait faire une excellente chère. Il est bon de manger des truites, mais vous savez qu'il faut aussi une autre nourriture.

Il est venu des adeptes, immédiatement après votre départ; ils cultiveront la vigne du Seigneur d'un côté, tandis que vous la provignerez de l'autre, et DIEU bénira vos soins. Ma santé s'affaiblit tous les jours; mais je mourrai content, si j'apprends que vous servez tous les jours sur votre table de ces bons jambons du curé. Cette nouvelle cuisine est très-saine; elle ne donne point d'indigestion, elle ne porte point au cerveau des nuages comme l'ancienne cuisine. Je

1764 suis persuadé que vous aurez toujours beaucoup de convives, et que vous n'admettrez pas les sots à vos festins.

Mille respects à tout ce qui vous environne; je mets à la tête madame votre femme et monsieur votre frère.

LETTRE CLV.

A M. DAMILAVILLE.

12 d'octobre.

VOICI, mon cher frère, un petit mot pour frère *Protagoras*.

Je ne sais si je vous ai mandé que l'article *Messie*, du *Portatif*, était du premier pasteur de l'Eglise de Lausanne. L'original est encore entre mes mains, et on en avait envoyé une copie, il y a cinq à six ans, aux libraires de l'*Encyclopédie*. Ce morceau me parut assez bien fait: vous pouvez voir si on en a fait usage. Il me semble que le même ministre, qui se nomme *Polier de Bottens*, en avait envoyé plusieurs autres.

L'article *Apocalypse* est fait par un homme d'un très-grand mérite, nommé M. *Abauzit*; et l'article *Enfer* est traduit, en grande partie, de M. *Warburton*, évêque de Glocester.

Vous voyez que l'ouvrage est incontestablement de plusieurs mains, et qu'ainsi on a très-grand tort de me l'attribuer. On m'a véritablement alarmé sur cet ouvrage; ainsi ne soyez point étonné de la fréquence de mes lettres.

Informez-vous de ce qu'eſt devenu le *Meſſie de Polier*; vous verrez la vérité de vos propres yeux, et vous ſerez en droit de la perſuader aux autres; vous verrez ſur-tout, par le détail que je vous fais, qu'il y a dans toute l'Europe d'honnêtes gens, très-inſtruits, qui penſent et qui écrivent librement. Chacun, de ſon côté, combat le monſtre de la ſuperſtition fanatique; les uns lui mordent les oreilles, d'autres le ventre, et quelques-uns aboient de loin. Je vous invite à la curée; mais il ne faut pas que le tonnerre tombe ſur les chaſſeurs. 1764.

Liſez, je vous prie, les *Queſtions propoſées à qui pourra les réſoudre*, page 117, dans le *Journal encyclopédique*, du 15 de ſeptembre. L'auteur a mis par-tout, à la vérité, le mot de *bête* à la place de celui d'*homme*, mais on voit aſſez qu'il entend toujours les bêtes à deux pieds, ſans plumes. Il n'y a rien de plus fort que ce petit morceau; il ne ſera remarqué que par les adeptes; mais la vérité n'eſt pas faite pour tout le monde, le gros du genre humain en eſt indigne. Quelle pitié que les philoſophes ne puiſſent pas vivre enſemble!

J'apprends, dans le moment, une nouvelle que je ne veux pas croire, parce qu'elle m'afflige trop pour vous. On dit qu'on ſupprime tous les emplois concernant le vingtième. Je ne puis croire qu'on laiſſe inutile un homme de votre mérite. Mandez-moi, je vous prie, ce qui en eſt, et comptez, mon cher frère, que je m'intéreſſe plus encore à votre bien-être qu'à *écr. l'inf.*

1764.

LETTRE CLVI.

AU MEME.

15 d'octobre.

J'AI parcouru, mon cher frère, la *Critique* des sept volumes de l'*Encyclopédie*. Je voudrais bien savoir qui sont les gadouards qui se sont efforcés de vider le privé d'un vaste palais dans lequel ils ne peuvent être reçus ? je leur appliquerais ce que l'électeur palatin me fefait l'honneur de m'écrire au sujet de maître *Aliboron : Tel qui critique l'église de Saint-Pierre de Rome, n'est pas en état de dessiner une église de village.* Belles paroles, et bien sensées ! et qui prouvent que la raison a encore des protecteurs dans ce monde.

Je crois que le public ne se souciera guère qu'une des îles Marianes s'appelle *Agrignon* ou *Agrigan*, ni qu'il faille prononcer *Baraffu* ou *Boffera*, mais je crains que les ennemis de la philosophie ne regardent cette critique comme un triomphe pour eux.

Je suis sur-tout indigné de la manière dont on traite M. d'*Alembert*, page 172 et 178. Pour monsieur *Diderot*, il est maltraité dans tout l'ouvrage. Ce qu'il y a de pis, c'est que ces misérables sonnent le tocsin. Ils sont bien moins critiques que délateurs; ils rappellent, à la fin du livre, quatre articles des arrêts du conseil et du parlement contre l'*Encyclopédie*; ils ressemblent à des inquisiteurs qui livrent des philosophes au bras séculier.

Voilà donc la persécution visiblement établie; et, si on ne rend pas ces satellites de l'envie aussi odieux et aussi mépriſables qu'ils doivent l'être, les pauvres amis de la raiſon courent grand riſque. Je ne conçois pas que, parmi tant de gens de lettres qui ont tous le même intérêt, il n'y en ait pas un qui s'empreſſe à porter au moins un peu d'eau, quand il voit la maiſon de ſes voiſins en flamme. La ſienne ſera bientôt embraſée, et alors il ne ſera plus temps de chercher du ſecours. 1764.

Je voudrais bien que M. d'*Alembert* ſuſpendît, pour quelques jours, ſes autres occupations, et que, ſans ſe faire connaître, ſans ſe compromettre, il fît, ſelon ſon uſage, quelque ouvrage agréable et utile, dans lequel il daignerait faire voir, en paſſant, l'inſolence, la mauvaiſe foi et la petiteſſe de ces meſſieurs. Il eſt comme *Achille* qui a quitté le camp des Grecs; mais il eſt temps qu'il s'arme et qu'il reprenne ſa lance. Je l'en prie comme le bon homme *Phœnix*, et je vous prie de vous joindre à moi.

Il eſt triſte que le Dictionnaire philoſophique paraiſſe dans ce temps-ci, et il eſt bien eſſentiel qu'on ſache que je n'ai nulle part à cet ouvrage dont la plupart des articles ſont faits par des gens d'une autre religion et d'un autre pays.

Avez-vous à Paris la *Traduction du plaidoyer de l'empereur Julien contre les Galiléens*, par le marquis d'*Argens*? il ſerait à ſouhaiter que tous les fidelles euſſent ce bréviaire dans leur poche.

1764. Adieu, mon cher frère; recommandez-moi aux prières des fidelles, et sur-tout *écr. l'inf.*

LETTRE CLVII.

A MADAME
LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 d'octobre.

Vous avez écrit, Madame, une lettre charmante à madame *Denis;* j'y ai vu la beauté de votre ame et la bienfesance de votre caractère: tous les *Corneille* seront heureux. Il ne m'appartient pas de l'être à mon âge de soixante et onze ans, malingre et presque aveugle au pied des Alpes: cependant je le serais, je conserverais encore ma gaieté, et je travaillerais avec l'ex-jésuite pour vous plaire, si je n'étais un peu assommé par la persécution. La clique *Fréron*, la clique *Pompignan* crie que je suis l'auteur de je ne sais quel Dictionnaire philosophique portatif, tout farci de citations des pères de l'Eglise, et des rêveries des rabbins. On sait très-bien, dans le pays que j'habite, que c'est un recueil de plusieurs auteurs, rassemblé par un libraire ignorant qui a fait des fautes absurdes; mais, à la cour, on n'est pas si bien informé. La calomnie y arrive en poste, et la vérité, qui ne marche qu'à pas comptés, a la réputation de n'y être pas trop bien reçue.

Cependant, comme M. d'*Argental* est à Fontainebleau, la vérité a là un bon appui. Je compte

compte sur les bontés de M. le duc de *Praslin*. Pourquoi m'attribuer un livre que je renie, un recueil de dix ou douze mains différentes? condamne-t-on les gens sans preuve, et sur des soupçons aussi mal fondés? Le roi est juste; il ne me jugera pas sans doute sur des présomptions si légères; et, puisqu'il fait élever une statue à *Crébillon*, il ne me fera pas brûler aux pieds de la statue: car enfin, ce *Crébillon* a fait cinq tragédies, et j'en ai fait environ trente, et sûrement je n'ai point fait le *Portatif*. 1764.

Il est si vrai que le livre est de plusieurs auteurs, que j'ai en main l'original d'un des articles connus depuis quelques années.

On dit qu'un nommé l'abbé d'*Estrées*, autrefois associé avec *Fréron*, depuis généalogiste et faussaire, et qui a un petit prieuré dans mon voisinage, a donné le *Portatif* au procureur général, lequel instrumente. Je vous supplie, Madame, de communiquer cette lettre à M. d'*Argental* qui est à Fontainebleau.

Je n'ai pas un moment à moi; mais tous les momens de ma vie vous sont consacrés à tous deux avec le plus tendre respect. *V.*

LETTRE CLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices 20 d'octobre.

Mon divin ange, je vous ai écrit un petit mot par M. le duc de *Praslin*; j'ai écrit à madame d'*Argental* qui vous communiquera ma

lettre. Le petit ex-jésuite est toujours plein de
1764. zèle et d'ardeur, et, quand il reverra ses roués, il attendra quelque moment d'enthousiasme pour faire réussir votre conspiration. Vous connaissez l'opiniâtreté de sa docilité.

Pour moi, vieux ex-parisien et vieux excommunié, je suis toujours occupé de ce malheureux *Portatif*, qu'on s'obstine à m'imputer. Un petit abbé d'*Estrées*, dont je vous ai, je crois, parlé dans mon billet, qui a travaillé autrefois avec *Fréron*, qui s'est fait généalogiste et faussaire, qui, à ce dernier métier, a obtenu un petit prieuré dans le voisinage de Ferney, et qui a tous les vices d'un fréronien et d'un prieur; ce petit monstre, dis-je, est celui qui a eu la charité de se rendre mon dénonciateur.

Il faut que vous sachiez que ce polisson vint, l'année passée, prendre possession de son prieuré dans une grange, en se disant de la maison d'*Estrées*, promettant sa protection à tout le monde, et se faisant donner des fêtes par tous les gentilshommes du pays. Je n'eus pas l'honneur de lui aller faire ma cour; il m'écrivit que j'étais son vassal pour un pré qui relevait de lui; que mes gens étaient allés chasser une fouine auprès de sa grange épiscopale; qu'il voulait bien me donner à moi personnellement permission de chasser sur ses terres, mais qu'il procéderait, par voie d'excommunication contre mes gens qui tueraient des fouines sur les siennes.

Comme je suis fort négligent, je ne lui fis point de réponse. Il jura qu'il s'en vengerait devant DIEU et devant les hommes, et il claqaude aujourd'hui contre moi chez monsieur

l'évêque d'Orléans et chez monsieur le procureur général. Un fripon armé des armes de la calomnie et de la vraisemblance peut faire beaucoup de mal. 1764.

On m'impute le *Portatif*, parce qu'en effet il y a quelques articles que j'avais destinés autrefois à l'*Encyclopédie*; comme *Amour*, *Amour-propre*, *Amour socratique*, *Amitié*, etc.; mais il est démontré que le reste n'en est pas. J'ai heureusement obtenu qu'on remît entre mes mains l'article *Messie*, écrit tout entier de la main de l'auteur. Je ne vois pas ce qu'on peut répondre à une preuve aussi évidente. Tout le reste est pris de plusieurs auteurs connus de tous les savans.

En un mot, je n'ai nulle part à cette édition, je n'ai envoyé le livre à personne, je n'ai d'autres imprimeurs que les *Cramer* qui, certainement, n'ont point imprimé cet ouvrage. Le roi est trop juste et trop bon pour me condamner sur des calomnies aussi frivoles, qui renaissent tous les jours, et pour vouloir accabler, sur une accusation aussi vague et aussi fausse, un vieillard chargé d'infirmités.

Je finis, mon cher ange, parce que cette idée m'attriste; et je ne veux songer qu'à vos bontés qui me rendent ma gaieté.

N. Non, je ne finis pas; le roi a chargé quelqu'un d'examiner le livre, et de lui en rendre compte; c'est ou le président *Hénault*, ou M. d'*Aguesseau*. Je soupçonne que l'illustre abbé d'*Estrées* a dîné, avec le président, chez le procureur général dont il fait, sans doute, la généalogie. Cet abbé d'*Estrées* a mandé à son cer-

mier qu'il me perdrait; il a toujours sa fouine
1764 sur le cœur. Dieu le bénisse!

J'ai actuellement les yeux dans un pitoyable état; cela peut passer, mais les méchans ne passeront point.

Malgré mes yeux, j'ajoute que *Montpéroux*, résident à Genève, aurait mieux fait de me payer l'argent que je lui ai prêté, que d'écrire ce qu'il a écrit à M. le duc de *Praslin*.

Sub umbra alarum tuarum.

LETTRE CLIX.

A. M. LE PRESIDENT HENAULT.

Aux Délices, 20 d'octobre.

A la mort de M. d'*Argenson* je ne pouvais écrire à personne, mon cher et respectable confrère; j'étais très-malade, ce qui m'arrive souvent; et je suis toujours prêt à faire l'éternel voyage qu'a fait votre ami, que nous ferons tous, et qui n'est que la fin d'un rôle ou pénible, ou insipide, ou frivole, que nous jouons pour un moment sur ce petit globe. Je ne pus alors écrire ni à vous, ni à votre illustre ami, ni à MM. de *Paulmi* et de *Voyer*.

Quelque temps après, dans une lettre que je fus obligé d'écrire, tout malade que j'étais, à madame *du Deffant*, pour une commission qu'elle m'avait donnée, je vous adressai sept ou huit lignes un peu à la hâte, mais c'était mon cœur qui les dictait. J'étais d'ailleurs très-embarrassé de l'exécution des ordres de madame

du Deffant. Il s'agissait de lui procurer un exemplaire d'un petit livre intitulé: *Dictionnaire philosophique portatif*, imprimé à Liége ou à Bâle. C'est un recueil de pièces déjà connues, tirées de différens auteurs. Il y a trois ou quatre articles assez hardis, et je vous avoue que j'étais au désespoir qu'on me les imputât. Ce qui a donné lieu à cette calomnie, c'est que l'éditeur a mis dans l'ouvrage une demi douzaine de morceaux que j'avais destinés autrefois au *Dictionnaire encyclopédique*, comme, *Amour*, *Amour-propre*, *Amour socratique*, *Amitié*, *Gloire*, etc. 1764.

Les autres articles sont pris par-tout. *Baptême* est du docteur *Midleton*, traduit mot pour mot; *Enfer*, *Christianisme*, sont traduits de milord *Warburton* évêque de Gloceſter. *Apocalypse* est un extrait du manuscrit curieux de M. *Abauzit*, l'un des plus savans hommes de l'Europe, et des plus modestes; mais l'extrait est très mal fait. *Messie* est tout entier du premier pasteur de l'Eglise de Lausanne, nommé M. *Polier de Bottens*, homme de condition et de beaucoup de mérite, qui envoya cet article aux encyclopédistes, il y a quelques années. Cet article me paraît savant et bien fait. J'ai obtenu, depuis peu, qu'on m'envoyât l'original écrit de sa main, que je possède.

Ainsi vous voyez, mon cher et illustre confrère, que l'ouvrage n'est pas de moi; mais il faudra toujours que les gens de lettres soient persécutés par la calomnie; c'est leur partage, c'est leur récompense.

Je pourrais, si je voulais, me plaindre qu'à l'âge de soixante et onze ans, accablé d'infir-

1764. mités et presque aveugle, on ne veuille pas me laisser achever ma carrière en paix; mais je ne suis pas assez sot pour me plaindre, et j'aime mieux rire, jusqu'au bout, des vains efforts de la clique des *Patouillets* et des *Frérons*. Vos bontés me les font oublier, mon aimable et illustre confrère; et, quand je suis toujours un peu aimé du seul homme qui ait appris aux Français leur histoire, je me rengorge et je suis toujours fier dans mes déserts.

Vivez, poussez votre carrière aussi loin que *Fontenelle*, et quand je serai mort, dites: J'ai perdu un admirateur.

LETTRE CLX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 22 d'octobre.

MONSEIGNEUR, mon héros, je ne sais où vous êtes; je ne sais où est madame la duchesse d'*Aiguillon* qui m'a honoré de deux gros volumes et d'un très-joli petit billet. Permettez que je m'adresse à vous pour lui présenter mes remercîmens. Souffrez que je vous parle du tripot de la comédie, qui tombe en décadence comme tant d'autres tripots. Il y a un acteur excellent, à ce qu'on dit, nommé *Aufresne*, garçon d'esprit, belle figure, bel organe, plein de sentiment. Il est actuellement à la Haie. Auteurs et acteurs, tout est en pays étranger.

Je me souviens d'avoir vu chez moi cet *Aufresne* qui me parut fait pour valoir mieux que

Dufresne; je vous en donne avis. Monsieur le premier gentil-homme de la chambre fera ce qui lui plaira. 1764.

Il y a dans le monde quelques exemplaires d'un livre infernal, intitulé: *Dictionnaire philosophique portatif*. Ce livre affreux enseigne, d'un bout à l'autre, à s'anéantir devant DIEU, à pratiquer la vertu, et à croire que deux et deux font quatre. Quelques dévots, comme les *Pompignans*, me l'attribuent; mais ils me font trop d'honneur. Il n'est point de moi; et, si je suis un geai, je ne me pare point des plumes des paons. Il y a un autre livre bien plus diabolique, et fort difficile à trouver; c'est le célèbre *Discours de l'empereur Julien contre les Galiléens* ou *chrétiens*, très-bien traduit à Berlin par le marquis d'*Argens*, et enrichi de commentaires curieux. Et comme vous êtes curieux de ces abominations, pour les réfuter, je tâcherai de concourir à vos bonnes œuvres, en faisant venir de Berlin un exemplaire pour vous l'envoyer, si vous me l'ordonnez.

Je conçois à présent que c'est au printemps que mon héros conduira sa très-aimable fille sur le chemin d'Italie; et, si je ne suis pas mort dans ce temps-là, je me ranimerai pour me mettre à leur pieds. Le soussigné *V.* n'est pas dans un moment heureux pour ses yeux; il présente son respect à tâtons. *V.*

1764.

LETTRE CLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 d'octobre.

DIVIN ange, laissons un moment les roués, et parlons des brûlés. Deux conseillers du conseil de Genève sont venus dîner aujourd'hui chez moi; ils ont constaté que le Dictionnaire philosophique qu'on m'impute est de plusieurs mains; ils ont reconnu l'écriture et la signature de l'auteur de l'article *Messie*, qui est, comme vous savez, un prêtre. Ils ont reconnu mot pour mot l'extrait de l'article *Apocalypse*, de M. *Abauzit*, français réfugié depuis la révocation de l'édit de Nantes, et aussi plein d'esprit et de mérite que d'années. Ils certifient à tout le monde que l'ouvrage est de plusieurs mains. Ils sont d'avis seulement qu'il ne faut pas compromettre les auteurs d'une douzaine d'articles répandus dans cet ouvrage. Tout le monde sait que c'est un pauvre libraire de Lausanne, chargé d'une nombreuse famille, et accablé de misère, à qui un homme de lettres de ce pays-là donna le recueil, il y a quelques années, par une compassion peut-être imprudente. En un mot, on est persuadé ici que je n'ai nulle part à cette édition.

Il serait donc bien triste qu'on m'accusât en France d'une chose dont on ne me soupçonne pas à Genève.

D'ailleurs, dès que j'ai vu que l'imprudence de quelques gens de lettres m'attribuait à Paris

cet ouvrage, j'ai été le premier à le dénoncer dans une lettre ostensible, écrite à M. *Marin*, et envoyée tout ouverte dans une adresse à M. de *Sartine*. 1764.

J'ai écrit à monsieur le vice-chancelier, à M. de *Saint-Florentin*; en un mot, j'ai fait ce que j'ai pu pour prévenir les progrès de la calomnie auprès du roi. Je sais que le roi en avait parlé au président *Hénault* d'une manière un peu inquiétante.

Je suis pressé de faire un voyage dans le Virtemberg et dans le Palatinat pour l'arrangement de mes affaires, ayant presque tout mon bien dans ce pays-là; mais je ne veux point partir que je n'aye détruit auparavant une imposture qui peut me perdre.

Vous me direz peut être que j'aurais dû m'adresser à M. de *Montpéroux* qui est résident à Genève; mais il est tombé en apoplexie, et il a même tellement perdu la mémoire, qu'il oublie l'argent qu'on lui a prêté. Il s'enferme chez lui avec un vicaire de village, qu'il a pris pour aumônier, lequel vicaire, par parenthèse, n'est pas l'ami des possesseurs de dixmes, et excite violemment les curés contre les seigneurs. Ce pauvre M. de *Montpéroux* a été piqué, je ne sais pas pourquoi, que les articles pour la *Gazette littéraire* n'aient pas passé par ses mains. C'est une étrange chose que cette petite jalousie; mais que faire? il faut passer aux hommes leurs faiblesses. Nous nous flattons, madame *Denis* et moi, que ni M. de *Montpéroux* ni son vicaire turbulent n'empêcheront l'effet des bontés

1764. de M. le duc de *Praslin* pour madame *Denis*, contre le concile de Latran.

Le grand point eſt que le roi ſoit détrompé ſur ce petit Dictionnaire qu'il ne lira aſſurément pas. Des beaux eſprits de Paris pourront dire : C'eſt lui, Meſſieurs ; voilà ſon ſtyle. Il a fait l'article *Amour* et *Amitié*, il y a cinq ou ſix ans, donc il a fait *Apocalypſe* et *Meſſie*. Le roi eſt trop bon et trop équitable pour me condamner ſur les diſcours de M. de *Pompignan*.

Croyez-vous qu'il ſoit néceſſaire que j'écrive à M. le prince de *Soubiſe* pour détromper ſa Majeſté ?

Le petit abbé d'*Eſtrées*, qui n'eſt pas aſſurément deſcendant de *Gabrielle*, emploie toutes les reſſources de ſon métier de généalogiſte pour prouver que le diable engendra *Voltaire*, et que *Voltaire* a engendré le Dictionnaire philoſophique.

Vraiment, le marquis d'*Argens* eſt bien autrement engendré du diable ; il a traduit l'admirable *Diſcours de l'empereur Julien contre les chrétiens ;* il l'a enrichi de remarques très-curieuſes, et d'un diſcours préliminaire plus curieux encore. C'eſt un ouvrage diabolique : on eſt forcé de regarder *Julien* comme le premier des hommes de ſon temps. Il eſt bien triſte qu'un apoſtat comme lui ait eu plus de vertu dans le cœur, et plus de juſteſſe dans l'eſprit, que tous les pères de l'Egliſe. Le marquis d'*Argens* s'eſt ſurpaſſé en commentant cet ouvrage.

A l'ombre de vos ailes.

LETTRE CLXII. 1764.

AU MEME.

Aux Délices, 29. d'octobre.

J'ÉCRIS aujourd'hui à mon ange comme un ange de paix. Nous sommes voisins d'un commandeur de Malte, savoyard de nation, chicaneur de profession. Une partie des terres de la commanderie est enclavée dans celle de notre gendre *Dupuits*. Le père de notre gendre, par convenance, s'était chargé de l'administration de la commanderie. Le bail est rompu; le commandeur assigne notre gendre par-devant le grand conseil à Paris.

J'ai écrit à monsieur l'ambassadeur de Malte, pour le supplier d'engager le commandeur savoyard à s'en remettre à des arbitres. Nous avons M. le bailli de *Groslier*, dans le voisinage, qui peut être arbitre au nom de l'ordre, et M. le marquis de *Billac*, l'un des plus honnêtes hommes du monde, serait nommé par notre gendre qui a promis d'en passer par leur sentence.

M. le bailli de *Froulai* m'a mandé qu'il consulterait mon ange, et certainement il ne peut pas mieux faire; quel autre consulterait-on, quand il s'agit de faire du bien?

Je crois que j'ai pris trop d'alarmes sur ce livre misérablement imprimé, qu'on sait bien ici être de plusieurs mains; mais le pauvre *Montpéroux* n'a pas joué un beau rôle dans cette affaire.

On dit *le Kain* malade. On m'a parlé d'un

acteur, nommé *Aufreſne*, qu'on dit très-bon;
1764. il eſt à la Haie. Je l'ai entendu, il y a ſix ou ſept ans; il me parut alors n'avoir de défaut que celui de jouer tout. On dit qu'il s'en eſt corrigé. En ce cas, ce ſerait une bonne acquiſition pour le tripot que Dieu béniſſe, et que je ne peux plus ſervir.

Je me mets bien humblement à l'ombre des ailes de mon ange.

LETTRE CLXIII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

29 d'octobre.

Le *Barretti* dont vous me parlez, Monſieur, m'a bien l'air d'être de la ſecte de ces flagellans qui, dans leurs proceſſions, donnaient cent coups d'étrivières à ceux qui marchaient devant eux, et en recevaient de ceux qui étaient derrière. Si vous voulez m'envoyer une poignée de ſes verges, on pourra le payer avec uſure.

J'ai reçu la traduction de Tancrède par M. *Claudio Zucchi*, qui me paraît avoir la politeſſe d'un homme de qualité, et ne point reſſembler du tout au ſieur *Barretti*. Heureux ceux qui cultivent comme vous les lettres par goût et par grandeur d'ame! les autres ſont des laquais qui médiſent de leurs maîtres dans l'antichambre.

Comptez toujours, Monſieur, ſur mon très-tendre reſpect. *V.*

LETTRE CLXIV.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 de novembre.

LES neiges sont sur nos montagnes, et me voilà redevenu aveugle; Dieu soit béni!

Mon divin ange me parle de mademoiselle *Doligny* et de mademoiselle *Luzy*; je le supplie de mander quels rôles il faut donner à l'une et à l'autre: j'exécuterai vos ordres sur le champ. En attendant, elles peuvent apprendre ceux que vous leur destinez.

M. le maréchal de *Richelieu* aura peut-être oublié qu'il m'a écrit que je pouvais disposer de tous ces rôles; mais heureusement j'ai sa lettre, ainsi que j'ai des preuves convaincantes que le *Testament politique* n'est point du cardinal de *Richelieu*. Je brave monsieur le maréchal, et madame la duchesse d'*Aiguillon*, et M. de *Foncemagne*, et le dépôt des affaires étrangères. Je leur réponds à tous, et vous croyez bien que ce n'est pas pour leur dire des choses qui leur déplaisent. Ma réponse est bien respectueuse, bien flatteuse, mais, à mon gré, bien curieuse. J'espère qu'elle vous amusera, et que M. le duc de *Praslin* n'en sera pas mécontent. J'y dis un petit mot sur les livres qu'on impute à des pauvres innocens. Au reste, mon cher ange, je n'ai point prétendu que M. le duc de *Praslin* débutât, dans une séance du conseil, en disant: *Le Portatif n'est pas de V;* mais il est indubitable, il est démontré que le *Porta-*

1764. *tif* est de plusieurs mains, et, si vous en doutez, je vous enverrai l'original de *Messie*, avec la lettre de l'auteur, toutes deux de la même écriture. Alors, étant convaincu de la vérité, vous la ferez mieux valoir; et M. le duc de *Praslin*, convaincu par ses yeux, serait plus en droit de dire dans l'occasion : *V.* n'a point fait le *Portatif*; il est de plusieurs mains.

Je sais qu'on fait actuellement une très-belle édition de ce *Portatif* en Hollande, revue, corrigée et terriblement augmentée. C'est un ouvrage très-édifiant, et qui sera fort utile aux ames bien nées.

Au reste, que peut-on dire à *V.* quand *V.* n'a donné cet ouvrage à personne, et quand il a crié le premier au voleur, comme *Arlequin* dévaliseur de maisons? *V.* est intact; *V.* s'enveloppe dans son innocence; *V.* reprendra les roués en considération, quand il pourra avoir au moins la moitié d'un œil. *V.* remercie tendrement son ange pour notre gendre, lequel est assigné à comparoir au grand conseil, et à plaider contre les religieux corsaires de Malte. Nous sommes très-disposés à en passer par ce que monsieur l'ambassadeur de Malte voudra. Je suis persuadé que l'ordre dépenserait beaucoup d'argent à cette affaire, et y gagnerait très-peu de chose. *V.* remercie sur-tout pour la grande affaire des dixmes, dans laquelle heureusement son nom ne sera point prononcé; ce nom fait un assez mauvais effet, quand il s'agit de la sainte Eglise.

Sub umbra alarum tuarum.

LETTRE CLXV.

1764.

AU MEME.

Aux Délices, 5 de novembre.

VOICI, mon cher ange, un autre procès; jugez-moi avec M. le duc de *Praslin*, et jugez le cardinal de *Richelieu*. Ce petit procès peut amuser et faire diversion. Je crois que M. le maréchal de *Richelieu*, et madame la duchesse d'*Aiguillon*, tout opiniâtres qu'ils sont, m'accorderont liberté de conscience sur le *Testament* de leur grand oncle; et je me flatte que M. de *Foncemagne*, leur avocat, ne sera pas mécontent de la discrétion avec laquelle je plaide contre lui.

Dès que mes fluxions sur mes yeux me permettront d'entrevoir le jour, je reprendrai les roués en sous-œuvre; et, dès que vous m'aurez marqué quels rôles il faut donner à mademoiselle *Doligny* et *Luzy*, je leur enverrai les provisions de leurs charges.

Je vous supplie de remarquer que c'est une vérité certaine que le *Portatif* est de plusieurs mains; et ce n'est pas un petit avantage pour l'affermissement du règne de la raison, que plusieurs personnes, parmi lesquelles il y a même des prêtres, aient contribué à cet ouvrage. Des conseillers de Genève en ont vu de leurs yeux des preuves démonstratives, et doivent même l'avoir mandé à M. *Cromelin*; c'est une vérité dont personne ne doute ici. La sottise qu'on a faite à Genève n'a été qu'un sacrifice au parti de

1764 *Jean-Jacques* qui a toujours crié qu'il fallait brûler l'*Evangile*, puisqu'on avait brûlé *Emile*. Où serait donc le mal? où serait l'inconvenance, si M. le duc de *Praslin*, convaincu de la vérité que le *Portatif* est de plusieurs mains, disait dans l'occasion: il est de plusieurs mains? en quoi cela pourrait-il le compromettre? J'ai su que les *Omer* se trémoussaient beaucoup; cette famille n'est pas philosophe. Le règne de la raison avance; mais plus elle fait de progrès, plus le fanatisme s'arme contre elle. On ne laisse pas d'avoir quelque obligation à ceux qui combattent pour la bonne cause, mais il ne faut pas qu'ils soient martyrs. Le fanatisme, qui a tant désolé le monde, ne peut être adouci que par la tolérance, et la tolérance ne peut être amenée que par l'indifférence. Voilà ce qui fait que les Anglais sont heureux, riches et triomphans, depuis environ quatre-vingts ans. J'en souhaite autant aux Velches.

Mes yeux en compote m'obligent à remettre mon voyage de Virtemberg et du Palatinat. Je crierai toujours sur le *Portatif* comme un aveugle qui a perdu son bâton, pour peu que maître *Omer* instrumente.

Respect et tendresse. *V.*

LETTRE

LETTRE CLXVI.

1764.

A M. DAMILAVILLE.

7 de novembre.

MON cher frère, comptez que je ne me suis pas alarmé mal à propos sur ce *Portatif* qu'on m'imputait, et qu'il a été nécessaire de prendre à la cour des précautions qui ont coûté beaucoup à ma philosophie. Le mal vient de ce que les frères zélés m'ont nommé d'abord. Il faudrait que les ouvrages utiles n'appartinssent à personne. On doute encore de l'auteur de l'*Imitation* de JÉSUS-CHRIST. Qu'importe l'auteur d'un livre, pourvu qu'il fasse du bien aux bonnes ames? Je sais, à n'en pouvoir douter, que le procureur général a ordre d'examiner le livre, et d'en poursuivre la condamnation. C'est un nommé l'abbé d'*Estrées*, petit généalogiste, et un peu faussaire de son métier, qui a donné l'ouvrage au procureur général. On trouve partout des monstres.

Il a fallu toute la protection que j'ai à la cour, pour affaiblir seulement un peu l'opinion où était le roi que j'étais l'auteur de ce *Portatif*. Il sera plus difficile d'arrêter la fureur des *Omer*. L'un d'eux a fait venir l'ouvrage, et j'ai vu des lettres de lui qui ne sont pas d'un homme modéré. On ne pourra empêcher ces persécuteurs de suivre leurs infames usages dont on se moque depuis assez long-temps. Tout ridicules qu'ils sont, ils ne laisseront pas de faire impression, et même sur l'esprit du souverain qui, en voyant

1764. voyant l'ouvrage condamné, le trouvera encore plus condamnable.

Je vous supplie, mon cher frère, de continuer à réparer le mal. Si quelque chose peut arrêter la fureur des barbares, c'est que le public soit instruit que le livre est un recueil de pièces de différens auteurs, dès long-temps publiées, et que je n'ai nulle part à cette édition. L'effet des premiers bruits ne se répare presque jamais; il faut cent efforts pour détruire l'impression d'un moment.

Admirons cependant la Providence qui a suscité jusqu'à un prêtre, qui est le premier de son Eglise, pour faire un des articles *Messie;* et le fameux *Midleton*, auteur de la *Vie* de *Cicéron*, pour un autre article. Frère *Protagoras* dit qu'il ne veut rien écrire; mais si tous les sages en avaient dit autant, dans quel état serait le genre-humain? et dans quelle horrible superstition ne serions-nous pas plongés? La superstition est, immédiatement après la peste, le plus horrible des fléaux qui puissent affliger le genre-humain. Il y a encore des sorciers à six lieues de chez moi, sur les frontières de la Franche-Comté, à Saint Claude, pays où les citoyens sont esclaves. Et de qui esclaves? de l'évêque et des moines. Il y a quelques années que deux jeunes gens furent accusés d'être sorciers; ils furent absous, je ne sais comment, par le juge. Leur père qui était dévot, et que son confesseur avait persuadé du prétendu crime de ses enfans, mit le feu dans la grange auprès de laquelle ils couchaient, et les brûla tous deux, pour réparer auprès de DIEU l'injustice du juge qui les

avait absous. Cela s'est passé dans un gros bourg appelé Longchaumois, et cela se passerait dans Paris, s'il n'y avait eu des *Descartes*, des *Gassendi*, des *Bayle*, etc. etc. 1764.

On a donc plus d'obligation aux philosophes qu'on ne pense; eux seuls ont changé les bêtes en hommes. Le *Julien* du marquis d'*Argens* réussit beaucoup chez tous les savans de l'Europe; mais il n'est pas connu à Paris; on y craint trop pour l'erreur qui est encore chère à tant de gens.

Avez-vous entendu parler de la nouvelle édition du *Testament du cardinal de Richelieu*? On croit m'avoir démontré que ce *Testament* est authentique, mais je me sens de la pâte des héréſiarques; je n'ai jamais été plus ferme dans mon opinion, et vous entendrez bientôt parler de moi. Cela vous amusera; je m'en rapporterai entièrement à votre jugement.

Je ne sais pourquoi frère *Protagoras* ne m'écrit point; je n'en compte pas moins sur son zèle fraternel. Hélas! si les philosophes s'entendaient, ils deviendraient tout doucement les précepteurs du genre-humain.

LETTRE CLXVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

12 de novembre.

Si vous avez été malade, mon cher Monsieur, je suis devenu aveugle depuis que les neiges

1764. ont couvert nos montagnes; c'est ce qui m'arrive tous les ans, et bientôt je perdrai entièrement la vue. Il aurait été bien à souhaiter, en effet, que les trois cents petits pâtés, dont vous m'avez parlé tant de fois, eussent été mangés à Bordeaux; mais un gourmand, qui arrive de cette ville, m'assure qu'il n'a pu en trouver chez aucun pâtissier, et c'est de quoi on m'avait déjà assuré plus d'une fois. M. le maréchal de *Richelieu*, qui aime les petits pâtés plus que personne, en aurait fait servir à sa table; il faut assurément qu'il soit arrivé malheur à votre four, et qu'il n'ait pas été assez chaud. Je ne sais pas pourquoi vous m'attribuez une pièce de *Grécourt*, qui n'est que grivoise, et dont vous citez ce vers:

L'amour me dresse son pupitre.

Vous devez bien sentir que la belle chose dont il est question ne ressemble point du tout à un pupitre. Ce n'est pas là le ton de la bonne compagnie. Tous les habitans de notre petit hermitage vous font, Monsieur, les complimens les plus sincères, ainsi qu'à monsieur votre frère. Vous savez avec quelle tendresse inaltérable je vous suis attaché pour toute ma vie.

LETTRE CLXVIII.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de novembre.

Mon gendre et moi, nous sommes aux pieds des anges; et, avant que j'aye fermé ma lettre, je compte bien que M. *Dupuits* aura écrit celle de remercimens qu'il vous doit, après quoi il fera de point en point tout ce que vous avez la bonté de lui conseiller.

Je ne suis pas aussi heureux que lui dans la petite guerre avec M. le maréchal de *Richelieu*, puisque je lui ai déjà envoyé les choses que vous voulez que je supprime. Il me permet, depuis quarante ans, de disputer contre lui, et je ne me souviens pas d'avoir jamais été de son avis; mais, heureusement, il m'a donné toujours liberté de conscience.

Je conçois bien, mon cher ange, qu'on oublie aisément les anciennes petites brochures écrites à propos du *Testament:* il y était question du capucin *Joseph*, et de sa prétendue lettre à *Louis XIII.* Je répondis, en 1750, ce que je dis aujourd'hui avoir répondu en 1750, parce que je l'ai trouvé dans mes manuscrits reliés, écrit de la main du clerc que j'avais en ce temps-là. Comment avez-vous pu imaginer que j'eusse voulu antidater cette réponse? quel bien cette antidate aurait elle pu faire à ma cause? Croyez que je dis aussi vrai sur cette petite brochure que sur le *Portatif.* Croyez que M. *Abauzit*, auteur de l'article *Apocalypse* et d'une partie de

——— *Christianisme*, est non-seulement un des plus
1764. savans hommes de l'Europe, mais à mon gré le mieux savant.

Croyez que M. *Polier*, premier pasteur de l'Eglise de Lausanne, auteur de *Messie*, entend très-bien sa matière, et ne ressemble en rien à vos évêques qui n'en savent pas un mot.

Croyez que *Midleton*, ce même *Midleton* qui a fait cette belle *Vie* de *Cicéron*, a fait un excellent ouvrage sur les miracles, qu'il nie tous, excepté ceux de NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST. C'est de cet illustre *Midleton* qu'on a traduit le conte du miracle de *Gervais* et de *Protais*, et celui du savetier de la ville d'Hippone. Remerciez DIEU de ce qu'il s'est trouvé à la fois tant de savans personnages, qui tous ont contribué à démolir le trône de l'erreur, et à rendre les hommes plus raisonnables et plus gens de bien.

Enfin, mon cher ange, soiez bien convaincu que je suis trop idolâtre et trop enthousiaste de la vérité, pour l'altérer le moins du monde.

A l'égard du *Testament relié en maroquin rouge*, la faute en est faite. Cette petite et innocente plaisanterie pourrait-elle blesser M. de *Foncemagne*, sur-tout quand ce n'est pas une *viande sans sauce*, et quand j'assaisonne la raillerie d'un correctif et d'un éloge? J'ai envoyé l'ouvrage à M. de *Foncemagne*, l'estimant trop pour croire qu'il en fût offensé.

Enfin, pourquoi voudriez-vous que je supprimasse le trait de l'hostie, et du marquis *Dupuis*, duc de la *Vieuville*, quand cette aventure est rapportée, mot pour mot, dans mon Essai

sur l'histoire générale, tome V, page 29, édition de 1761? Supprimer un tel article dans ma réponse, après l'avoir imprimé dans mon Histoire, et après l'avoir envoyé à M. le maréchal de *Richelieu* lui-même; ôter d'une édition ce qui est dans une autre, ce serait me décréditer sans aucune raison. 1764.

Vous voyez donc bien, mon cher ange, que la vérité et la convenance exigent que l'ouvrage paraisse dans Paris, dans le même état où je soupçonne que le roi l'a déjà vu; sans quoi je paraîtrais désavouer les faits sur lesquels je me suis fondé.

Pardonnez, je vous prie, à mes petites remontrances. L'histoire deviendrait un beau recueil de mensonges, si l'on n'osait rapporter ce qu'ont fait les rois et les ministres, il y a cent cinquante années, de peur de blesser la délicatesse de leurs arrière-cousins. Je vous supplie donc instamment de vouloir bien agréer la bonté de M. *Marin*, qui veut bien faire imprimer ma réponse à M. de *Foncemagne*, avec les dernières additions que j'ai envoyées nouvellement.

Au reste, il résultera de toute cette dispute, ou que le *Testament du Cardinal de Richelieu* n'est point de lui, ou que, s'il en est, il a fait là un bien détestable ouvrage. Je sais, à n'en pouvoir douter, que le roi a lu deux fois ce *Testament*, il y a environ vingt ans, et je crois qu'il est bien important pour le royaume que le roi perde l'opinion où il peut avoir été que cet ouvrage doit être la règle de la conduite d'un prince.

Quand on m'a mandé, que vous aviez bien

1764. voulu corriger quelques passages, j'avais cru que c'était la faute qu'on a faite d'oublier les *jeunes magistrats*, et de dire que les *avocats* instruisent les *magistrats* en oubliant *jeunes*. Que cette expression, la *France est le seul pays souillé de cet opprobre*, vous avait paru trop forte, et que c'était-là qu'il fallait ménager les termes. Je me soumets à vos lumières et à vos bontés; et en même temps je vous demande grâce pour l'hostie de la *Vieuville*, pour le maroquin rouge de l'abbé de *Rothelin*, et pour l'histoire du capucin *Joseph*. Je vous supplie de vouloir bien faciliter et approuver la bienveillance de M. *Marin*, à qui je renouvelle mes instances de laisser imprimer l'ouvrage tel que je l'ai envoyé en dernier lieu à vous et à lui.

LETTRE CLXIX.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

Aux Délices, 17 de novembre.

Je ne sais si vous savez, mon cher *Gros-Chat*, que je deviens aveugle; vous me direz que je suis très-clair-voyant sur le mérite des *Pompignans*; je vous assure que je ne le suis pas moins sur les devoirs de l'amitié. Je vous écrirais plus souvent, si j'avais du temps et des yeux; mais tout cela me manque: vous savez de plus que j'ai l'honneur d'avoir soixante et dix ans; et qu'étant né très faible, je n'acquiers pas de la force avec l'âge. On meurt en détail, ma chère amie; puissiez-vous jouir d'une meil-

leure

leure santé que la mienne! Je n'ai pas la consolation d'espérer de vous revoir; nous sommes l'un et l'autre dans des hémisphères différens. J'ai un ami dans ce pays-ci, qui va souvent en Amérique, mais qui en revient comme de Versailles à Paris. Il n'en est pas de même d'un *Gros-Chat* dont la gouttière est en Champagne, et d'un aveugle posté dans les Alpes. Il faut se dire adieu, ma chère amie; cela est douloureux. Je sens que je passerais avec vous des momens bien agréables; mais nous sommes cloués, par la destinée, chacun chez nous; et, malheureusement pour nous, nos solitudes ne sont pas bien fécondes en nouvelles. Tout ce que j'espère faire, c'est de vous dire que je vous aime de tout mon cœur. Quand cela est dit, je vous le redis encore; c'est comme l'*Ave-Maria* qu'on répète, on dit qu'il ennuie la sainte Vierge, et j'ai peur d'ennuyer *Gros-Chat* par de pareilles répétitions. Que n'êtes-vous la nièce de *Corneille!* je vous aurais remariée, et vous seriez grosse actuellement, et nous vivrions ensemble le plus gaiement du monde. 1764.

Adieu, mon cher *Gros-Chat;* vivons tant que nous pourrons: mais la vie n'est que de l'ennui ou de la crême fouettée.

1764.

LETTRE CLXX.

A M. PIERRE ROUSSEAU,

Auteur du Journal encyclopédique.

Aux Delices, près de Genève 19 de novembre.

Il est vrai, Monsieur, comme vous le dites dans votre lettre du 4 du courant, qu'on débite toujours quelque chose sous mon nom, comme on donne quelquefois du vin du cru pour des vins étrangers. Ceux qui font ce négoce se trompent encore plus qu'ils ne trompent le public; mon vin a toujours été fort médiocre, et ceux qui débitent le leur sous mon nom ne feront pas fortune.

J'apprends que pour surcroît on vient d'imprimer en Hollande mes Lettres secrètes; je crois qu'en effet ce recueil sera très-secret, et que le public n'en saura rien du tout. Il me semble que c'est à la fois offenser ce public et violer tous les droits de la société, que de publier les lettres d'un homme avant sa mort, sans son consentement; mais lui imputer des lettres qu'il n'a point écrites, c'est le métier d'un faussaire. Ce recueil n'est point parvenu dans ma retraite; on m'assure qu'il est fort mauvais, et j'en suis très-bien aise.

Je présume, au reste, que, dans ces lettres familières qu'on débite sous mon nom, il n'y en aura aucune qui commence comme celles de *Cicéron: Si vous vous portez bien, j'en suis bien aise; pour moi je me porte bien.* Ce

ferait-là trop clairement un menſonge imprimé. 1764.

Je conçois qu'on imprime les lettres d'*Henri IV*, du cardinal d'*Oſſat*, de madame de *Sévigné*; *Racine* le fils a même donné au public quelques lettres de ſon illuſtre père, dont on pardonne l'inutilité en faveur de ſon grand nom; mais il n'eſt permis d'imprimer les lettres des hommes obſcurs, que quand elles ſont auſſi plaiſantes que celles que vous connaiſſez ſous le titre de *Litteræ virorum obſcurorum*.

Ne voilà-t-il pas un beau préſent à faire au public, que de lui préſenter de prétendues lettres très-inutiles et très-inſipides, écrites par un homme retiré du monde à des gens que le monde ne connaît pas du tout! Il faut être auſſi mal-aviſé pour imprimer de telles fadaiſes, que frivole pour les lire; auſſi toutes ces paperaſſes tombent-elles au bout de quinze jours dans un éternel oubli; et preſque toutes les brochures de nos jours reſſemblent à cette foule innombrable de moucherons qui meurent après avoir bourdonné un jour ou deux, pour faire place à d'autres qui ont la même deſtinée.

La plupart de nos occupations ne valent guère mieux: et ce n'était pas un ſot que celui qui dit le premier que tout était vanité, excepté la jouiſſance paiſible de ſoi-même.

La ſubſtance de tout ce que je vous dis, Monſieur, mériterait une place dans votre journal, ſi elle était ornée par votre plume.

J'ai l'honneur d'être, etc.

1764.

LETTRE CLXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de novembre.

Vous êtes les anges des *Corneille*, comme vous êtes les miens; ainsi je compte que madame *Dupuits* n'est pas trop téméraire en suppliant M. d'*Argental* de vouloir bien faire rendre le paquet ci-joint à M. *Corneille*. Le marquis est arrivé, et il a bien promis d'envoyer les feuilles qu'on demande; et je ne doute pas que le prince et le marquis n'ordonnent à leurs principaux officiers de faire les recherches nécessaires dans leur chancellerie; moyennant quoi, l'héritier du nom de *Corneille* peut se flatter de recevoir, dans quelques mois, un paquet scellé du grand sceau.

Mes anges m'avaient tenu le cas secret sur les lettres secrètes; je ne les ai point lues. C'est un nommé *Robinet*, qui est allé exprès à Amsterdam. Je ne crois pas que son entreprise lui paye son voyage. Il prétend aussi faire imprimer ma correspondance avec le roi de Prusse; en ce cas, il publiera de bien mauvais vers. Vous croyez bien que j'entends les miens, car ceux d'un roi sont toujours bons.

Il me paraît que je ressemble assez à un homme dont le bien est à l'encan. On vend tous mes effets, comme si j'étais décédé insolvable; et on fourre dans l'inventaire bien des choses qui ne m'appartiennent pas: mais, comme je suis mort, ce n'est pas la peine de me plaindre.

Dieu bénisse les vivans, et qu'il accorde à mes anges la vie sempiternelle, le plus tard qu'il pourra! 1764.

LETTRE CLXXII.

A M. DAMILAVILLE.

23 de novembre.

Les hommes seraient trop heureux, mon cher frère, s'ils n'avaient à combattre que des erreurs semblables à celle qui impute au cardinal de *Richelieu* un très-ennuyeux et très-détestable *Testament*. Je ne crois pas qu'on ait jamais débité une morale plus pernicieuse, ni proposé de plus extravagans systêmes.

M. *Marin* s'est chargé de faire imprimer, avec permission, ma réponse à M. de *Fontenelle*, réponse que je crois polie et honnête. Si quelque considération particulière, dont je ne puis avoir connaissance, l'empêchait de faire sur cela ce qu'il m'a promis, je vous ferais, en ce cas, très-obligé de donner à *Merlin* l'exemplaire corrigé que je vous fais tenir; et je crois que M. *Marin* y donnerait volontiers son aveu. On ne pourrait lui reprocher d'être éditeur; il n'aurait fait que ce que sa place exige de lui. Il me semble nécessaire que l'ouvrage paraisse; je suis dans le cas d'une défense légitime; il ne serait pas bien à moi d'abandonner, sur la fin de ma vie, une opinion que j'ai soutenue pendant trente années. Je vous jure que je me rétracterais publiquement, si on me donnait de

1764 bonnes raisons; mais il me semble qu'on en est bien loin.

Montrez, je vous en prie, cette double copie à votre ami M. de *Beaumont*. Je crois que l'article qui regarde les avocats ne lui déplaira pas; je voudrais, d'ailleurs, avoir son avis sur le fond du procès. Je vous avoue que je serais tenté de proposer à M. de *Foncemagne* de prendre une demi-douzaine d'avocats pour arbitres. Il me paraît qu'on ne peut former que deux opinions sur cette affaire; l'une, que le *Testament*, attribué au cardinal, n'est point de lui; l'autre, que s'il en est, il a fait un ouvrage impertinent. Il y a plus d'un livre respecté dont on pourrait en dire autant.

Tâchez, mon cher frère, d'animer frère *Protagoras*; c'est l'homme du monde qui peut rendre les plus grands services à la cause de la vérité. Les mathématiques sont fort belles; mais, hors une vingtaine de théoremes utiles pour la mécanique et pour l'astronomie, tout le reste n'est qu'une curiosité fatigante. Plût à Dieu que notre *Archimède* pût trouver un point fixe pour y pendre le fanatisme.

LETTRE CLXXIII.

A M. MARIN.

24 de novembre.

Si jamais, Monsieur, quelque homme de lettres vient vous dire que son métier n'est pas le plus ridicule, le plus dangereux, le plus misé-

rable des métiers, ayez la bonté de m'envoyer ce pauvre homme. Il y a tantôt cinquante ans que je puis rendre bon témoignage de ce que vaut la profession. Un de ses revenant-bons est que chaque année on m'a imputé quelque ouvrage ou bien impertinent ou bien scandaleux. Je suis dans le cas du célèbre M. *Arnoud*, et de l'illustre M. *le Lièvre*, deux braves apothicaires, dont on contrefait tous les jours les sachets et le baume de vie. On débite continuellement, sous mon nom, de plus mauvaises drogues. On a fabriqué une Histoire de la guerre de 1741, avec mon nom à la tête. Je ne sais quel fripier prétend avoir trouvé mon portefeuille; il a donné hardiment un recueil de vers tirés du *Mercure*, et cela est intitulé: *Mon porte-feuille retrouvé*. 1764.

M. *Robinet*, que je n'ai pas l'honneur de connaître, a fait imprimer mes lettres secrètes qui, si elles sont secrètes, ne devaient pas être publiques; et M. *Robinet* ne fera pas assurément fortune avec mes prétendus secrets.

En voici un autre qui donne mes Oeuvres philosophiques; et ces Oeuvres sont d'abominables rogatons imputés autrefois à la *Métrie*, et indignes même de lui.

Quel remède à tout cela, s'il vous plait? je n'y vois que celui de la patience; autrefois je m'en fâchais, j'ai pris le parti d'en rire. Je ne puis imiter les charlatans qui avertissent le public de se donner de garde de ceux qui contrefont leur élixir. Il faut subir cette destinée attachée à la littérature. Il est très inutile de se plain-

dre au public qui n'a jamais plaint perſonne,
1764. et qui ne ſonge qu'à s'amuſer de tout.

Il faut qu'un homme de lettres ſe prépare à paſſer ſa vie entre la calomnie et les ſifflets. Si vous vous plaignez à votre ami d'un libelle fait contre vous, il vous demande vite où on le vend; ſi vous êtes affligé qu'on vous impute un mauvais ouvrage, il ne vous répond pas, et il court à l'opéra comique; ſi vous lui dites qu'on n'a pas rendu juſtice à vos derniers vers, il vous rit au nez: ainſi le mieux eſt toujours de rire auſſi.

Je ne ſais ſi votre *Ducheſne* s'appelle *André* ou *Gui*; mais, ſoit *Gui* ſoit *André*, il a impitoyablement maſſacré mes tragédies; il les a imprimées comme je les ai faites, avec des fautes innombrables de ſa part, comme moi de la mienne. De toutes les républiques, celle des lettres eſt ſans contredit la plus ridicule.

LETTRE CLXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de novembre.

A l'un de mes anges, ou aux deux enſemble.

Les lettres ſe croiſent, et le fil s'embrouille. La lettre du 21 de novembre m'apprend, ou qu'on n'avait pas encore reçu les lettres patentes de meſdemoiſelles *Doligny* et *Luzy*, ou qu'elles ont été perdues avec un paquet adreſſé,

autant qu'on peut s'en souvenir, à M. de *Courteille*. Tous mes paquets ont été envoyés depuis un mois à cette adresse, excepté un ou deux à l'abbé *Arnaud* ou à *Marin*. Il serait triste qu'il y eût un paquet d'égaré. Dans ce doute, voici de nouvelles patentes. 1764.

Je vous avais mandé que M. de *Richelieu* m'avait donné toute liberté sur la distribution de ces bénéfices : si M. de *Richelieu* change d'avis, je n'en changerai point; je crois son goût pour mademoiselle d'*Epinai* passé, et j'imagine que sa fureur de vous contrecarrer sur les affaires du tripot est aussi fort diminuée.

Je vous supplie, mes divins anges, d'assurer M. *Marin* de ma très-vive reconnaissance. Je voudrais bien pouvoir la lui marquer, et vous me feriez grand plaisir de me dire comment je pourrai m'y prendre.

Il est très-vrai que j'avais fait une balourdise énorme, en ajoutant à la réponse faite à M. de *Foncemagne* en 1750, les noms du cardinal *Alberoni* et du maréchal de *Bellisle*; je fis cette sottise en corrigeant l'épreuve à la hâte. On est bien heureux d'avoir des anges gardiens qui réparent si bien de pareilles fautes. Mais je jure encore, par les ailes de mes anges, que j'ai retrouvé, parmi mes paperasses, cette lettre de 1750, écrite de la main du clerc qui griffonnait alors mes pensées; je ne trompe jamais mes anges.

On m'a mandé qu'un honnête homme, qui a approfondi la matière du *Testament*, et qui ne laisse rien échapper, a porté une sentence d'arbitre entre M. de *Foncemagne* et moi. On

1764 la dit sage, polie, instructive et très-bien motivée.

Il paraît tous les mois, sous mon nom, en Angleterre ou en Hollande, quelques livres édifians. Ce n'est pas ma faute; je ne dois m'en prendre qu'à ma réputation de bon chrétien, et mettre tout aux pieds du crucifix.

J'ai bien peur que maître *Omer* ne veuille me procurer la couronne du martyre. Ces *Omer* font très-capables de joindre au *Portatif* la tragédie sainte de Saül et David, que le scélérat *Besogne*, libraire de Rouen, a imprimée sous mon nom; *messieurs* pourraient bien me décréter, et, quoique je ne fasse cas que des décrets éternels de la Providence, cette aventure serait aussi embarrassante que désagréable. Je connais toute la mauvaise volonté des *Omer*; je n'ai jamais été content d'aucun *Fleuri*, pas même du cardinal, pas même du confesseur du roi, auteur de l'*Histoire ecclésiastique*; je ne conçois pas comment il a pu faire de si excellens discours et une histoire si puérile.

Au reste, je ne me porte pas assez bien pour me fâcher, et mes yeux sont dans un trop triste état pour que je revoye les roués. Je me sers d'une drogue qui me rendra ou qui m'ôtera la vue tout-à-fait; je n'aime pas les partis mitoyens.

Mes chers anges, conservez-moi vos célestes bontés. Toute ma famille se prosterne à l'ombre de vos ailes.

On nous parle aussi d'une petite assignation de notre curé. La robe de tous côtés me persécute; mais je ne m'épouvante de rien. Je

trouve que plus on est vieux, plus on doit être hardi. Je suis du sentiment du vieux *Renaud* qui disait qu'il n'appartenait qu'aux gens de quatre-vingts ans de conspirer. 1764.

LETTRE CLXXV.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

29 de novembre.

VRAIMENT, vous serez très-bien reçu, Monsieur, vous et les vôtres, dans le petit château de Ferney; et je vous réponds que, si j'étais jeune, je viendrais prendre madame de *Florian* à Ornoy, pour la conduire chez nous; mais je ne lui conseille pas d'aller en litière. Le chemin de Lyon à Genève est actuellement un des plus beaux du royaume; et il faut toujours choisir les routes les plus fréquentées et les plus longues, parce qu'on y trouve toujours plus de ressources et plus de secours dans les accidens.

Nous ne nous flattons pas de vous donner la comédie; il est trop difficile de trouver des acteurs.

Pour moi, j'ai fait comme *Sarrazin*; j'ai demandé mon congé dès que j'ai eu soixante et dix ans.

Si mes fluxions sur les yeux continuent, je deviendrai bientôt aveugle, et je ne pourrai jouer que le rôle de *Tyrésie*. Nous avons un jésuite qui peut fort bien jouer le rôle de grand-prêtre dans l'occasion; mais cela composerait, ce me semble, une troupe assez lugubre.

1764. Il faudra, je crois, se réduire aux plaisirs simples de la société. Genève n'en fournit guère; nous les trouverons dans nous-mêmes. Vous serez contens de M. *Dupuits* et de sa petite femme. Il a très-bien fait de l'épouser. S'il avait eu le malheur de n'être pas réformé, il était ruiné sans ressource; ses tuteurs avaient bouleversé toute sa petite fortune.

Si vous comptez aller en Languedoc, vous abrégerez beaucoup votre chemin en passant par Lyon, et nous irons au-devant de madame de *Florian*. J'espère que je serai en état de la mieux recevoir qu'à son premier voyage. Mes affaires ont été un peu dérangées depuis quelque temps; mais je me flatte qu'elles seront incessamment rétablies avec des avantages nouveaux.

Je vois avec grand plaisir que vous avez embelli Ornoy. Je répète toujours qu'on n'est véritablement bien que chez soi; et que, quand on sait se préserver un peu du poison mortel de l'ennui, on se trouve bien plus à son aise dans son château, que dans le tumulte de Paris et dans le misérable usage de passer une partie de son temps dans les rues, de sortir pour ne rien faire, et de parler pour ne rien dire. Cette vie doit être insupportable pour quiconque à quarante ans passés.

Tout Ferney fait mille tendres complimens à tout Ornoy. Autrefois les seigneurs châtelains de Picardie n'allaient guère voir les seigneurs châtelains du pays des Allobroges; mais à présent que la société est perfectionnée, on peut sans risque faire de ces longs voyages. Vous serez attendus avec impatience, et reçus avec transport.

LETTRE CLXXVI.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 de novembre.

Je commencerai par dire que celui de mes anges qui m'a béatifié de ses réflexions sur *Octave* a la plus grande raison du monde; et que, si le génie du jeune homme égale la sagesse de ces conseils, l'ouvrage ne sera pas indigne du public, tout dégoûté et tout difficile qu'il est.

Je suis, comme vous savez, le serviteur de monsieur *Chabanon*; je m'intéresse à ses succès; il doit savoir avec quel plaisir je recevrai sa Virginie. J'ai reçu *le Tuteur dupé* de M. de *Lestandoux*; je l'en remercierai incessamment. Je prends la liberté de mettre dans ce paquet une lettre pour *le Kain*: voilà pour tout ce qui regarde le tripot.

Comme mes anges daignent s'intéresser à la nièce de *Corneille*, il est juste que je leur dise que notre enfant en a fait un autre gros comme mon poing, que nous avons mis dans une boite à tabac doublée de coton, et qui n'a pas vécu trois heures. L'enfant-mère se porte bien, et toute la famille est aux pieds et aux ailes de mes anges.

Venons à présent aux tracasseries de Genève.

Le secrétaire d'Etat est venu me remercier de la part du conseil, de la manière impartiale et du zèle désintéressé avec lequel je me suis conduit. J'ai eu le bonheur jusqu'à présent d'avoir obtenu quelque confiance des deux partis,

——— et de leur avoir fait approuver ma franchiſe;
1764. mais je me ſuis aperçu que ce procès me fait perdre tout mon temps, et qu'il faudrait que je fuſſe à Genève, où je le perdrais encore davantage. Ni ma ſanté, ni mon goût, ni mes travaux, ne me permettent de quitter ma douce retraite. Vous ſavez, mes divins anges, que je vous ai parlé une fois d'un M. *Fabry*, ſyndic des petits Etats de mon pays de Gex, maire de la ville de Gex, qui a été long temps employé au réglement des limites avec la Suiſſe et Genève; il eſt chargé des affaires en attendant l'arrivée de M. *Hénin*. Il m'a paru n'être pas mécontent des moyens de pacification que j'ai imaginés, et de ceux que j'ai ajoutés depuis; il m'a paru déſirer de travailler ſur ces principes, et de préparer l'ouvrage que M. *Hénin* doit conſommer; il a cru que ce ſervice lui mériterait les récompenſes qu'il attend d'ailleurs de M. le duc de *Praslin*.

J'ai penſé, mes divins anges, que je devais lui faire le ſacrifice de cette petite négociation, ſans pourtant abandonner le rôle que je joue, et ce rôle eſt de jeter de l'eau ſur les charbons ardens allumés par *Jean-Jacques*; cela me ſuffit, je n'en veux pas davantage. Je me flatte que M. le duc de *Praslin* agréera ma conduite, et que M. *Hénin* n'en ſera pas mécontent.

Si vous voyez monſieur le coadjuteur, je vous ſupplie de lui dire que je ſuis auſſi fâché que lui du train qu'ont pris les choſes. On a, ce me ſemble, trop fatigué le roi et le miniſtère par des expreſſions pleines d'aigreur. On a haſardé de perdre juſqu'aux libertés de l'Egliſe

gallicane dont tous les parlemens ont toujours été si justement et si invariablement les défenseurs. Cela fait de la peine à un pauvre historien qui aime sa patrie, et qui est entièrement de l'avis de l'archevêque de Novogorod la grande. La raison commençait à pénétrer chez les hommes, le fanatisme ecclésiastique peut l'écraser. J'en gémis jusqu'au fond de mon cœur ; mais je compte toujours sur la sagesse du roi et de ses ministres qui empêcheront que ces étincelles ne deviennent un embrasement. 1764.

Pardonnez à la bavarderie du vieux suisse, qui aura toute sa vie pour vous la tendresse la plus respectueuse.

LETTRE CLXXVII.

A M. DAMILAVILLE.

30 de novembre.

Mon cher frère, les auteurs du *Portatif*, dont la plupart sont à Lausanne, sont un peu étonnés du bruit qu'a fait leur livre ; ils ne s'y attendaient pas. Je m'attendais encore moins à en être soupçonné ; mais, dès que je fus certain qu'on en avait parlé au roi en termes très-forts, et qu'on avait voulu exciter contre moi l'évêque d'Orléans, je fus obligé d'aller au-devant des coups qu'on me portait. Je me trouvais précisément alors dans des circonstances très-épineuses ; j'y suis encore ; mais c'est déjà beaucoup que l'on ait dit en pleine académie la vérité dont j'ai besoin. On m'avertit que les

——— *Omer* se préparent à faire incendier ce *Portatif*
1764. au bas de l'escalier, et qu'ils veulent absolument me l'attribuer ; je ne sais même si la chose n'est pas déjà faite.

Je me résigne, mon cher frère, à la volonté divine, et je m'enveloppe dans mon innocence. Le parlement velche ne voit pas plus loin que son nez Il devrait sentir combien il est de son intérêt de favoriser la liberté de la presse, et que plus les prêtres seront décrédités, plus il aura de considération. Le sénat romain se garda bien de condamner le livre de *Lucrèce*, et le parlement d'Angleterre ne soutient la liberté d'écrire que pour affermir la sienne.

Je n'ai point vu les *Lettres de J. J.*; on ne les connaît point encore dans notre Suisse. On a aussi imprimé, sous mon nom, des Lettres secrètes. On dit que c'est un M. *Robinet* qui m'a joué ce beau tour. Si ces lettres sont secrètes, il ne fallait donc pas les mettre au jour ; mais on croit que ce secret restera entre M. *Robinet* et son imprimeur. On m'a mandé que c'est un recueil aussi insipide que si on avait imprimé les mémoires de mon tailleur et de mon boucher. Vous voyez qu'on me regarde comme un homme mort, et qu'on vend tous mes effets à l'encan. *Robinet* s'est chargé de mon pot de chambre.

J'attends toujours des *Dumarsais*, des *Saint-Evremond*, des *Meslier* ; j'ai reçu des *Enoch* : cela n'est pas *publici saporis*. On ne trouve pas un seul Dictionnaire philosophique actuellement dans toute la Suisse. Personne ne m'attribue cet ouvrage dans le pays où je vis ; il n'y a que

des

des *Fréron*s qui puissent m'en accuser à Paris; mais je ne crains ni les *Fréron*s ni les *Pompignans*: ces malheureux ne m'empêcheront jamais de vivre et de mourir libre. 1764.

Sur ce je vous embrasse; je ris des Velches et je plains les philosophes. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CLXXVIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

30 de novembre.

Je vois, mon cher philosophe, que vous avez perdu un adepte qui sera difficile à remplacer. Ce que vous me mandez de lui, et le petit billet qu'il écrivit avant sa mort, me donnent bien des regrets. On dit que vous avez aussi perdu monsieur votre père; il était d'un âge à ne devoir s'attendre à vivre plus long-temps. Il n'aura pas, sans doute, écrit un billet semblable à celui de votre ami. Les choses se tournent bien différemment dans les têtes des hommes. Il y a l'infini entre celui qui a lu avec fruit, et celui qui n'a rien lu : le premier foule à ses pieds les préjugés, et le second en est la victime. Songez à rétablir votre santé. Pour peu que vous joigniez la sobriété à vos autres mérites, vous n'aurez pas plus besoin des médecins du corps que de ceux de l'ame. Je vous embrasse de tout mon cœur; je vous serai attaché pour le reste de ma vie qui ne peut être bien longue. *V.*

1764.

LETTRE CLXXIX.

A MADAME
LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, novembre.

MADAME l'ange est suppliée d'être arbitre entre M. de *Foncemagne* et moi ; si elle me condamne, je me tiens pour très-bien condamné. Je sais bien que j'ai affaire à forte partie ; car c'est plutôt contre madame la duchesse d'*Aiguillon* et M. le maréchal de *Richelieu*, que contre M. de *Foncemagne* que je plaide. Il me semble que le procès est assez curieux.

Quant au *Portatif*, je ne plaide point, et je décline toute jurisdiction. Il est très-avéré que cet ouvrage (horriblement mal imprimé, quoiqu'il ne l'ait pas été chez les *Cramer*) est fait depuis plusieurs années ; ce qui est très-aisé à voir, puisqu'à l'article *Chaîne des événemens*, page 70, il est parlé de soixante mille russes en Poméranie.

Il n'est pas moins certain que la plupart des articles étaient destinés à l'*Encyclopédie*, par quelques gens de lettres, dont les originaux sont encore entre les mains de *Briasson*. S'il y a quelques articles de moi, comme *Amitié*, *Amour*, *Anthropophages*, *Caractère*, *Chine*, *Fraude*, *Gloire*, *Guerre*, *Lois*, *Luxe*, *Vertu*, je ne dois répondre en aucune façon des autres. L'ouvrage n'a été imprimé que pour tirer de la misère une famille entière. Il me paraît fort bon,

fort utile ; il détruit des erreurs superstitieuses que j'ai en horreur, et il faut bénir le siècle où nous vivons, qu'il se soit trouvé une société de gens de lettres, et dans cette société des prêtres qui prêchent le sens commun. Mais enfin, je ne dois pas m'approprier ce qui n'est pas de moi. L'empressement très-inconsidéré de deux ou trois philosophes de Paris, de donner de la vogue à cet ouvrage, au lieu de ne le mettre qu'en des mains sûres, m'a beaucoup nui. Enfin, la chose a été jusqu'au roi qu'il fallait détromper ; et vous n'imagineriez jamais de qui je me suis servi pour lui faire connaître la vérité. Je n'ai pas les mêmes facilités auprès de Me. *Omer*, mon ennemi, qui me désigna indignement et très mal à propos, il y a quelques années, dans son requisitoire contre *Helvétius*. Son frère, l'ancien intendant de Bourgogne, a fait venir le livre pour le lui remettre, et pour en faire l'usage ordinaire. 1764.

Cet usage ne me paraît que ridicule ; mais il est pour moi de la dernière importance qu'on sache bien qu'en effet l'ouvrage est de plusieurs mains, et que je le désavoue entièrement ; c'est le sentiment de toute l'académie ; je lui en ai écrit par le secrétaire perpétuel. Quelques académiciens, qui avaient vu les originaux chez *Briasson*, ont certifié une vérité qui m'est si essentielle. Au reste, j'ai pris toutes mes mesures depuis long-temps pour vivre et pour mourir libre, et je n'aurai certainement pas la bassesse de demander, comme M. d'*Argenson*, la permission de venir expirer à Paris entre les mains d'un vicaire. Un des *Omer* disait qu'il ne mourrait

1764. pas content qu'il n'ait vu pendre un philosophe; je peux l'assurer que ce ne sera pas moi qui lui donnerai ce plaisir.

Soyez bien persuadée, Madame, que d'ailleurs toutes ces misères ne troublent pas plus mon repos que la lecture de l'*Alcoran* ou celle des pères de l'Eglise, et soyez encore plus persuadée de mon tendre et inviolable respect.

Voulez-vous bien, Madame, donner à M. de *Fonçemagne* ma réponse, dans laquelle je ne crois avoir manqué à aucun des égards que je lui dois.

Nota. Je reçois la petite lettre de M. le duc de *Praslin*. C'était, ne vous déplaise, monsieur l'évêque d'Orléans qui avait déjà parlé; mais je préfère la protection de M. le duc de *Praslin* à celle de tout le clergé. Pour M. le duc de *Choiseul*, il m'a écrit: *Vieux fuisse, vieille marmotte, vous vous agitez comme si vous étiez dans un bénitier, et vous vous tourmentez pour bien peu de chose.*

Je ne suis pas tout-à-fait de son avis.

LETTRE CLXXX.

1764.

A M. DE CHABANON,

Qui lui avait adressé l'Eloge de *Rameau.*

A Ferney, 9 de décembre.

Si l'on était sûr, Monsieur, d'avoir après sa mort des panégyristes tels que vous, il y aurait bien du plaisir à mourir. Vous faites de toutes façons honneur aux beaux arts. Je vois une belle ame dans tout ce que vous faites. Si tous les gens de lettres pensaient comme vous, leur état deviendrait le premier du royaume, et leurs persécuteurs seraient dans la fange. Continuez à rendre honorable un mérite personnel que l'insolence des pédans et la fureur des fanatiques voudront enfin avilir. Les grands artistes doivent être tous frères; et si la famille de ces frères est unie, la famille des sots sera confondue. Nos pères, ignorans, légers et barbares, ne connaissaient, avant *Lully*, que les vingt-quatre violons du roi; et, avant *Corneille*, le cardinal de *Richelieu* avait à ses gages quatre poëtes du Pont-neuf, dignes de travailler sous ses ordres. Il n'y a que les cœurs sensibles et les esprits philosophes qui rendent justice aux vrais talens. Puisse cet esprit philosophique germer dans la nation! Après l'éloge que vous avez fait de *Rameau*, je ferai toujours le vôtre; vous m'inspirez un sentiment d'estime qui approche bien de l'amitié; j'ose vous demander la vôtre; les

sentimens que j'ai pour vous la méritent. Comp-
1764. tez que c'est du meilleur de mon cœur, et sans complimens, que j'ai l'honneur d'être, etc. *V.*

LETTRE CLXXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 de décembre.

Je vous écrivis, le samedi 8, par M. l'abbé *Arnaud*. De nouvelles provisions pour les emplois comiques étaient dans ma lettre. Je soupçonne violemment monsieur l'abbé d'avoir égaré les premières. Il doit être si occupé de ses deux gazettes, et si entouré de paperasses, qu'on peut sans injustice le soupçonner d'égarer des paquets. Il a négligé deux paquets qu'on lui avait adressés pour moi. Je vous supplie de lui redemander non-seulement la lettre du 8 de décembre, mais celle de novembre qu'il pourra retrouver.

Vous savez, sans doute, que vous avez perdu l'abbé de *Condillac*, mort de la petite vérole naturelle, et des médecins d'Italie, tandis que l'*Esculape* de Genève assurait les jours du Prince de Parme par l'inoculation. Nous perdons là un bon philosophe, un bon ennemi de la superstition; l'abbé de *Condillac* meurt, et *Omer* est en vie. Je me flatte qu'il n'aura pas l'impudence de faire de nouveaux réquisitoires contre l'inoculation, après ce qui vient de se passer à Parme. La plupart de vos médecins ne savent

que cabaler. Votre sorbonne est toujours la sorbonne; je ne dis rien de votre parlement, car je suis trop sage. 1764.

J'ignore ce qui s'est fait à votre assemblée de pairs, s'il s'est agi des jésuites dont personne ne se soucie, ou d'affaires d'argent après lesquelles tout le monde court, grands yeux ouverts, bouche béante.

Le marquis demande quelles feuilles il faut envoyer à M. *Pierre* pour le prince. Je vous ai déjà dit que cela est au-dessous de lui, et *quod de minimis non curat princeps*.

On m'a envoyé un arbitrage fort honnête entre M. de *Foncemagne*, le défenseur du préjugé, et moi pauvre avocat de la raison. Cet arbitrage me donne un peu gain de cause. Je ne serais pas fâché d'avoir cassé quelques doigts à une idole qu'on admirait sans savoir pourquoi.

Mes divins anges, conservez-moi vos bontés qui font le charme de ma vie. *V.*

1764.

LETTRE CLXXXII.

A M. DAMILAVILLE.

11 de décembre.

CECI est une réponse du 5 de décembre, reçue aujourd'hui. Il est bon de vérifier les dates. Je vous parlerai d'abord de l'objet le plus intéressant de votre lettre. Frère *Cramer* viendra chez moi dans deux jours, et je conclurai probablement avec lui la petite affaire recommandée par vous et par la philosophie. Je ne suis point surpris que les Velches fassent des difficultés sur cet ouvrage; il n'est plus permis d'imprimer chez eux que des almanachs et des arrêts du parlement.

Il est très-bon qu'on se soit défait des jésuites, mais il ne faut pas aussi persécuter la raison, dans la crainte chimérique d'essuyer des reproches d'avoir sacrifié les jésuites à l'introduction de la raison en France. La fureur d'écraser les jésuites d'une main, et la philosophie de l'autre, n'est plus l'ouvrage de la justice; c'est celui d'un parti violent, également ennemi des jésuites et des gens raisonnables.

Je sais tout ce que les oméristes projettent, et je crois même qu'ils iront plus loin que vous ne dites; mais celui que ces monstres persécutent, est et sera a l'abri de leurs coups.

Un voyageur s'est chargé, mon cher frère, de vous apporter, dans huit ou dix jours, deux petits recueils assez curieux, et on trouvera le moyen

moyen de vous en faire avoir d'autres; mais il faut attendre quelque temps. La raiſon eſt une étoffe étrangère et défendue qui ne peut entrer que par contrebande. Je me ſervirais de la voie que vous m'indiquez, ſi le paquet n'était entre les mains d'un médecin anglais, que vous verrez inceſſamment à Paris. 1764.

Vous ſavez que l'abbé de *Condillac*, un de nos frères, eſt mort de la petite vérole naturelle, immédiatement après que l'*Eſculape* de Genève avait donné des lettres de vie au prince de Parme, en l'inoculant. Vous remarquerez qu'il y avait alors une épidémie mortelle de petite vérole en Italie; elle y eſt très-fréquente; la mère du prince en était morte. Quelle terrible réponſe aux ſottiſes de votre faculté, et au réquiſitoire d'*Omer!* Ce malheureux veut-il donc que la famille royale périſſe? L'abbé de *Condillac* revenait en France avec une penſion de dix mille livres, et l'aſſurance d'une groſſe abbaye (*); il allait jouir du repos et de la fortune; il meurt, et *Omer* eſt en vie! Je connais un impie qui trouve en cette occaſion la Providence en défaut.

Je voulais écrire à *Archimède-Protagoras* tout ce que je vous mande, mais je ne me porte pas aſſez bien pour dicter deux lettres de ſuite. Trouvez bon que celle-ci ſoit pour vous et pour lui. Dites-lui qu'il ſera ſervi avec le plus profond ſecret. Vous n'avez qu'à m'envoyer inceſſamment l'hiſtoire de la décadence, et ſur le champ on travaillera.

(*) Cette nouvelle était fauſſe.

1764. Je prie instamment tous les frères de bien crier, dans l'occasion, que le *Portatif* est d'une société de gens de lettres; c'est sous ce titre qu'il vient d'être imprimé en Hollande. Je prie le philosophe *Archimède-Protagoras* de considérer combien il m'était nécessaire de combattre l'erreur où l'on était à la cour sur le *Portatif*. Je n'ai fait que ce que des gens bien instruits m'ont conseillé; j'ai prévenu, par un antidote, le poison qu'on me préparait. Je sais très-bien de quoi on est capable. La notoriété publique aurait suffi pour opérer certaines petites formalités qui ont fort déplu à *Jean-Jacques*, et qui l'ont conduit, par le plus court, à la petite vallée de Moutier-Travers.

Avouons pourtant, mes chers frères, que notre siècle est plus raisonnable que le beau siècle de *Louis XIV*. Un homme qui aurait osé alors écrire contre le *Testament politique du cardinal de Richelieu*, aurait été chassé de l'académie, et aurait passé pour le descendant d'un laquais d'*Erostrate*. Nous avons fait quelques pas dans le vestibule de la raison. Courage, mes frères; ouvrez les portes à deux battans, et assommez les monstres qui en défendent l'entrée. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CLXXXIII.

1764.

A M. LE CLERC DE MONTMERCI.

12 de décembre.

TOUT ce que vous me dites, mon cher Monsieur, sur le *Testament du cardinal de Richelieu*, est d'un vrai philosophe; et ceux qui ont pris parti pour ce *Testament* ne le sont guère; ceux qui poursuivent le *Portatif* le sont encore moins. C'est assez, d'ailleurs, qu'on m'ait imputé cet ouvrage, pour que certaines gens le persécutent. Il est de plusieurs mains. On l'a imprimé d'abord à Liége, ensuite à Amsterdam, et ces deux éditions sont très différentes; je n'ai pas plus de part à l'une qu'à l'autre. Si on me désigne dans un réquisitoire, l'orateur méritera la peine des calomniateurs. Je suis consolé en voyant que je n'ai d'ennemis que ceux de la raison; il est digne d'eux de persécuter un vieillard presque aveugle, qui passe ses derniers jours à défricher des déserts, à bannir la pauvreté d'un canton qui n'avait que des pauvres, et qui, par les services qu'il a rendus a la famille de *Corneille*, méritait peut-être que ceux qui veulent se piquer d'éloquence ne s'armassent pas si indignement contre lui: mais tel est le sort des gens de lettres. Le plus dangereux des métiers de ce monde est donc celui d'aimer la vérité! encore s'ils étaient unis ensemble, ils imposeraient silence aux méchans! mais ils se dévorent les uns les autres, et les monstres à réquisitoire avalent les carcasses qui restent.

1764. Ecrivez-moi, je vous prie, ce qu'on fait et ce que vous pensez. Vous m'apprendrez bien des sottises, et je profiterai de vos bonnes réflexions. J'ose compter sur votre amitié, et vous pouvez être sûr de la mienne.

LETTRE CLXXXIV.

A M. DAMILAVILLE.

15 de décembre.

Frère *Cramer* est d'accord, mon cher frère; ainsi, envoyez au plutôt l'histoire de messieurs de *Loyola*; mais n'oubliez pas de me parler des nouveaux édits. Tous mes correspondans me mandent d'ordinaire, quand il s'agit d'une chose bien intéressante: *Je ne vous la mande pas, car vous la savez.* Gardez vous bien de les imiter; dites-moi tout, car je ne sais rien.

On parle de la suppression de tous les receveurs et contrôleurs du dixième. Je crois encore que cela ne vous regarde pas, et que votre emploi est à l'abri d'un nouveau réglement. Je vous prie de m'en instruire; je suis un vrai frère; je m'intéresse à vous spirituellement et temporellement.

Je crois que, dans le moment présent, on ne s'intéressera guère aux rêveries du *Testament du cardinal de Richelieu.* Les sottises présentes occupent toujours tout le monde, et les sottises passées n'amusent qu'un très-petit nombre de gens oisifs.

Les nouveaux édits retarderont probablement

le beau morceau d'éloquence qu'*Omer* prépare; s'il est encore aidé par *Chaumeix*, cela sera divin. Continuez à échauffer le génie de *Protagoras*; DIEU le destine, sans doute, à un grand apostolat; il faut qu'il écrase le monstre. N'est-ce pas une chose honteuse qu'on ait tant reproché aux philosophes de s'unir pour faire triompher la raison, et qu'aucun d'eux n'écrive en sa faveur? il faudrait au moins qu'ils méritassent les reproches qu'on leur fait. Mourrai-je sans avoir vu les derniers coups portés à l'hydre abominable qui empeste et qui tue? 1764.

Je vous embrasse bien tendrement. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CLXXXV.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU,

A Ferney, 19 de décembre.

REMONTRE très-humblement *François de V.* l'aveugle, à son héros:

1°. Que son héros n'a pas autant de mémoire que d'imagination et de grâces; qu'il daigna mander, le premier de septembre, à son vieux courtisan: *Vous êtes et serez toujours le maître des rôles de toutes vos pièces; c'est un droit qui vous serait moins disputé qu'à personne, et une loi où l'on obéira en vous battant des mains; je le veux absolument*

Voilà les propres paroles de monseigneur le maréchal.

2°. Que ces propres paroles étaient en réponse d'un placet présenté par l'aveugle, dans lequel

1764. ledit aveugle avait supplié son héros de lui permettre de faire une nouvelle distribution de ces rôles.

3°. Que ledit suppliant a été, depuis environ quarante ans en çà, berné par sondit héros, lequel lui a donné force ridicules le plus gaiement du monde.

4°. Que ledit pauvre diable ne mérite point du tout le ridicule d'être accusé d'avoir entrepris quelque chose de sa tête dans cette importante affaire, et qu'il n'a rien fait, rien écrit, que muni de la permission expresse de son héros, et de son ordre positif qu'il garde soigneusement.

5°. Qu'il écrivit, en conséquence, au grasseyeur *Grandval*; qu'il instruisit ledit grasseyeur de la permission de monseigneur le maréchal, et que, partant, il est clair que le berné n'a manqué à aucun de ses devoirs envers son héros le berneur.

6°. Qu'il n'a consulté en aucune manière Parme et Plaisance, sur les acteurs et actrices du tripot de Paris; mais que, sur le rapport de plusieurs farceurs, grands connaisseurs, barbouilleurs de papier, et autres grands personnages, il a distribué ses rôles, selon toute justice, sous le bon plaisir de monseigneur le maréchal et des autres gentilshommes de la chambre; ce qu'il a expressément recommandé dans toutes ses lettres aux connaisseurs représentant le parterre.

7°. Qu'il n'a envoyé au grasseyeur ses dernières dispositions sous une enveloppe parmesane, que pour éviter les frais de la poste au gras-

seyeur, et pour faire parvenir la lettre plus su- 1764.
rement, une première ayant été perdue.

Ces sept raisons péremptoires étant clairement exposées, le suppliant espère, en la miséricorde de son héros, et en ses plaisanteries.

Il supplie son héros d'examiner la chose un moment de sang-froid, sans humeur et sans bons mots, et de lui rendre justice.

Il y a plus de quinze jours que j'ai écrit pour faire venir quatre exemplaires de ce cher *Julien l'apostat*, pour vous en faire parvenir un par la voie que vous m'avez ordonnée.

Vous croyez bien que j'ai reçu de mon mieux l'ambassadeur de madame d'*Egmont*. Je vois que votre voyage dans mon pays de neiges est assez éloigné encore; mais, si jamais madame d'*Egmont* veut passer le mont Cénis, et aller à Naples, je me ferais prêtre pour l'accompagner en qualité de son aumônier *Poussatin*.

Je suis honteux de mourir sans avoir vu le tombeau de *Virgile*, la ville souterraine, Saint-Pierre de Rome, et les facéties papales.

Je me mets aux pieds de mon héros avec une extrême colère, un profond respect, et un attachement sans bornes. *V.*

1764.

LETTRE CLXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de décembre.

Vous saurez, mes divins anges, que M. le maréchal de *Richelieu* m'a écrit une lettre fulminante sur la distribution des bénéfices du tripot. Il m'accuse d'avoir conspiré avec vous contre les quatre premiers gentilshommes de la chambre : je viens de le confondre par des raisons auxquelles on ne peut répondre que par humeur et par autorité. Je lui ai envoyé la copie de sa lettre, par laquelle il m'avait non-seulement permis de disposer des dignités comiques, mais dans laquelle même il m'assurait que c'était mon droit, qu'on ne me l'ôterait jamais, et qu'il voulait que j'en usasse.

Je lui ai certifié, que vous n'aviez nulle part aux résolutions que j'ai prises, en conséquence de ses ordres. Je ne sais ce qui arrivera de cette grande affaire ; mais je n'ai pas voulu que vous souffriffiez pour ma cause. Il serait injuste qu'on vous fît une affaire d'État, dans le temps présent pour les héros du temps passé. Je vous supplie de me mander en quel état est cette tracasserie théâtrale.

Je soupçonne le *Portatif* d'avoir été noyé dans les flots d'édits portés en parlement, et, quand on voudra le mettre en *lumière*, après l'aventure des édits, ce ne sera que du réchauffé. On ne saura pas seulement de quoi il est ques-

tion, et maître *Omer* en fera pour son réquisitoire. 1764.

On dit que quelques philosophes ont ajouté plusieurs chapitres insolens au *Portatif*, qu'on l'a imprimé en Hollande avec ces additions irréligieuses, qu'il s'en est débité quatre mille en huit jours, et que la sacro-sainte baisse à vue d'œil dans toute l'Europe. Dieu bénisse ces bonnes gens! ils ont rendu un service essentiel à l'esprit humain. On ne peut établir la tolérance et la liberté qu'en rendant la persécution ridicule. Il faut avoir les yeux crevés, pour ne pas voir que l'Angleterre n'est heureuse et triomphante que depuis que la philosophie a pris le dessus chez elle; auparavant elle était aussi sotte et aussi malheureuse que nous.

Il fait un temps assez doux dans notre grand bassin entre les Alpes et le mont Jura; si cela continue, je pourrai bientôt relire les roués. Daignez me mander, je vous prie, si l'on a reçu au tripot quelque héros qui ait une voix sonore, la mine fière, la contenance assurée, la poitrine large et remplie de sentiment, avec des yeux pleins de feu, qui sachent parler plus d'un langage.

J'ai lu mes Lettres secrètes. Voilà de plaisans secrets! Le polisson qui a fait ce recueil n'y fera pas une grande fortune.

Je baise le bout de vos ailes avec une effusion de cœur, rempli d'onction et de la plus respectueuse tendresse.

Comme cette lettre allait partir, je reçois celle de mon ange, du 11 de décembre. On doit avoir reçu ma réponse au sujet de *Luc*, en-

1764. voyée sous l'enveloppe de M. le duc de *Praslin*. J'ai vu depuis un des meurtriers appartenans à *Luc*; il confirme sa bonne santé; mais je crois qu'il ne sait rien ni pour ni contre. J'espère savoir dans peu quelque chose de plus positif.

Je suis très-fâché de la mort de madame de *la Marche*, car on dit qu'elle était très-aimable.

J'aurai bien de la peine avec les roués. La scène du troisième acte, étant toute en mines et en gestes, pourrait devenir comique, si les personnages exprimaient en vers la crainte qu'ils ont d'être reconnus. Je crains l'arlequinade. D'ailleurs, je ferai ce que je pourrai, et non pas ce que je voudrai. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il faut des hommes à la comédie, et que nous en manquons.

LETTRE CLXXXVII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, 21 de décembre.

J'AI reçu par la poste, Monsieur, l'énorme poignée de verges de l'*Aristarque* ou du *Zoïle* d'Italie; mais dans l'état où sont mes yeux, il leur est impossible de lire cet ouvrage: mes fluxions me sauvent de la *frusta*. C'est une chose prodigieuse que le nombre de journaux dont l'Europe est inondée. La rage d'imprimer des livres, et d'imprimer son avis sur les livres, est montée à un tel point qu'il faudrait une douzaine de bibliothéques du vatican pour contenir tout ce fatras. Les belles-lettres sont devenues un fléau public. Il n'y a d'autre parti

à prendre que d'en uſer avec les livres comme avec les hommes; de choiſir quelques amis dans la foule, de vivre avec eux, et de ſe ſoucier très-peu du reſte. 1764.

Mon malheur ſera toujours d'avoir vécu loin d'un ami auſſi reſpectable que vous. Ce qui me fait le plus regretter la perte de mes yeux, c'eſt de ne pouvoir plus lire l'*Arioſte*; mais je regrette votre ſociété bien davantage.

LETTRE CLXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de décembre.

Je commence, mon cher ange, et je dois commencer toutes mes lettres par le mot de reconnaiſſance. Nous vous demandons en grâce, madame *Denis* et moi, de répéter à M. le duc de *Praslin* ce mot qui eſt gravé dans nos cœurs pour vous et pour lui. Tandis que vous prenez des meſures politiques avec le tripot de la comédie, il y a vraiment de belles querelles dans le tripot de Genève.

Quelques conſeillers ont voulu que je vous en prévinſſe, comptant que, dans l'occaſion, vous ſerez leur médiateur auprès de M. le duc de *Praslin*. M. *Cromelin* doit vous en parler; mais je ne crois pas que la querelle devienne jamais aſſez violente pour que la France s'en méle. Le fond en eſt exceſſivement ridicule. Permettez-moi de vous ennuyer, en vous diſant de quoi il s'agit.

1764. La république de Genève est un petit Etat, moitié démo, moitié aristocratique. Le conseil du peuple, qu'on appelle le conseil des Quinze-cents, est en droit de destituer les premiers magistrats, qu'on appelle syndics. *Jean-Jacques Rousseau* (afin que vous le sachiez) était du conseil des Quinze-cents. Les magistrats, qui exercent la justice, s'étant divertis à faire brûler les livres de *J. J.*, *J. J.* du haut de sa montagne, ou du fond de sa vallée, excita les chefs de la populace à demander raison aux magistrats de l'insolence qu'ils avaient eue d'incendier les pensées d'un bourgeois de Genève. Ils allèrent, deux à deux, au nombre d'environ six cents, représenter l'énormité du cas, et *J. J.* ne manqua pas de leur faire dire que, si on rôtissait les écrits d'un génevois, il était bien triste qu'on n'en fît pas autant à ceux d'un français. Un magistrat vint me demander poliment la permission de brûler un certain *Portatif*; je lui dis que ses confrères étaient bien les maîtres, pourvu qu'ils ne brûlassent pas ma personne, et que je ne prenais nul intérêt à aucun *Portatif*.

Pendant ce temps, *J. J* faisait imprimer dans Amsterdam un gros livre bien ennuyeux pour toutes les monarchies, et qui ne peut guère être lu que par des génevois; cela s'appelle les *Lettres de la montagne*. Il y souffle le feu de la discorde, il excite tous les petits ordres de ce petit Etat les uns contre les autres; et, à la première lecture, on a cru qu'il y aurait une guerre civile. Pour moi, je crois qu'il n'y aura rien, et que le tocsin de *Rousseau* ne fera pas un bruit dangereux. S'il y a quelques coups de

poing donnés, je ne manquerai pas de vous en avertir, soit pour vous amuser, soit pour vous prier d'engager M. le duc de *Praslin* à mettre le holà. 1764.

Je ne sais quel ministre de je ne sais quelle puissance ou quelle faiblesse chrétienne à la Porte ottomane, demanda un jour audience au grand visir pour lui apprendre que les troupes de son maître chrétien avaient battues les troupes d'un autre prince chrétien. Que m'importe, lui dit le visir, que le chien ait mordu le porc, ou que le porc ait mordu le chien?

Vous ne serez point le visir, dans une occasion pareille; vous serez un médiateur bienfesant.

Si M. *Cromelin* vous parle de toutes ces tracasseries, je vous prie de lui dire que je vous en ai parlé comme je le devais.

Madame d'*Argental* m'inquiète beaucoup plus que Genève. Je ne sais rien de pis que de n'avoir point de santé. Ma mie *Fournier* n'a-t-elle pas d'elle un soin extrême?

Respect et tendresse.

1764.

LETTRE CLXXXIX.

A M. DAMILAVILLE.

26 de décembre.

J'AI reçu, mon cher frère, l'*Hiſtoire de la déſtruction*, qui eſt l'ouvrage de la raiſon et de l'eſprit, mais qui ne ſera pas enregiſtré. J'ai reçu auſſi l'autre ouvrage qui l'a été, mais qui, ce me ſemble, ne vaut pas l'autre. *Cramer* va faire, avec grand plaiſir, tout ce que vous avez recommandé. Vous me paraiſſez juger auſſi bien de la déraiſon en finances que du galimatias en théologie. Une des grandes conſolations de ma vie, c'eſt que j'ai retrouvé toujours ma façon de penſer dans tout ce que vous m'avez écrit; cela eſt aſſez à l'honneur de la philoſophie. Le bon ſens parle le même langage. Les géomètres ſont, dans tout l'univers, les mêmes démonſtrations, ſans s'être donné le mot.

Voici un petit mot de lettre pour *Archimède-Protagoras*, dont l'ouvrage m'a enchanté. Que j'aime ſa préciſion, ſa force et ſa plaiſanterie! qu'il eſt ſage et hardi! qu'il eſt le contraire de *Jean-Jacques!*

Ce *J. J.* vient de traiter le conſeil de Genève comme il a traité *Chriſtophe de Beaumont*. Il veut mettre le feu dans ſa patrie avec les étincelles du bûcher ſur lequel on a brûlé ſon *Emile*. Je crois qu'il s'attirera quelque méchante affaire. Il n'eſt ni philoſophe ni honnête homme; s'il l'avait été, il aurait rendu de grands ſervices à la bonne cauſe.

Je suis étonné que le médecin anglais ne soit pas encore arrivé à Paris, et qu'il ne vous ait pas rendu le petit paquet; apparemment qu'il s'amuse à tuer des français en chemin. Savez-vous que *Marc-Michel Rey*, imprimeur de *Jean-Jacques*, a eu l'abominable impudence de mettre sous mon nom le *Jean Meslier*, ouvrage connu de tout Paris pour être de ce pauvre prêtre; le *Sermon des cinquante*, de *la Métrie*; l'*Examen de la religion*, attribué à *Saint-Evremond*, etc. Tout a été incendié à la Haie avec le *Portatif*; voilà une bombe à laquelle on ne s'attendait point. 1764.

Je prends toutes les mesures nécessaires pour détruire tant de calomnies; mais j'ai grand'peur qu'*Omer* ne se réveille au bruit de la bombe. Il serait triste qu'on vint m'enfumer dans mon terrier à l'âge de soixante et onze ans. Madame *Denis*, ma nièce, a écrit à d'*Ornoi*, son neveu, conseiller au parlement, et lui a insinué d'elle-même qu'il devait aller, si cela était nécessaire, parler à *Omer* au palais, et lui dire que, s'il fait une sottise, il ne doit pas au moins me nommer dans sa sottise; qu'il offenserait, sans raison, une famille nombreuse qui sert le roi dans la robe et dans l'épée; qu'il est sûr que le *Portatif* n'est point de moi, et que cet ouvrage est d'une société de gens de lettres, très-connus dans les pays étrangers.

Vous avez vu mon d'*Ornoi* à l'occasion d'une certaine Olimpie; seriez-vous homme à le voir à l'occasion d'un certain *Portatif*? pourriez-vous l'encourager, s'il a besoin qu'on l'encourage?

1764 Vous êtes un vrai frère qui secourez, dans l'occasion, les frères opprimés.

On doit avoir actuellement les édits; j'en suis curieux, comme d'une pièce nouvelle. Mandez-moi, je vous prie, si cette pièce réussit, ou si elle est sifflée. L'arbitrage ne fera pas une grande sensation, on est las de toutes ces disputes; et, quand il s'agit de sottises présentes, on se soucie fort peu de celles qui sont attribuées au cardinal de *Richelieu*.

Il y a d'autres sottises qui doivent être l'objet éternel de l'attention des frères; partant, *écr. l'inf.*

LETTRE CXC.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mémoire pour Pierre Corneille du Pont-Marie, au sujet de Pierre Corneille, auteur de Cinna.

Mes anges, protecteurs des deux *Pierre*, sont priés humblement de considérer:

Que, le roi ayant souscrit pour deux cents exemplaires, M. de *la Borde* ayant favorisé cette entreprise avec toute la générosité possible, et ayant payé d'avance la moitié de la souscription de sa Majesté, il demande aujourd'hui la délivrance de ces deux cents exemplaires, après nous avoir flattés que le roi n'en prendrait qu'une douzaine.

Il est certain que le roi n'a que faire de ces deux mille quatre cents volumes qui composent les

les deux cents exemplaires souscrits par sa Majesté. 1764.

Si le roi en prend cinquante, c'est beaucoup. Ne pourrait-on pas engager le roi, ou ses ayans-cause, à faire présent de ces cent cinquante exemplaires restans, à *Pierre Corneille* du Pont-Marie? cela pourrait composer une somme de trois cents louis d'or pour ledit *Pierre*. Mais, pour lui procurer cet avantage, il ne faudrait pas baisser le prix. On pourrait déposer les volumes entre les mains de quelque homme intelligent et fidelle, qui, moyennant un profit honnête, se chargerait de la vente. On pourrait même, du produit, faire une petite rente sur la tête de M. *Pierre* et de sa femme. Je soumets ma proposition aux lumières et aux bontés de mes anges, et je leur demande bien pardon de ne leur envoyer aujourd'hui que trois mémoires.

N. B. Les exemplaires sont en chemin.

1764.

LETTRE CXCI.

A M. GILLI,

Sur la compagnie des Indes.

MONSIEUR,

Je crois que le mot d'administration signifie manutention, gestion. Les directeurs de la compagnie des Indes, demeurant à Paris, ne peuvent gérer dans l'Inde; et il est impossible qu'un conseil, qui donne des ordres de si loin, puisse être responsable à Paris des malversations, des négligences et des démarches inconsidérées qu'on peut faire dans la province de Carnate.

En ouvrant le mémoire de la compagnie des Indes, contre M. *Dupleix*, je trouve ces mots à la page 161 des pièces justificatives: *D'Almède; compte de ses friponneries.*

Je trouve à la page 153: Compte des révérends pères jésuites pour 67490 livres; plus 6000 livres; et, si j'étais janséniste, je pourrais demander où St. *Ignace* a pris cette somme.

La page 95 du mémoire m'apprend qu'un domestique d'un conseiller de Pondichéri, qui était devenu receveur général de la province, a commis une infinité de *brigandages.*

Je me flatte que, quand je lirai le reste du mémoire, je trouverai quelques autres articles aussi délicats. En attendant, si vous savez

l'anglais, je vous exhorte à lire, dans *Pope*, l'*Hiſtoire de ſir Balaam*. Le diable voulait abſolument acquérir l'ame de ſir *Balaam*; il ne trouva point de meilleur ſecret, pour s'en aſſurer, que de le faire ſupercargo de la compagnie des Indes de Londres. 1764.

Que voulez-vous qu'on penſe lorſque l'on voit la faction de M. *Dupleix* accuſer le conquérant de Madraſs d'infames rapines, le faire enfermer à la baſtille avant qu'il ait été entendu, et faire perdre à la France tout le fruit de la conquête?

Enfin, il eſt évident que M. *Dupleix* lui-même eſt accuſé de malverſations dans le mémoire de la compagnie des Indes, tandis qu'il redemande une ſomme de treize millions. Je ne connais point M. *Dupleix*, je n'ai point connu M. de *la Bourdonnaie*, je ſais ſeulement que l'un a pris Madraſs, et que l'autre a ſauvé Pondichéri.

Il eſt bien vrai, Monſieur, comme vous le dites, que l'un n'aurait pu défendre Pondichéri, ni l'autre prendre Madraſs, ſi on ne leur avait fourni des forces ſuffiſantes; mais, en vérité, aucun hiſtorien, depuis *Hérodote* juſqu'à *Hume*, ne s'eſt aviſé d'obſerver que ceux qui ont pris ou défendu des villes, aient reçu des ſoldats et des munitions des puiſſances pour leſquelles ils combattaient: la choſe parle d'elle-même; on ne fait ni on ne ſoutient de ſiége, ſans quelques dépenſes et quelques ſecours préalables.

J'ajoute encore qu'on peut prendre et ſauver

1764. des villes et des provinces, et faire de très-grandes fautes. Vous en reprochez d'importantes à M. *Dupleix*, qui en a reproché à M. de *la Bourdonnaie*, lequel en a reproché à d'autres. Le sieur *Amat* est accusé de ne s'être pas oublié à Madrass, et le sieur *Amat* a accusé plusieurs personnes de ne s'être pas oubliées ailleurs. Enfin, votre général est à la bastille; c'est donc vous, bien plus que moi, qui vous plaignez de *brigandages*.

Il y en a donc eu; les lois divines et humaines permettent donc de le dire. Ces brigandages ne peuvent avoir été commis que dans l'inde où vos nababs donnent des exemples peu chrétiens, et où les jésuites font des lettres de change.

Il résulte de tout cela que l'administration dans l'Inde a été extrêmement malheureuse, et je pense que notre malheur vient en partie de ce qu'une compagnie de commerce dans l'Inde doit être nécessairement une compagnie guerrière. C'est ainsi que les Européans y ont fait le commerce depuis les *Albuquerque*. Les Hollandais n'y ont été puissans que parce qu'ils ont été conquérans. Les Anglais, en dernier lieu, ont gagné, les armes à la main, des sommes immenses que nous avons perdues; et j'ai peur qu'on ne soit malheureusement réduit à être oppresseur ou opprimé. Une des causes principales de nos désastres, est encore d'être venus les derniers en tout, à l'occident comme à l'orient, dans le commerce comme dans les arts; de n'avoir jamais fait les choses qu'à demi. Nous avons perdu nos possessions et notre argent dans

les deux Indes, précisément de la même manière dont nous perdîmes autrefois Milan et Naples. 1764.

Nous avons été toujours infortunés au dehors. On nous a pris Pondichéri deux fois, Québec quatre; et je ne crois pas que de long-temps nous puissions tenir tête, en Asie et en Amérique, aux nations nos rivales.

Je ne sais, Monsieur, comment l'éditeur du livre dont vous me faites l'honneur de me parler, a mis huit lieues au lieu de vingt-huit, pour marquer la distance de Pondichéri à Madrass. Pour moi, je voudrais qu'il y en eût deux cents, nous serions plus loin des Anglais.

Je vous avoue, Monsieur, que je n'ai jamais conçu comment la compagnie d'occident avait prêté réellement cent millions au roi, en 1717. Il faudrait qu'elle eût trouvé la pierre philosophale. Je sais qu'elle donna du papier; et je vous avoue que j'ai toujours regardé l'assignation de neuf millions, que le roi nous donne par an, comme un bienfait. Je ne suis pas directeur, mais je suis intéressé à la chose, et je dois au roi ma part de la reconnaissance.

Je suis fâché que nous ayons eu quatre cents cinquante canons à Pondichéri, puisqu'on nous les a pris. Les Hollandais en ont davantage, et on ne les leur prend point, et ils prospèrent, et leurs actionnaires sont payés sur le gain réel de la compagnie. Je souhaite que nous en fassions beaucoup, que nous dépensions moins, et que nous ne nous mêlions de faire des nababs que quand nous aurons assez de troupes pour conquérir l'Inde.

1764. Au reste, Monsieur, ne vous comparez point aux Juifs. On peut faire des complimens à un honnête et estimable juif, sans être extrêmement attaché à la semence d'*Abraham*; mais, quand je vous dirai que je suis très attaché à votre personne, et que je regarde tous les directeurs de notre compagnie comme des hommes dignes de la plus grande considération, je ne vous ferai pas un vain compliment.

Je sais qu'on travaille actuellement à des recherches historiques assez curieuses. On doit y inférer un chapitre sur la compagnie des Indes. On m'assure que vous en serez content; et, si vous voulez avoir la bonté de fournir quelques mémoires curieux à la même personne à qui vous avez bien voulu envoyer votre paquet, on ne manquera pas d'en faire usage. Celui qui y travaille n'a pour objet que la vérité et son plaisir; il vous aura double obligation.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, etc.

LETTRE CXCII.

1764.

A M. DAMILAVILLE.

31 de décembre.

LES gens de bien, et sur-tout mon cher frère, doivent savoir que *Jean-Jacques* a fait un gros libelle contre la parvulissime république de Genève, dans l'intention de soulever le peuple contre les magistrats. Le conseil de Genève est occupé à examiner le livre, et à voir quel parti il convient de prendre.

Dans ce libelle, *J. J.*, faché qu'on ait brûlé *Emile*, m'accuse d'être l'auteur du Sermon des cinquante. Ce procédé n'est pas assurément d'un philosophe ni d'un honnête homme. Je voudrais bien savoir ce qu'en pense M. *Diderot*, et s'il ne se repent pas un peu des louanges prodiguées à *Jean-Jacques* dans l'*Encyclopédie*. Vous remarquerez que, pendant que *J. J.* faisait cette belle manœuvre à Genève, il faisait imprimer le Sermon des cinquante, et d'autres brochures, par son libraire d'Amsterdam, *Marc-Michel Rey*, sous le titre de *Collection complète des œuvres de M. de V.* Cela peut être adroit, mais cela n'est pas honnête.

Mon cher frère avait bien raison de me dire, quand *Jean-Jacques* maltraita si fort les philosophes dans son roman d'*Emile*, que cet homme était l'opprobre du parti. Je prie mon cher frère de me mander s'il a reçu le paquet du médecin anglais. Ce médecin aurait dû faire l'opération de la transfusion à *J. J.*, et lui mettre

d'autre ſang dans les veines ; celui qu'il a eſt
1764. un compoſé de vitriol et d'arſenic. Je le crois un des plus malheureux hommes qui ſoient au monde, parce qu'il eſt un des plus méchans.

Omer travaille à un réquiſitoire pour le Dictionnaire philoſophique. On continue toujours à m'attribuer cet ouvrage auquel je n'ai point de part. Je crois que mon neveu, qui eſt conſeiller au parlement, l'empêchera de me déſigner.

Voilà, mon cher frère, toutes les nouvelles que je ſais. La philoſophie eſt comme l'ancienne Egliſe, il faut qu'elle ſache ſouffrir pour s'affermir et pour s'étendre.

Je crois qu'on commence aujourd'hui l'édition de *la Deſtruction*. C'eſt un livre qui ne ſera point brûlé, mais qui ſera autant de bien que s'il l'avait été.

J'embraſſe tendrement mon cher frère, et je me recommande à ſes prières, dans les tribulations où les méchans m'ont mis. Les orages ſont venus des quatre coins du monde, et ont fondu ſur ma petite barque que j'ai bien de la peine à ſauver.

Fin du Tome onziéme.

TABLE

TABLE ALPHABETIQUE
DES LETTRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ALBERGATI CAPACELLI (M. le Marquis)
LETTRE I. Page 33
— II. 68
— III. 276
— IV. 322

ARGENCE DE DIRAC (M. le marquis d')
LETTRE I. 53
— II. 90
— III. 259
— IV. 283
— V. 305

ARGENTAL (M. le comte d')
LETTRE I. 5
— II. 6
— III. 9
— IV. 12
— V. 14
— VI. 16
— VII. 28
— VIII. 30
— IX. 31

LETTRE X. 33
— XI. 34
— XII. 38
— XIII. 41
— XIV. 48
— XV. 57
— XVI. 63
— XVII. 72
— XVIII. 79
— XIX. 83
— XX. 87
— XXI. 95
— XXII. 106
— XXIII. 112
— XXIV. 114
— XXV. 122
— XXVI. 129
— XXVII. 130
— XXVIII. 132
— XXIX. 133
— XXX. 144
— XXXI. 152
— XXXII. 171
— XXXIII. 174
— XXXIV. 177
— XXXV. 182
— XXXVI. 184
— XXXVII. 189

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51799/fragment/page=0346

LETTRE XXXVIII. 190
— XXXIX. 196
— XL. 199
— XLI. 202
— XLII. 203
— XLIII. 223
— XLIV. 224
— XLV. 229
— XLVI. 232
— XLVII. 233
— XLVIII. 240
— XLIX. 246
— L. 248
— LI. 265
— LII. 272
— LIII. 275
— LIV. 277
— LV. 279
— LVI. 285
— LVII. 292
— LVIII. 296
— LIX. 301
— LX. 310
— LXI. 320
— LXII. 323
— LXIII. 328

ARGENTAL (madame la comteſſe d')
LETTRE I. 216
— II. 220
— III. 264
— IV. 306

B.

BIANCHI (M. le docteur) 19
BOCAGE (Madame du) 235
BORDES (M. de) 251

C.

CIDEVILLE (M. de)
LETTRE I. 73
— II. 140
CHABANON (M. de) *qui lui avait adreſſé l'Eloge de Rameau* 309
CHALOTAIS (M. de la) 243
CHAMPBONIN (Madame de) 288
CHAMPFORT (M. de)
LETTRE I. 51
— II. 162
CHAUVELIN (M. le marquis de)
LETTRE I. 3
— II. 108

ALPHABETIQUE. 341

LETTRE III. 164
— IV. 239
— V. 257

CLAIRON (Mademoiselle)

LETTRE I. 211
— II. 231

D.

DAMILAVILLE (M.)

LETTRE I. 21
— II. 27
— III. 37
— IV. 44
— V. 50
— VI. 55
— VII. 59
— VIII. 61
— IX. 69
— X. 76
— XI. 80
— XII. 86
— XIII. 92
— XIV. 97
— XV. 103
— XVI. 105
— XVII. 110
— XVIII. 115
— XIX. 118

LETTRE XX. 120
— XXI. 128
— XXII. 135
— XXIII. 142
— XXIV. 148
— XXV. 154
— XXVI. 166
— XXVII. 174
— XXVIII. 178
— XXIX. 188
— XXX. 197
— XXXI. 200
— XXXII. 206
— XXXIII. 215
— XXXIV. 218
— XXXV. 225
— XXXVI. 234
— XXXVII. 244
— XXXVIII. 253
— XXXIX. 260
— XL 262
— XLI. 281
— XLII. 293
— XLIII. 303
— XLIV. 312
— XLV. 316
— XLVI. 326
— XLVII. 335

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51799/fragment/page=0350

DEFFANT (Madame la marquise du)

LETTRE I. 12
— II. 25
— III. 85
— IV. 100
— V. 124
— VI. 137
— VII. 156
— VIII. 168
— IX. 180
— X. 185
— XI. 193
— XII. 212
— XIII. 227
— XIV. 237
— XV. 249
— XVI. 256

F.

FLORIAN (M. le Marquis de) 299
FONTAINE (Madame de) 99

G.

GEOFFRIN (Madame) 149
GILLI (M.) *Sur la compagnie des Indes.* 330
GOLDONI (M.) 8

GUY DUCHESNE (M.) *libraire à Paris.* 23

H.

HARPE (M. de la)

LETTRE I. 18
— II. 162
— III. 191

HENAULT (M. le Président) — 268

K.

KAIN (M. le)

LETTRE I. 176
— II. 204

L.

LE CLERC DE MONTMERCI (M.) *avocat au parlement de Paris, qui lui avait envoyé le poëme intitulé :* Voltaire.

LETTRE I. 89
— II. 147
— III. 255
— IV. 315

LIGNE (M le prince de)

LETTRE I. 10
— II. 71

LIGNE (Madame la princesse de) 172

M.

MARIN (M.) 294

MARMONTEL (M.)

LETTRE I. 11
— II. 46
— III. 117
— IV. 150

P.

PANCKOUCKE (M.) *libraire à Paris.* 159

R.

RICHELIEU (M. le Maréchal duc de)

LETTRE I. 40
— II. 62
— III. 209
— IV. 228
— V. 270
— VI. 317

ROBERT, (M.) *professeur émérite de philosophie, à Paris.* 75

ROUSSEAU, (M. *Pierre*) *auteur du Journal encyclopédique.* 290

S.

SADE, (M. le comte de) *qui lui avait envoyé le premier volume in-4°. des Mémoires sur la vie de Pétrarque.* 65

SAURIN (M.) 77

V.

VALBELLE, (M. le comte de) *qui avait fait graver le beau portrait de mademoiselle Clairon, en Médée.* 49

22 7/i (89)
S

AB: 22 7/i (89)

Dl 5472c

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51799/fragment/page=0359

U V R E S

MPLÈTES

DE

E VOLTAIRE.

UATRE-VINGT-NEUVIÈME.

GRAFL. STOLB. BIBLIOTHEK ZU ROSLA

DEUX-PONTS,

NSON ET COMPAGNIE.

1792.

Farbkarte #13
B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Centimetres Inches
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51799/fragment/page=0361